Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

NOUS SERONS TEMPÊTE

De la même autrice chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

Le Chant des revenants

JESMYN WARD

NOUS SERONS TEMPÊTE

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Charles Recoursé

VOIR DE PRÈS

Titre original : *Let Us Descend*
publié par Scribner, une marque de Simon & Schuster LLC, New York.

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnes ou des lieux réels est purement fictive. D'autres noms, personnages, lieux et événements sont le fruit de l'imagination de l'autrice et toute ressemblance avec la réalité serait pure coïncidence.

© 2023, Jesmyn Ward.
© 2025, Belfond
pour la traduction française.
© 2025, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-833-4

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

Ce livre est pour Brandon,
qui m'a vue et m'a aimée,
même lorsque je n'étais plus
capable de voir ni d'aimer,
et pour Joshua,
qui m'a montré le premier
que l'amour est un lien vivant
que nous entretenons avec les morts.

« Quand elle a été vendue, sa mère s'est évanouie ou est tombée raide morte, elle n'a jamais su. Elle a essayé de se précipiter vers sa mère, mais l'homme qui l'avait achetée l'en a empêchée. Il l'a emmenée. Il l'a poussée comme du bétail…
Elle n'a plus jamais revu ses parents. »

Entretien avec Will Ann Rogers,
extrait de *Born in Slavery : Slave Narratives From the Federal Writers' Project, 1936 to 1938*

« Il y avait un bateau,
l'*Henrietta Marie*,
qui se fracassait contre une mer en furie,
et il y avait des fers
et la femme sur le pont

écartait les jambes en feulant un cri.
... et j'y étais moi aussi,
déferlant avec tous les autres... »

Nikky Finney,
« Shark Bite », extrait
de *The World Is Round*

« ... Chère rivière chantante pleine
De mon sang, sommes-nous aussi bruyants sous
La surface ? Est-ce le sang qui lie

Les frères ? Ou est-ce le Mississippi
Qui coule à travers la plus grasse veine
De l'Amérique ? »

Jericho Brown,
« Langston's Blues »,
extrait de *The New Testament*

1

LES LAMES AUX MAINS DE MAMAN

La toute première arme que j'ai tenue a été la main de ma mère. J'étais petite à l'époque, le ventre rebondi. Cette nuit-là, ma mère m'a réveillée et m'a emmenée dans les bois de la Caroline, profond, très profond dans le murmure des arbres noirs en l'absence du soleil. Les os de ses doigts : des lames dans leur fourreau, mais cela je l'ignorais encore. On a marché jusqu'à une petite clairière au centre de laquelle il y avait un arbre foudroyé, loin de la maison tarabiscotée couleur crème où vit mon maître, derrière les rizières. Loin de mon maître, qui est aussi blanc que ma mère est noire. Loin de cet homme qui dit nous posséder, cet homme dont les exigences réduisent ma mère à un fil noir dans sa cuisine sombre et exiguë, où

elle passe l'essentiel de son temps à trimer pour le nourrir ainsi que ses deux filles grassouillettes et blanches comme le lait. J'avais des os d'oiseau, ma tête arrivant à peine à l'épaule de ma mère. Durant cette nuit il y a si longtemps, ma mère s'est agenouillée au-dessus d'une fourche dans les racines de l'arbre et a déterré deux bâtons longs et fins : l'un avait un bout pointu et ressemblait à une lance, l'autre était grossièrement taillé et aussi sinueux qu'un serpent.

« Prends ça, a dit ma mère en me jetant le bâton biscornu. C'est moi qui l'ai taillé quand j'étais petite. »

Je n'ai pas réussi à l'attraper et il est tombé sur les racines en faisant un bruit sec. Je l'ai ramassé et je l'ai serré si fort que les nœuds du bois m'ont écorché la main, et c'est alors que ma mère a abattu son bâton noir. Elle ne m'avait encore jamais frappée, ni avec ses mains ni avec un morceau de bois. La douleur a incendié mon épaule avant de gagner l'autre.

« Celui-ci, a grogné Maman d'une voix

grave par-dessus le sifflement de l'arme, il appartenait à ma maman. » Sa lance était une cravache noire dans la nuit. Je suis tombée à la renverse. J'ai reculé en rampant, me suis carapatée sous les broussailles qui entouraient cette arène sous la lune. Ma mère m'a suivie à grands pas. Elle parlait fort en piétinant les broussailles. Elle me racontait une histoire : « C'est notre secret. À toi et à moi et à toi. Personne pourra nous le prendre. » Je respirais à peine, pliée en deux. Le vent encerclait les arbres et s'immisçait à travers eux.

« Tu es la petite-fille d'une guerrière. Elle était mariée au roi des Fons, c'est son père qui l'avait offerte parce qu'il avait beaucoup de filles et qu'il était riche. Le roi avait des centaines d'épouses guerrières. Elles le protégeaient, elles chassaient pour lui et elles se battaient pour lui. » Elle a donné un coup sur le buisson dans lequel j'étais cachée. « Les épouses guerrières étaient unies au roi, mais c'était le couteau leur vrai mari, le sabre leur amant. Toi, tu es mon enfant, l'enfant de ma

maman. Ma mère, la guerrière, elle s'appelait Azagueni, mais je l'appelais Mama Aza. »

Maman a posé sa lance et elle a ouvert les mains. Elles brillaient d'un éclat argenté. « Viens, Annis. Sors de là, je vais t'apprendre. » J'ai avancé en rampant, le coup qu'elle m'avait donné me lançait toujours. « N'oublie pas ton bâton », elle a dit. Je me suis reculée lentement puis je me suis hissée sur mes pieds et je suis sortie, dressée sur la pointe des orteils, un pas après l'autre, prête à détaler. Attendant un nouveau coup. « Bien, elle a dit en regardant mes pieds, ma danse incertaine. Bien. »

J'ai poussé depuis cette nuit-là. Aujourd'hui je suis assez grande pour voir le sommet du crâne de ma mère, ses belles épaules noires, rondes comme les boutons de porte que j'astique dans la maison de mon maître. Elle a quelques cheveux gris, mais ses doigts n'ont rien perdu de leur assurance, ce sont de vraies dagues et elle se tient toujours droite, mince et digne dans les ombres que déploie la pleine lune. Nous venons ici, dans notre

clairière secrète avec son arbre foudroyé, quelques nuits par mois seulement, lorsque l'éclat de la lune nous dispense d'allumer un feu. Ma mère inspecte mes mains, appuie sur chaque cal, malaxe mes paumes. J'ai beau être plus grande et plus forte qu'elle à présent, je me tiens aussi immobile que lorsque j'étais une enfant au sourire ébréché et je me régale de son toucher, m'épanouis sous sa tendresse.

« Tes doigts sont longs. » Elle donne un petit coup au centre de ma paume, mes doigts se referment par réflexe. « Ce soir tu prends mon bâton pour t'entraîner. »

Ma mère déterre l'arme que lui a léguée Mama Aza. Elle fait coulisser sa prise le long de la mince tige maculée de noir et de chaud par l'huile de ses mains, et avant ça par celles de Mama Aza. C'est elle qui a enseigné à ma mère comment se battre avec la lance, déterminée à transmettre ce savoir qui lui avait été inculqué par les sœurs-épouses de l'autre côté du grand océan.

Maman me lance l'arme et ramasse son

bâton d'enfant, dentelé comme un éclair. Je transpire, la peur me pique les aisselles. Mon cœur résonne dans mes oreilles. Maman fouette l'air avec son bâton et l'entraînement commence : à chaque tourbillon, chaque coup de taille ou d'estoc, ma mère devient un peu plus feu et moins elle-même – flamme liquide, fluide. Ça ne me plaît pas, mais je n'ai pas le temps de m'en soucier car je dois parer, bloquer, piquer. Le monde se réduit à un sifflement, un bourdonnement au milieu duquel nous virevoltons.

Quand on regagne la case, Nan et ses deux aînés dorment. On partage la case avec Nan et sa famille. Ses deux plus jeunes sont réveillés et n'arrêtent pas de pleurer. Ils s'accrochent l'un à l'autre sous leurs couvertures, la respiration hachée par leurs sanglots, pendant que leur mère et le reste de la fratrie ne se rendent compte de rien. Nan a toujours réprimé son amour pour ses quatre enfants. Elle l'étrangle et n'en laisse passer qu'un filet, parfois un brin de douceur filtrant au milieu d'un ordre : *calme-toi, chut,*

ne pleure pas, mais l'ensemble de son éducation n'est que gifles et poings. Elle refuse d'aimer ce qu'elle ne pourra garder. Ma mère me tend une main, je la saisis et nous entrons dans notre lit. Maman est une femme qui a toujours dissimulé la tendresse que contient son cœur : une femme qui me raconte des histoires dans un murmure semblable à un bruissement de feuilles, une femme qui brûle comme une lanterne au sodium en me guidant à travers l'obscurité du monde, une femme qui me fait un don en se sortant de son fourreau et en m'apprenant à me battre quelques nuits par mois.

Le lendemain matin, ma mère me réveille avant le soleil ; elle sent le foin, le magnolia et le gibier frais à cause de la transpiration de la nuit dernière. Je suis épuisée. J'ai envie de m'emmitoufler dans notre couverture, de me cacher dessous et de me goinfrer de sommeil, mais Maman passe une main ferme dans mon dos.

« Annis, ma fille. Réveille-toi. »

J'enfile mes vêtements et me dirige vers la maison de mon maître en rentrant mon chemisier dans ma jupe. La mauvaise humeur se niche au creux de mes gestes, me fait traîner la jambe, c'est plus fort que moi. Ma mère marche un peu devant et j'étouffe ma rancœur. Maman court presque : elle doit s'occuper du four, allumer et entretenir un feu pour cuire le pain du matin. Je sais qu'elle est attendue à la maison autant que moi, avec tout ce que je dois aller chercher et distribuer et nettoyer pour l'aider, mais je suis colérique et fatiguée et soudain ma mère se met à boiter, un petit accroc dans sa démarche. La nuit écoulée a été dure pour elle aussi. Je la rattrape en trottinant, glisse ma main dans le creux de son coude et lui caresse le bras. Baisse les yeux sur le doux pavillon de son oreille, ses cheveux tressés.

Je dis, « Maman ?

— Il y a des fois où j'aimerais bien quelque chose de sucré. » Elle respire, tapote mes doigts. « Pas toi ?

— Nan, je dis. Moi je veux du salé.

— Mama Aza disait toujours que c'est pas bon de vouloir du sucre. Je cherchais tout le temps des bonbons et j'en mangeais tellement que j'avais des taches rouges et bleues partout sur les mains. » Maman soupire. « Maintenant, je ne rêve plus que d'un petit quelque chose un peu sucré. »

La maison de mon maître est un monstre aux entrailles grinçantes. Ma mère s'agenouille devant le poêle. J'attrape une brassée de bois, remplis un seau d'eau et monte le tout à l'étage, où je jette un coup d'œil dans les chambres des filles de mon maître. Ce sont mes demi-sœurs ; j'ai beau le savoir depuis le tout premier entraînement avec ma mère, la jalousie et l'amertume continuent de creuser leur trou en moi tous les matins lorsque je m'occupe d'elles. Elles dorment la bouche ouverte, les joues griffées de rose, et leurs paupières qui s'agitent ressemblent aux poissons qui nagent là où l'eau est peu profonde. Leurs mèches rousses sont tout emberlificotées. Elles dormiront jusqu'à

ce que leur père vienne les réveiller en frappant à la porte, bien après le premier rougissement de l'aube. Je refoule mes sentiments et mes traits se ferment.

Assis à sa table de travail en peignoir, mon maître écrit. On étouffe dans sa chambre qui empeste le tabac froid et la vieille sueur.

Avec un hochement de la tête, il dit, « Annis. »

Je dis, « Monsieur. »

Je m'attends à ce que son regard glisse sur moi comme il le fait chaque matin, comme l'eau sur un galet. Mais ses yeux s'accrochent à moi, ouvertement, puis me suivent à travers la chambre tandis que je remplis son lavabo, récolte ses vêtements, ramasse son pot de chambre. Il m'évalue de même qu'il étudie ses chevaux, avec une attention aussi assurée et insistante que sa main lorsqu'elle se pose sur une longue crinière, une croupe musclée, un dos creusé par la selle. Moi, je regarde mes mains, et c'est en redescendant l'escalier que je m'aperçois qu'elles tremblent et font clapoter le contenu du pot.

Je veille à éviter son regard. C'est une chose que j'ai toujours su faire : je ferme la bouche et je garde le silence. Le jour s'allonge pendant que j'arpente à pas de loup les larges couloirs obscurs de la demeure. Je fais attention en posant les seaux et les bassines, m'assure que le métal ne fasse pas de bruit en touchant le parquet. Collée contre la porte de la pièce où mes demi-sœurs au teint pâle ont école, j'écoute le tuteur qui leur fait la lecture. Les histoires que j'entends ne sont pas celles de ma mère : elles ont un son différent, une autre mélodie qui se dépose dans ma poitrine et y tremble comme une lame vibrant dans une chair fendue. Ces filles, mes demi-sœurs de cire, lisent les textes que leur indique le tuteur, des Grecs de l'Antiquité qui parlaient des animaux et de l'industrie, des guêpes et des abeilles, et moi j'écoute : « *Les abeilles semblent apprécier les bruits répétitifs ; ainsi, les hommes affirment pouvoir les attirer dans une ruche en la frappant avec de la vaisselle ou des pierres.* » La voix de la plus jeune se réduit à un murmure et puis

renaît. « *Elles expulsent de la ruche toutes les oisives et les dispendieuses. Comme il a été dit, elles se répartissent le travail : certaines fabriquent de la cire, d'autres du miel ou font du pain d'abeille, façonnent et moulent les alvéoles, y apportent de l'eau et la mélangent au miel...* » Inspirant et expirant dans les couloirs de pin, je me répète les mots les plus puissants : *cire*, *miel*, *pain d'abeille*, *alvéoles*.

« Chez Aristote, les abeilles qui dirigent les ruches sont nommées rois, dit le tuteur, mais les scientifiques ont découvert que ce sont en réalité des femelles : des reines. Dans la Grèce antique, les prêtres d'Artémis étaient surnommés "rois abeilles". Et on racontait que c'étaient les abeilles qui avaient offert le don de prophétie à Apollon, le frère d'Artémis. » Le tuteur laisse échapper un petit rire sec. « Ce ne sont bien sûr que des superstitions impies. Néanmoins, Aristote nous donne des conseils judicieux à propos des ouvriers et du fruit de leur travail : l'apiculteur qui laisse trop de miel dans la ruche

incite ses abeilles à la paresse », dit-il d'une voix aiguë et douce, presque aussi douce que celle de mes sœurs hésitantes. Je sais qu'il ne parle pas seulement des abeilles : il se sert d'elles et des vieux Grecs pour parler de nous tous qui travaillons. Je sais qu'il parle de ma mère qui cuisine des petits pains et des ragoûts autour du poêle, de Cleo, de sa fille Safi et de moi, qui faisons le ménage dans les chambres, frappons les tapis, briquons le parquet pour le faire briller autant qu'une noisette polie.

Je me dépêche de descendre retrouver ma mère, qui lit en moi aussi facilement que le tuteur lit ses textes.

Elle me demande, « Tu as encore écouté à la porte ? »

J'acquiesce.

Elle chuchote, « Tu dois faire attention », puis elle tape sa cuillère sur le bord d'un faitout noir. La cuisine sent la viande salée. « Il ne le prendrait pas bien s'il l'apprenait. »

Je dis, « Je sais. » J'aimerais lui en raconter davantage, lui avouer que j'envie

les jumelles de mon maître, leurs épaules douces, leurs cheveux clairs et aussi fins que la soie des araignées, leurs leçons, leurs draps, leurs robes écrues et pas plus épaisses qu'une feuille de papier. J'aimerais lui raconter que lorsque j'écoute à leur porte, j'en retire quelque chose pour moi, quelque chose qu'elles ne me donneraient pas autrement. Je me répète encore les paroles du tuteur et tâche de ne pas me reprocher l'air inquiet de ma mère, l'angoisse qui lui fait planter la cuillère dans le faitout. *Cire*, *miel*, *pain d'abeille*, *alvéoles*. Pourquoi m'excuser parce que je désire posséder un mot, une histoire, une belle chose ?

« Je suis désolée, Maman », dis-je en sortant chercher du bois.

Une abeille solitaire sillonne le potager : dodue, zébrée de noir, splendide. Elle se pose sur mon épaule et je me demande quel message elle m'apporte, venant de quel monde d'esprits. Ce sont des *reines*, a dit le tuteur. Puis elle s'envole et disparaît dans une fleur de courge qui dodeline doucement. Le vent

secoue les arbres et l'espace d'un instant je crois entendre un écho filtrer à travers les branches : *Des reines*.

Pendant que j'ouvre le lit, mon maître m'observe, assis près de l'âtre froid. D'habitude, il est en bas, en train de boire des liquides ambrés, ou bien en visite chez d'autres planteurs, gilets boutonnés, conversations murmurées et ponctuées de vantardises. Ce soir, il est assis dans un profond fauteuil qui faisait partie de la dot de sa défunte épouse. Au dîner, il s'est plaint d'avoir de la fièvre et le nez bouché et a demandé à ma mère de lui confectionner un remède : une mixture de champignons et d'herbes. Je la dépose maintenant devant lui, dans une tasse en céramique. Il la tient avec deux doigts, les jambes étendues devant lui, les bottes prises dans une croûte de boue printanière. La flamme des bougies fait briller ses yeux et je me concentre sur mes mains qui lissent, retapent, plient. Je me force à accélérer, je

veux quitter cette chambre et ressortir sous la lune.

Il dit, « Tu es plus grande que ta mère. » Autant la voix du tuteur est aiguë et chuchotée, autant celle de mon maître est grave, rêche. Je ne peux retenir un sursaut qui me fait lâcher sa courtepointe. « Approche, dit-il. Enlève-moi mes bottes. »

Je n'ai jamais fait ça. Je m'écarte du lit et regarde mes chaussures abîmées, si usées que mes orteils commencent à s'échapper. Je suis incapable de bouger.

Il dit, « Tu m'as entendu. » Ses cheveux roux flamboient. Ce n'est pas une question.

Ma mère m'a raconté le jour où mon maître l'a violentée. Comment il s'est planté devant elle, seule dans un des couloirs de l'étage, à la porte d'une pièce vide. Comment il l'a poussée dans cette pièce et l'a forcée à s'allonger sur le plancher. Comment il a giflé les parties les plus vulnérables de son corps. Comment il l'a violée cette fois-là, puis une autre à la rivière, et encore une autre, et une autre, jusqu'à ce qu'elle cesse de compter

et tombe enceinte de moi. Plusieurs années après, il a épousé la Blanche, aux cheveux jaunes et aux poignets fins, qui mourrait en mettant ses jumelles au monde.

Tandis que je m'agenouille à ses pieds, je me demande si ma mère a senti son cœur s'affoler comme un lapin tapi dans un champ au coucher du soleil, survolé par l'ombre du faucon. Je tire sur ses lacets en prenant garde à rester loin de lui, si loin que je dois tendre les bras. Malgré la gêne que me procure cette position, je dénoue et retire ses bottines le plus vite possible. Ses chaussettes sentent le fromage trop fait. Il lève un bras, fait mine de me caresser la tête, attrape mes cheveux et m'attire vers son entrejambe, mais je me lève, recule et sors de la chambre avant qu'il puisse réagir. J'ai tout de même le temps de voir comme il est attiré par ma bouche et par ma crinière dense et brillante, si rebelle aux tresses, où brille l'éclat cuivré de ses cheveux.

Je pourrais tout raser, ne rien laisser.

La lune est ronde comme un jaune d'œuf et haute dans le ciel lorsque ma mère me

réveille. On quitte la case en silence, on laisse Nan et ses enfants qui grincent des dents et parlent dans leur sommeil. On marche pieds nus jusqu'à la clairière en veillant à ne pas faire trop de bruit, avec mille précautions aux endroits où la terre est nue. Je balaie nos empreintes au moyen d'une branche que ma mère arrache à un pin. Ma mère a toujours insisté pour que je lui parle. *Si quelqu'un te touche, parle-moi.* C'est ce qu'elle m'a dit la première fois qu'elle m'a raconté le jour où mon maître l'a suivie et violentée. *S'il te plaît, Annis*. J'ai envie de lui parler de mon maître avant qu'on commence l'entraînement, mais elle déterre tout de suite la lance et le bâton, me jette une arme à travers l'air argenté et j'ai tout juste le temps de lever mon bâton pour bloquer le sien, puis on tourne et on vrombit, on s'interrompt une seconde en tremblant et on repart à l'assaut. À chaque parade, chaque coup, chaque esquive, il y a un ressort dans ma poitrine qui se serre de plus en plus et commence à brûler. Je me demande à quoi

ça sert, tout ça. À quoi ça sert si je ne peux rien en faire ?

La lune se lève et je suis essorée, la rage de notre affrontement se dissipe en laissant derrière elle une pellicule de rancœur. Je lance un coup de pique dans sa direction et tente d'oublier.

Je demande, « Comment elle s'appelait, la maman d'Aza ? »

Ma mère m'invite à frapper, je me faufile dans sa défense et la touche à l'estomac.

« Je sais pas. Mama Aza me l'a jamais dit. Elle m'a seulement raconté que le jour où son père l'a emmenée pour la donner en mariage au roi, sa maman les a suivis jusqu'au matin. Elle ne les a pas lâchés pendant des kilomètres et des kilomètres et il a fallu que son père s'arrête et se dispute avec elle, il disait que c'était un honneur pour Mama Aza de servir le roi, qu'elle serait nourrie, vêtue et révérée : une épouse royale. Là, sa maman a pris son visage dans ses mains et elle l'a embrassée sur les deux joues et sur le front, et elle a essayé de lui chuchoter quelque

chose mais elle n'a pas réussi à parler parce qu'elle pleurait. » Maman appuie sur mon coude pour le baisser. « Mama Aza, elle est arrivée dans le palais du roi, au Dahomey, et à partir de là la lance est devenue sa maman. Le sabre, son papa. »

Maman fronce les sourcils et son visage se froisse comme une nappe.

« Les épouses guerrières, elles avaient des servantes, mais elles-mêmes elles étaient aussi des servantes. Elles devaient s'entraîner et défiler. Elles devaient obéir aux ordres du roi. Et les guerrières ne pouvaient pas avoir de famille, elles ne pouvaient pas avoir de bébés. Les lois du roi le leur interdisaient. »

Je m'arrête et plante le bâton de Maman dans la terre durcie par nos affrontements.

Tout en regardant mes orteils, nos pieds qui ont la même forme, je dis, « Parle-moi de mon grand-papa, s'il te plaît. » Maman s'arrête. Elle m'a souvent raconté cette histoire, la première fois quand j'étais petite fille, durant l'une de nos premières leçons.

« Mama Aza aimait un soldat qui montait la garde à l'extérieur des murs du château et il est devenu son amant. » Elle fronce les sourcils. « Le roi les a envoyés tous les deux sur la côte, vers les Blancs et l'eau qui n'a pas de fin. Les Blancs ont fait passer Mama Aza par une porte qui donnait sur une plage et ensuite ils l'ont fait monter dans un bateau. » Ma mère tend la main, pince ma chemise, tire puis relâche. « Ils l'ont volée. Amenée ici. » Elle tire encore. « Pourquoi tu demandes ? »

Je hausse les épaules. Son deuxième orteil est plus long que le gros. Moi, c'est l'inverse. Les chaussures nous font toujours mal aux pieds.

« Mama Aza connaissait déjà le pouvoir des hommes avant de monter sur ce bateau. Quand son papa l'a conduite au palais, le roi a dit à son père : je la prends pour épouse, mais c'est au sabre qu'elle est unie, et à l'arc, et à la hache. Mama Aza disait qu'il y avait des centaines d'épouses, des centaines, et un seul roi. »

Maman frappe, je bloque.

« À part le roi, aucun homme n'avait le droit de vivre dans le palais », dit Maman.

Aucun autre homme n'avait le pouvoir de peser et de mesurer Mama Aza, de l'évaluer comme l'a fait mon père avec moi. Aucun autre homme que le roi : fort, couvert de bijoux, finement vêtu. À la rigueur son *tononu*, maître de la demeure et eunuque, qui se tenait derrière son épaule.

J'aimerais bien savoir ce que la famille royale voyait dans ma grand-mère. Elle pressentait peut-être sa puissance, sa capacité à porter davantage que le poids de son squelette. Quand ma mère me raconte les histoires de Mama Aza, je l'imagine aussi longue et déliée que ma mère. Mais quelquefois je me dis que je me trompe, que le harem royal voyait dans Mama Aza une jeune fille comme moi : dégingandée, aux muscles mous et aux hanches en tasse. Mama Aza avait peut-être appris à cacher sa férocité, de telle sorte que les autres femmes et le roi ne voyaient qu'une fille maigrichonne mais raide comme un fil à plomb, rebelle.

Quand le roi a désigné Mama Aza pour en faire une amazone, a-t-elle été soulagée ? Contente d'apprendre qu'elle n'était pas assez belle pour entrer dans son harem ? Qu'elle n'aurait pas à se soumettre à lui, à sentir le corps du roi sur le sien et à lui donner son sang, son lait et des enfants ? A-t-elle été heureuse à l'idée qu'il lui reviendrait de satisfaire ses autres désirs, ses désirs de sang et de pillages ? Qu'elle le servirait au combat et chasserait l'éléphant avec un poignard et une lance ? Qu'elle porterait des têtes coupées et non des nourrissons ? Ou bien a-t-elle été chagrinée de se trouver liée par une autre corde, invisible celle-là, et forcée de capituler dans ce palais peuplé de femmes sous la coupe d'un seul homme ?

« Je ne sais pas pourquoi Mama Aza a toujours refusé de me dire comment s'appelait sa maman. Elle m'a enseigné que les ancêtres viennent si on les appelle. Qu'il suffit de les prier quand on a des problèmes et qu'ils nous aident », dit ma mère en frappant à nouveau. Je n'arrive pas à bloquer.

« Elle trouvait peut-être que sa maman aurait dû faire plus d'efforts pour la garder, et ça continuait de lui faire de la peine. » Maman pique, je pare. Dans la nuit vide d'humains, les insectes stridulent tout autour de nous. « Il y a des gens qui pensent que les morts peuvent revenir, ceux qui sont morts d'une manière tellement horrible que le Grand Dieu leur tourne la tête. Les Fons, eux, ils croyaient que les esprits viennent tout le temps, peu importe la raison, à condition qu'on les appelle. À toi de frapper, maintenant », dit Maman. Je frappe, elle bloque et frappe. Je repousse difficilement. Je respire trop fort. Maman recule et tend son bâton, prête. « J'espère que tu ne douteras jamais de moi. Je viendrai toujours t'aider. Dans ce temps et jusqu'au suivant. Toujours. » Elle s'avance vers moi, elle est si proche que nos genoux se touchent presque, et elle essuie mon visage trempé : mi-caresse, mi-coup. « Alors, pourquoi tu voulais que je te raconte encore l'histoire de Mama Aza ? »

J'explique à ma mère, ma voix trébuche.

Les mots se bousculent, la panique que j'ai ressentie dans la chambre jaillit de moi en écumant et je dois fermer les yeux pour expulser ce que j'ai à lui raconter.

Je dis, « Il. »

Maman acquiesce.

« Il me regardait comme un chien de chasse. »

Elle cligne des yeux.

« Ses chaussures. Ses pieds. »

Elle cesse complètement de bouger.

« Il m'a attrapée par les cheveux. »

Lorsqu'elle est triste, ma mère serre les lèvres si fort qu'elles se réduisent à un trait et elle détourne la tête, sa joue devenant un rideau tiré ; la première fois que je l'ai vue faire, j'étais tout juste assez grande pour grimper sur ses genoux et qu'elle me serre contre elle ; ce jour-là, je m'étais cassé la figure en courant et je m'étais entaillé le mollet. Lorsqu'elle est en colère, ma mère croise les bras sur son ventre, comme pour contenir sa rage ; je l'ai vue faire le jour où mon maître a serré contre lui ses filles vêtues

de leur plus belle robe noire pendant qu'on mettait sa femme en terre, et j'ai compris pourquoi, dans son chagrin, il avait passé la semaine précédente à jeter par terre, sur les murs ou au plafond tous les plats que ma mère lui servait. Ma maman et moi on a mis plusieurs jours à tout nettoyer en récurant à quatre pattes. En cet instant, ma mère a les bras croisés sur le ventre et tient sa lance dans le V de son coude.

« Pourquoi ? je demande. Pourquoi on fait ça, si on peut pas s'en servir ? » Je lâche mon bâton.

Ma mère ferme les yeux, pose sa lance et s'accroupit. Je la rejoins en laissant mon bras effleurer le sien.

« Je vais te raconter une chose. C'est Mama Aza qui me l'a apprise, dit Maman en levant les yeux vers le ciel roux-noir, les bras toujours en travers du ventre. C'est à peu près la seule chose qu'elle pouvait m'apprendre. Ça et la cueillette. »

Je passe un doigt sur son bras, la violence de nos coups a déserté la clairière.

« Cette terre, ces gens, ce monde… – un soupir – … c'était nouveau pour elle. Elle ne savait pas comment se comporter. Elle ne comprenait pas comment ça marchait. Quelques petits mois après le bateau, elle a compris. Le vieux maître est venu dans la case le jour où elle m'a donné naissance et il a dit que je lui appartenais, moi, une petite chose qui braillait, encore toute couverte du sang de l'accouchement. Et ça, le fait d'être possédée de la naissance jusqu'à la tombe, et même au-delà à travers les enfants… ce monde, ça l'a écrasée. »

J'agrippe la chair tendre sous l'aisselle de Maman, un des rares endroits de son corps qui soit souple et gras.

« Cet endroit l'horrifiait, murmure Maman. En grandissant, j'ai cru comprendre. J'ai cru comprendre les problèmes de cet endroit, mais je me trompais. » Maman pince son ventre. « C'est seulement quand tu es sortie de moi en criant que je m'en suis rendu compte. »

À cet endroit précis, la chair de ma maman

est aussi tendre que l'estomac d'un cochon, l'étoffe claire des intestins.

« T'enseigner les techniques de combat de Mama Aza, ses histoires... c'est une manière de préserver un monde différent. Une autre manière de vivre. Ce monde-là non plus n'était pas parfait, mais il était moins mauvais que celui-ci. »

Maman serre mes doigts dans les siens.

« On ferait mieux de s'en souvenir », dit-elle.

Au-dessus de nous, les arbres oscillent et leurs branches fouettent l'air. L'arbre foudroyé grince.

« Tu te rappelles la première chose que Mama Aza a faite après qu'elle a épousé le roi ? »

J'acquiesce.

Je dis, « Elle s'est enfuie. »

Maman renifle.

Elle dit, « S'il essaye encore de te faire quelque chose, tu t'enfuis. Savoir quand rester ou partir, quand ne pas se battre, c'est aussi

se battre. Savoir quand attendre, observer ou plonger. Tout ça, tu dois le savoir. »

On demeure dans la clairière jusqu'à ce que l'aube s'annonce, toutes les deux trop soucieuses pour faire autre chose que de nous appuyer l'une sur l'autre, nous prendre dans les bras, cligner des yeux et piquer du nez. Quand on se lève enfin, on enterre nos armes émoussées, je disperse la dernière poignée de sable sur les racines et le vent se tait. Tout est calme, et puis j'entends un bourdonnement près de mon oreille, un frôlement. C'est une abeille noire comme l'encre qui vole dans les vestiges de la nuit, dans notre arène. Maman et moi on regagne les cases en se tenant fermement par le bras. Elle s'appuie à moi et je la soutiens.

On jette un coup d'œil aux cases en passant mais on va directement à la maison de mon maître.

« On commence tôt », dit Maman. Elle met le feu au petit bois, puis elle souffle dans le

ventre du poêle. « Peut-être on pourra finir tôt. » Je sais pourquoi elle dit ça. Son idée est de terminer rapidement le travail afin que je n'aie pas encore à m'agenouiller aux pieds de mon maître.

Je dis, « Oui, Maman », et je vais porter l'eau.

Mais les heures défilent. Mes demi-sœurs de cire réclament davantage d'eau pour leur toilette. Le tuteur se plaint de la poussière, il veut que je lave et cire les étagères de l'ancienne nurserie qui sert de salle de classe. Mon maître demande des draps propres, il dit que ceux de la veille sentent la transpiration parce qu'il a eu la fièvre. Quand le soir tombe, je suis encore en train de m'activer. Alors que le coucher de la famille approche, je borde et replie à la va-vite les draps de mon maître. La gentille Cleo et Safi aux yeux de soufre sont déjà redescendues, elles m'ont laissé terminer. J'ai failli rappeler Safi, la prévenante Safi qui se précipite toujours pour m'aider à soulever les seaux trop lourds, qui s'empresse d'attraper

les draps afin qu'on les plie ensemble. Elle aurait deviné que j'avais besoin d'aide. Mais ma voix s'est flétrie dans ma gorge. Je respire mal. *Cours*, je me dis. *Maman a dit de courir.*

Mon maître déboule à la porte de sa chambre. Je coince le dernier angle du drap sous le matelas, me redresse et me hisse sur le bout des orteils. Je fais un pas en direction de la porte. *Cours*, a dit Maman. *Mais je n'ai nulle part où aller*, répond une petite voix. J'inspire une fois, puis une deuxième, l'air est froid dans la chambre mais il me brûle le nez, et je ne peux pas céder à mon maître. Je n'ai pas la maîtrise de ma mère, je sais que je me débattrai, que mes coudes deviendront des marteaux, mes jambes des bâtons et mes genoux une paire de poings. Je pense à Mama Aza accroupie dans sa case, un bébé entre les bras, le placenta toujours en elle pendant que le père de cet homme, mon grand-père, se tenait campé devant elle, et je pense à ce qu'elle a dû se dire : *Ça ne va pas, ça ne va pas, ça ne va pas.* J'arrive

presque à l'entendre. La certitude se niche au creux de mon ventre.

« Annis ? » fait la voix de ma mère dans le couloir. Elle apparaît sur le pas de la porte. « On a fini. » Ses bras sont croisés sur son ventre. Elle a la tête baissée, mais elle la redresse d'un coup et je découvre que les yeux aussi peuvent être des armes, ils étincellent comme les petites lames qui servent à vider les poissons. Je n'ai jamais vu personne ignorer mon maître comme ma mère le fait en cet instant, le réduisant à un moucheron qui ne mérite pas qu'on le remarque, ne mérite même pas qu'on essaie de le repousser. « Viens », dit-elle.

Mon maître a lui aussi sûrement une façon de manifester sa colère, mais je ne cherche pas à la voir. Je le contourne pour rejoindre ma mère, sa main tranchante, le long couloir obscur, l'escalier grinçant, la cuisine silencieuse, le jardin murmurant, la nuit sonore. On dépasse les cases et les champs, on pénètre dans la forêt et on gagne la clairière. On s'éloigne le plus possible de la

maison de mon maître. On ne déterre pas nos armes. On se creuse un lit dans la terre qu'on a attendrie à coups de pied et on se sert de nos bras comme oreillers. Ma mère se colle contre mon dos, son souffle est doux dans mon cou.

« Il y a des herbes, dit Maman. J'irai les chercher demain. C'est important qu'on les ait. » Elle fait le tour de mon estomac et pince fort. « Il arrêtera pas. Toutes les fois après la première, j'ai serré ça dans ma main », murmure Maman. Elle extrait de ses tresses un objet qui ressemble à un poinçon blanc, fin comme une aiguille.

« C'est quoi ?

— Il appartenait à Mama Aza. C'est un morceau de défense d'éléphant. Elle l'a trouvé pendant une de ses chasses. » Maman le dépose dans ma main, il est aussi lisse et chaud que sa peau.

« Pour réussir à dépasser l'envie de le frapper avec, juste ici – elle touche mon cou, sous mon oreille, là où mon cœur résonne –, j'ai essayé de me rappeler que j'avais plein

de choses en moi qu'il ne pouvait pas me prendre. »

Le vent fait frémir les épaules des arbres.

« Mama Aza, elle disait que la chasse à l'éléphant c'est un bon moyen d'apprendre aux petits comment battre les grands. Il faut être rusée, maligne. Sinon, tu y laisses ta peau. » Maman remet le poinçon d'ivoire dans ses cheveux. « Ça aussi tu devras t'en souvenir, tu m'entends ? Tu n'as pas besoin de cette aiguille ou de ces lances. Dans ce monde, ton arme, c'est toi. »

La lune blêmit le ciel ; elle est presque couchée quand on s'endort.

Durant l'heure qui précède l'aube, le silence est parfait. J'ouvre les yeux, ma mère ronfle en sourdine près de mon oreille. Je glisse ma main le long de son avant-bras jusqu'au muscle qui annonce l'épaule et je serre, assez fort pour sentir le ressort de la chair sous mes doigts, assez doucement pour qu'elle continue à dormir. Je roule sur le dos afin de voir son visage : sa bouche entrouverte, ses pommettes relâchées. Bien

que la lune soit cachée derrière les arbres, sa lumière continue de baigner notre clairière : verre translucide. Certaines nuits je dérobe ces moments ; ce que ma mère exige de moi au combat, je le récupère de cette façon. Le visage de Maman est calme, enfantin ; ses membres sont si proches de moi qu'ils pourraient m'appartenir. Je pose ma main sur son cou, sens l'écoulement du sang, la rivière rouge qui m'unit à elle. Cela, je ne peux le ressentir qu'avec elle.

Un hoquet bourdonnant me parvient de l'arbre foudroyé au-dessus de nous, et soudain la clairière s'emplit d'un chuchotement râpeux. En plissant les yeux, je distingue des guirlandes de points noirs qui s'élèvent du tronc en un chœur vrombissant. Je promène mes doigts sur le dessous du bras de ma mère. Il me faut encore quelques instants, qui s'étirent visqueux comme du miel, pour déchiffrer cet envol sombre, ce sifflement musical : un essaim s'est installé dans l'arbre et les abeilles sortent avec l'aurore. Je me dis, *Encore un peu*. Je laisse ma mère dormir

encore un peu, dériver dans le ciel et le royaume des rêves, et tout à l'heure je la secouerai, la réveillerai, la ramènerai.

Je me dis, *Encore une respiration*, et je sens le cœur de ma mère battre dans son cou. *Une respiration.*

Quelques mois plus tard, quand j'aperçois l'Homme de Géorgie à l'entrée du chemin qui mène des cases aux champs, et mon maître auprès de lui qui nous pointe du doigt toutes les deux, j'enfonce mes ongles dans la main de ma mère.

Je dis, « Maman, non. »

Je dis, « Viens », en écho à la première fois où elle m'a poussée à me battre.

Je dis, « S'il te plaît. »

Je me retourne dans la direction des cases, des bois, de la clairière. Je tire sur le bras de ma mère pour l'entraîner, mais elle refuse. Elle s'immobilise et m'attrape par le col. Des larmes coulent déjà sur son visage mais elle n'essaie pas de les essuyer,

de faire disparaître le vernis de son chagrin. Le ciel est chargé de nuages, l'air d'une pluie imminente, dont l'odeur m'écœure. Ma mère ne voit rien d'autre que moi. Elle passe les mains dans ses cheveux, puis dans les miens, et un objet pointu griffe mon cuir chevelu : le poinçon d'ivoire. Ensuite elle tient mon visage face au sien et je ne sens plus que la pression de ses paumes sur mes joues, sur mes oreilles.

« Annis, mon Arese, dit-elle d'une voix tremblante. Je t'aime. Je t'aime, ma petite. » Un des employés de l'Homme de Géorgie s'avance vers nous et empoigne ma mère par la chair tendre de son bras, comme je l'ai fait si souvent. Des cris s'élèvent alentour ; au loin, un éclair zèbre le ciel estival. Les hommes de Géorgie attrapent des hommes, des femmes et des enfants qui allaient travailler. Ils retiennent ceux qui seront vendus. Ils vont rassembler leur marchandise et la faire marcher jusqu'à La Nouvelle-Orléans. Je sens que quelque chose cède en moi, comme un tourbillon qui aspirerait tout.

Sûrement la terre qui s'ouvre sous nos pieds. Ce monde atroce qui m'engloutit. J'agrippe les poignets de ma mère, ses tendons ressemblent à une gerbe de maïs, et je me mets à hurler.

Je dis, « Maman.

— Je serai toujours avec toi », dit ma maman, mais moi je pense, *Non c'est faux*, tandis qu'un des hommes de Géorgie, aux bras épais et au visage couvert de poussière, l'arrache à moi. C'est elle que mon maître a choisi de mettre en vente.

Je dis, « Non. »

Je pense, *Encore une*, et reprends ma mère à l'homme, la serre contre moi telle une lance. Il remet la main sur elle et tire, et on est trois au milieu d'une foule à nous empoigner sur le chemin, et pour finir l'Homme de Géorgie dégaine son pistolet et tire un coup dans l'air. La peur nous immobilise mais elle ne peut calmer mon amour, mon désir effréné de garder ma mère ici, ici, ici. Je tombe dans la poussière et m'enroule autour de ses jambes.

Dans ses jupes, j'articule, « Maman. » Sa main libre trouve mon cuir chevelu.

Je pense, *Encore une respiration.*

2

MARCHER VERS LA CORDE

Je ne dors plus depuis que mon maître a vendu ma mère. Cleo l'a remplacée en cuisine et le poêle, grand éléphant de fonte, est désormais à elle. Le ménage et l'entretien de la maison, la cuisine et le service à table, c'est pour Safi et moi.

Ça fait plusieurs semaines après que l'Homme de Géorgie a emmené ma maman vers le sud, vers les marchés de La Nouvelle-Orléans, et je n'arrive plus à regarder Safi et Cleo en face. J'ai arrêté d'écouter à la porte des chambres de mes sœurs, ça ne m'intéresse plus. L'eau gicle des seaux ; je cire les meubles à la va-vite ; lave le linge si rapidement qu'il conserve la puanteur de mon maître, la pourriture de mes sœurs. Je bâcle mon travail afin de ne jamais avoir à me retrouver dans la même pièce que l'homme

qui a vendu ma mère. Comme je n'arrive même plus à dormir dans la case avec Nan et ses enfants, je passe mes nuits dans les bois et retrouve ainsi notre clairière, l'arbre noir peuplé d'abeilles. Dans tous les domaines, je cours.

Même en plein été, les nuits sont froides dans la clairière. Je m'emmitoufle dans la couverture que je partageais avec ma mère. Je me couche en chien de fusil entre les racines de l'arbre, mords mes avant-bras, frissonne du haut du dos jusqu'aux fesses et à l'arrière de mes genoux. C'est ça de ne plus avoir ma mère qui se blottit contre mon dos, m'entoure avec ses bras, pose ses mains sur mon ventre. C'est ça d'être seule. Dormir sans être en sécurité, ça veut dire ne pas fermer l'œil de la nuit. Pleurer tellement que la bave qui coule de ma bouche fait des flaques sous ma figure. Sentir ces abeilles, que je commence à considérer comme les miennes, se poser toute la nuit sur mes poignets et mes pieds, puis repartir vers leur ruche ; je me demande quel nectar amer elles

butinent sur moi. Je me demande où elles emportent mon chagrin, si mes pleurs les appellent et leur disent de me consoler, et pourquoi elles sont les seuls témoins de ma douleur. Dormir sans ma mère, ça veut dire regagner la maison de mon maître avant que l'aube se dévoile, m'asseoir dans un coin de la cuisine pendant que Cleo lutte avec le poêle et me ficher que mes cheveux soient pleins de terre, ma figure maculée de boue.

Les jours s'enchaînent. Les nuits s'enchaînent. La terre refroidit, les feuilles deviennent brunes et tombent, le soleil et la lune sont maintenant ternes. Il n'y a plus de chaleur nulle part. Je ne déterre pas nos armes. Je me blottis dans un creux, à l'abri du vent qui balaie la clairière. Je pense à mon maître, à mes sœurs, à Cleo et à Safi, et je ne trouve que de la souffrance dans ce nouveau monde. Je garde les yeux baissés et ne vois plus personne et puis un jour je vois Safi, elle s'agenouille devant moi le matin de Noël, un torchon mouillé dans la main, et elle me relève la tête. Je ne vois plus personne et

soudain Safi prend ma main dans la sienne et l'embrasse, elle me tire de mon coin, me conduit aux bacs à lessive et me retire mes vêtements.

« C'est moi, Annis. C'est moi », dit Safi, puis elle renverse des tasses d'eau chaude sur ma tête et commence à frotter.

« Tu es là », dit Safi, et alors mon visage se décompose.

Comme une enfant, je la laisse faire ma toilette. Elle me demande de m'asseoir, je me laisse tomber devant ses genoux et elle démêle mes cheveux avec le peigne de ses doigts, une mèche après l'autre.

Elle demande, « C'est quoi, ça ? » en extrayant la longue aiguille d'ivoire. Je n'y ai pas touché depuis que l'Homme de Géorgie a emmené ma mère.

« Ma grand-mère l'a rapportée de l'autre bord de l'océan. Elle l'a donnée à ma maman et ma maman me l'a donnée. » Je me penche en avant. « Le jour où ils l'ont prise. »

Safi pose l'ivoire sur sa cuisse et lave mes cheveux, les rince puis les huile. Ensuite elle

commence à me faire des tresses et elle pousse ma tête vers le bas avec autant de pression que Maman, entortille mes cheveux en les tirant comme Maman. Ses jambes à elle sont moins fortes, mais elles sont tout aussi tendres. Je ferme la bouche mais je n'arrive pas à retenir les larmes salées qui coulent sur mes joues. Quand Safi a terminé, elle remet l'aiguille d'ivoire à sa place, cachée entre mes cheveux.

Je me sens réchauffée.

Dès qu'on a fini de travailler dans la maison, je retourne à la case, enveloppée dans un couvre-lit déchiré que Safi a posé sur moi, la tête rentrée dans les épaules. J'ai à nouveau froid et je me sens vide. Mes pieds sont gelés. Je m'assieds dans un coin de la case pendant que le vent racle les murs en rondins, joue avec les flammes du petit feu, fait rougeoyer les enfants de Nan qui se chantent des comptines. Je voudrais savoir où est ma mère, si elle a eu un petit cadeau

pour les fêtes – une lamelle de tripe, une bouchée de pied de porc, quelques cuillerées de bouillon chaud et de viande salée. Je me frotte les tempes, me masse dans l'espoir de dissiper mes interrogations douloureuses.

Lorsque je ressors pour aller à la clairière, Safi est là, serrée dans son châle pour repousser la morsure du froid nocturne. La lune n'est pas pleine ; j'ai perdu le compte des phases ascendantes et descendantes et constate seulement que les températures n'arrêtent pas de baisser : mon chagrin m'attend. Ce soir, même si je suis propre et si le souvenir douillet de la chaleur me suit tel un chat énervant, je vais braver le froid parce qu'une partie de moi veut sentir l'hiver refermer sa main glaciale, expulser de moi toute ma chaleur, tout mon chagrin, tout ce qui est moi. Ne laisser de moi qu'une coquille vide entre les racines des arbres. Je me demande si je m'envolerais, en esprit, vers le sud. Si je retrouverais ma mère là-bas, quelque part.

« Tu partais ? » demande Safi en me

regardant à travers les cheveux qui lui tombent sur les yeux. Elle a une tresse sur son front, une belle natte, régulière, et ses yeux sont liquides, sombres, ils ressemblent à ceux de ma mère. Mon regard s'échappe vers notre clairière et j'acquiesce.

« Il fait froid », dit Safi. Elle resserre son châle et fronce les sourcils. Elle est toujours si calme, si charmante pendant qu'on sert, porte ou nettoie ; c'est étrange de voir son visage se froisser. « Est-ce que je pourrais dormir ici avec toi, cette nuit ? »

Des protestations écument dans ma gorge. Il y a déjà trop de monde dans la case. Nan et ses enfants sont bruyants, même quand ils dorment. Mais la raison la plus vive, la plus inavouable : le lit est sale à cause des nuits passées dans la clairière. Il ne sent plus l'odeur de ma mère. Mais je ne le dis pas à Safi. Je baisse les yeux, je regarde la marche sur laquelle je me tiens et je pense à la chaleur de la buanderie, au bain, au torchon tiède avec lequel Safi m'a lavée ; je ne peux pas refuser.

« Il veut que Maman reste là-bas, dit Safi. Dans la grande maison. »

Je pivote et ouvre la porte de la case. Je conduis Safi vers le matelas et les couvertures que je partageais avec ma mère. Une des filles de Nan pleurniche un mot difforme dans son sommeil. Je me plaque contre le mur, tourne le dos à Safi, veille à ne pas la toucher. Je veux qu'elle ait de la place. Elle se couche près de moi, nous sommes dos à dos. Je reste éveillée un moment puis je sombre, et quand je rouvre les yeux dans la nuit noire, Safi s'est rapprochée, je sens la mince ligne de sa colonne vertébrale contre la mienne. Un éclair chaud et sûr. Je me colle à elle et ferme les yeux.

Safi revient le lendemain soir, et au bout d'une semaine je m'habitue et cesse de faire mes préparatifs pour aller à la clairière. Je prends l'habitude de l'attendre sur les marches de la case, assise sur ce bois qui me laboure les fesses, aussi dur et fêlé que les

lances de Mama Aza et de Maman, qui sont enfouies dans la terre de la clairière.

Comparée à ma mère dont les mains étaient des armes sachant amadouer ou exiger, Safi n'est que tendresse. Tous les matins, quand on arrive dans la maison du maître, elle se montre aux petits soins pour sa maman, lui caresse les cheveux, la pousse à manger, lui apporte de l'eau en abondance. On fait le ménage toutes les deux, côte à côte dans les pièces et même pour passer les portes, si proches que nos coudes se cognent, et je me familiarise avec ses longs bras fins et glabres, ses poignets d'oiseau. Elle est un réconfort, mais elle ne peut pas tout apaiser.

Au début de chaque nuit je rêve de ma mère, capturée par l'Homme de Géorgie. J'entends qu'elle pleure, se griffe la poitrine. Je l'ai suivie sur des kilomètres ; à la fin, l'Homme de Géorgie a déchargé son pistolet dans l'air, des coups rapides, et le cortège de ceux qui quémandaient la libération de leurs proches s'est dispersé.

Durant les nuits comme celle-ci, la douleur, endiguée le jour par le travail, me submerge. Je dissimule à Safi ma figure en miettes, mes sanglots muets. Je me recroqueville sur moi-même et je pleure. Je tente de camoufler mon chagrin sous les bruits de Nan et de ses enfants, sous les frissons et les claquements des arbres nus, mais je n'y arrive pas. Safi passe un bras autour de ma taille et prend ma main dans la sienne, et j'en ai le hoquet tellement ça m'émerveille qu'elle veuille me réconforter. Me toucher. Elle tire.

« Annis. »

Je secoue la tête.

« Annis », dit Safi en tirant plus fort.

Je rougis de honte. Je suis toujours gelée.

« S'il te plaît », dit Safi, puis elle passe une main derrière ma tête et ça me submerge. Je m'appuie contre elle, me souviens que ma mère faisait la même chose, et lorsque je me retourne face à elle, je pleure.

« Tu n'as pas besoin de te cacher, dit Safi d'une voix plus légère que le trot d'une souris. Je te vois. »

Elle pose sa main sur mon cœur qui s'embrase dans ma poitrine. Ses doigts sont fins mais forts, comme la soie des araignées.

Je m'avance et l'embrasse, et sa main quitte mon plexus, remonte vers mon épaule, entoure ma nuque. Elle m'attire contre elle.

Je brûle.

Le potager commence à fleurir, les arbres à verdir, et je rêve moins souvent de ma mère. Les jours ricochent les uns à la suite des autres et s'éclairent uniquement lorsque Safi me rejoint dans l'obscurité de mon lit. Je me sens soulagée et je respire mieux, ces moments volés avec Safi consument une tristesse profonde que j'avais en moi, la dissipent. Ma mère m'a raconté que certaines épouses du roi s'aimaient et partageaient des moments de douceur ; ça me revient à certains moments étranges – quand Safi me lèche le cou, sa cuisse entre les miennes. Je me dis, *Oh, maman*, et ensuite je ne sens plus mon corps, il est inondé par mon chagrin. Même en plein milieu d'un baiser avec Safi, j'y pense. Ces nuits-là, Safi doit sortir les

griffes pour m'arracher à la honte que m'inspire notre bonheur, et plus tard, quand on est immobiles sous la couverture, rassasiées, j'attends qu'elle s'endorme et je replonge. Je pense à mes abeilles, me demande si elles bourdonnent dans le tronc en ruine, et si je pourrais me protéger avec de la gaze pour leur soutirer leur miel. Je me demande où est ma mère, en quel point de ce grand monde mystérieux. Je sais que je n'accueille pas Safi comme je le devrais, que je ne suis pas à la hauteur de sa tendresse, si bien qu'un soir, alors que le riz pousse haut et droit dans les champs, l'éclat de la lune s'immisce par les fentes de la case et je prends Safi par le poignet.

« Viens », je lui dis.

Elle est magnifique dans la lumière de craie : ses joues sont deux prunes, ses lèvres aussi charnues que des figues violettes. Une fleur chaude éclôt dans ma poitrine et je serre la main de Safi, mais elle est beaucoup plus petite que celle de ma mère et la fleur se referme. Je chasse cette idée.

Je lui dis, « J'ai quelque chose à te montrer. »

Safi me suit à travers la vallée obscure et les collines où ma mère m'a appris à chercher des champignons, des légumes, des racines et des herbes, et on arrive à notre clairière, à notre arbre. J'enroule dans la gaze son visage perplexe, ses bras et ses jambes fines, afin de la protéger contre le dard des abeilles. Un loup jappe, je me retourne et je pourrais jurer que j'aperçois un mirage, une autre femme dans un voile blanc, mais il n'y a personne à part Safi, mes abeilles et moi. D'après le tuteur, les abeilles ne sortent pas la nuit, mais les miennes s'activent, bourdonnent autour de leur pyramide d'ambre fixée au squelette de l'arbre. Elles sont réveillées, mes abeilles. Debout dans la nuit sous la lumière de la lune, Safi et moi on se tient par le petit doigt et mes abeilles viennent nous saluer, gorgées d'été. Elles se posent tels des baisers gourmands sur nos épaules, le sommet de notre crâne, dans la paume de nos mains. Le doigt de Safi : un lien vivant.

À le sentir si doux, à comprendre qu'il y a d'autres personnes dans ce monde affreux qui me toucheront avec bonté, je pourrais me mettre à pleurer. Mais je pense aussi aux lances enfouies à l'orée de la clairière, qui tendent l'air comme avant un orage. Ma mère. Je me place derrière Safi, plus petite que moi, je prends ses épaules entre mes bras et je reste là, collée à elle. Je cligne des yeux pour tenter d'effacer le souvenir de Maman. De ressentir ce que ça ferait d'être aimée à nouveau.

Je me laisse porter par ce ruban d'émotion même après l'aube du lendemain. Il me maintient si bien à flot que, après avoir fini de frotter, rincer et étendre le linge, après avoir épousseté, raccommodé et redressé, je m'attarde devant la porte de la salle de classe. La voix du tuteur, identique à elle-même ; mes sœurs qui lisent, toujours aussi lentes et hésitantes. Le tuteur raconte l'histoire d'un homme, un Italien d'autrefois, qui descend en enfer. L'enfer qu'il traverse a des étages comme la maison de mon maître. Le

tuteur dit : « C'est par ces mots, "*Et maintenant, descendons dans ce monde ténébreux*", que commence le poète », et ces mots résonnent en moi. J'entends les soupirs : le vent d'été qui pousse la maison, les grognements du bois, mais à la place du poète italien, je vois ma mère trimer dans l'enfer qu'est cette maison. Quittant un grenier étouffant et encombré par des caisses, elle descend au premier étage où se succèdent les chambres dans lesquelles les filles de mon maître ont pleuré leur mère par le trou de la serrure, après que ma mère est devenue leur bonne et leur a retiré son sein, puis c'est le rez-de-chaussée où ma mère s'est longtemps desséchée au-dessus d'un poêle brûlant, ensuite le sous-sol froid et infesté de rats qui pue la patate et l'oignon, et d'autres sous-sols toujours plus profonds, des celliers qui donnent sur d'autres celliers. D'autres enfers. « "*Je serai le premier, et tu seras le second*" », dit le tuteur. Puis il dit, "*Par moi l'on va dans la cité des pleurs ; par moi l'on va dans l'éternelle douleur*" »,

et sa voix m'évoque le doux frottement du velours.

Je murmure, « La cité des pleurs », et me demande à quoi peuvent ressembler les esprits là-bas. Une fois, à la fin d'un entraînement dans la clairière, j'ai interrogé ma mère à propos de l'esprit. La transpiration refroidissait sur notre peau, les étoiles faisaient pleuvoir leur lumière sur nous et les moustiques me dévoraient les pieds.

« Les gens ne savent pas, a répondu Maman. Pour trouver l'esprit, ils ont besoin d'ouvrir une porte, de traverser une grotte, de descendre dans une vallée ou d'escalader une montagne. » Elle a regardé les arbres agités par le vent. « Ça bouillonne partout dans le monde.

— Ça bouillonne ? j'ai demandé.

— C'est partout. » Elle a fredonné une note et levé les yeux au ciel, puis elle est redevenue sérieuse et a froncé les sourcils. Elle a dit, « Si tu demandes, l'esprit répond, Arese. »

Je songe encore à l'esprit et à l'enfer quand

j'entre avec Safi dans la chambre de mon maître pour changer ses draps. J'ai besoin de ce ruban, de cette bouée. Mon maître n'est jamais là pendant la journée, toujours occupé à superviser ceux qui sont pliés en deux dans les champs ou en visite chez ses voisins. Je pense que la terre et la crasse que je porte sur ma peau depuis l'été l'ont repoussé. Pour une fois, mon chagrin me réjouit, mais ça ne me suffit pas.

Alors que Safi se redresse après avoir lissé un couvre-lit, je m'approche d'elle et mets une main sous son coude, pose mes lèvres sur le duvet de son cou aussi long et élégant que celui d'une grue. Elle ne recule pas. Je me dis, *Cet esprit, ici, dans ce monde ténébreux*. Elle se tourne vers moi, me fait un bisou sur le front et je me mets à fredonner, mais on doit se séparer quand on entend un bruit sourd à l'entrée de la chambre, les lèvres encore humides et chaudes, et on découvre mon maître, sa bouche rose et large, ses cheveux dressés en éventail. La panique me dévaste et s'échappe en un rire nerveux. Safi croise

les mains, baisse les yeux, s'incline. Mon rire s'éteint. Cet enfer.

Je me dis, *Descendons*, et je suis Safi hors de la chambre.

J'apprends le coût de ce baiser le surlendemain matin, en voyant l'Homme de Géorgie. À cet instant, je me rends compte que toute ma vie j'ai marché vers la corde. Toutes ces journées à trimer, toutes ces nuits sans dormir. Depuis le début je marchais vers cette corde effilochée et noire. Vers cet homme blanc qui m'attache aux autres femmes du convoi. Certaines tirent. Certaines pleurent. Certaines serrent contre elles des bébés qui braillent, femmes aux boyaux pourris, hommes aux yeux doux, enfants grelottants massés autour de nous dans le froid et la pénombre avant l'aube. Vers cette mort avant la mort. Cette vente. Nan, Cleo et ma mère parlaient souvent de ce que ça fait d'être vendue – on le faisait toutes, vu qu'on entendait des histoires colportées d'une ferme à

l'autre, d'un camp de travail à un autre. *Le cul sale*, disait le gamin envoyé acheter de la ferraille à notre forgeron. *Des fers partout*, disait l'homme envoyé vendre des bêtes. *L'air abattu*, disait le maréchal-ferrant qui soignait les chevaux dans les comtés du riz. *L'enfer*, a dit ma mère, *et on est tous les jours plus nombreux à y aller.*

Malgré tout ce que j'ai entendu, et même après avoir vu cet homme enlever ma mère, même après l'avoir suivie je ne sais pas combien de temps, je comprends seulement maintenant ce que ça signifie d'être attachée. À côté de moi, Safi se débat pendant qu'un autre Blanc ligote ses bras avec la corde qui nous relie.

Elle crie, « Maman ! Maman ! »

Je dis, « Non. » La corde se tend quand ils finissent d'attacher Safi. Elle tire violemment, appelle sa mère. Balance la tête dans tous les sens.

Je dis, « S'il te plaît. »

Les liens me brûlent. Safi s'effondre sur moi, mais je n'ai d'yeux que pour mon maître.

Il a le regard braqué sur moi, la bouche fermée, les lèvres pincées. Les pieds dans la poussière, sur cette terre qui lui a été léguée en même temps que les rizières, la forge, les machines à tisser. Je rue dans la corde, montre les dents ; je pourrais lui arracher la joue. Lui aplatir le nez avec la paume de la main et lui enfoncer l'os dans la face. Serrer sa gorge pour expulser l'esprit de cet homme qui a fait venir l'Homme de Géorgie. L'Homme de Géorgie qui va nous conduire à La Nouvelle-Orléans de la manière la moins chère et la plus traditionnelle, épouvantable et cruelle : il enchaîne les hommes, attache les femmes avec une corde et laisse les enfants marcher derrière aussi longtemps qu'ils arrivent à suivre, et tant pis s'ils meurent sur le bord de la route dans ce pays à la terre rouge. Cet enfer immense et débordant de larmes.

La corde se tend. Les hommes se mettent en marche d'un pas traînant, gênés par leurs chaînes. Quelques femmes poussent un cri de surprise quand on démarre. J'inflige au

sol les coups de pied que je donnerais à mon maître si je le pouvais, puis je tourne le dos à cet homme à qui je dois la couleur boueuse de ma peau. Je crache en maudissant la terre de cet homme qui nous vend toutes les deux pour avoir dérobé un peu de la vie qu'il nous a prise. Cet homme qui a violé et vendu ma mère.

Notre convoi progresse lentement pendant que le soleil inonde petit à petit les collines de sa lumière. Nous nous enfonçons dans la forêt. Nous sommes un long serpent qui glisse entre les arbres. Durant les deux premiers kilomètres certains toussent, hoquettent ou pleurent. Huit Blancs juchés sur des chevaux nous escortent. Deux autres nous suivent dans une carriole, armes dégainées. C'est la menace qui nous fait avancer. On est suivis par des hommes, des femmes et des enfants : ils implorent, supplient qu'on relâche leurs parents. Comme nous autrefois. Les Blancs font comme s'ils n'existaient pas. Un quart de matinée depuis le départ et j'ai déjà les poignets à vif. Safi trébuche.

Je dis, « Marche, Safi. Marche, s'il te plaît. »

Elle dit, « Annis », et se tait, mais le mouvement de ses épaules parle à sa place. *C'est à cause de toi qu'on est là. De toi.*

La corde me mord.

Je me calme, mais alors Safi tombe sur la femme devant elle, qui laisse échapper un cri. La culpabilité me tord l'estomac.

Moi que la peine affamait.

C'est ma faute.

Je dis, « Safi. » J'aimerais l'appeler par d'autres noms, tous ceux que je lui ai chuchotés depuis qu'elle m'a trouvée et réchauffée. *Mon sucre*, je l'appelais. *Mon sucre de miel*. À la fin de notre première nuit en compagnie des abeilles, elle s'est allongée près de moi à la racine de l'arbre. On s'est blotties l'une contre l'autre dans la terre, toujours enveloppées de gaze, elle a entouré mon bras avec le sien qui était plus foncé et elle a posé la joue sur mon dos. Deux enfants pleines de souffrance qui avaient faim d'amour.

Au bout de quelques kilomètres, l'Homme de Géorgie sort son arme et tire en l'air, faisant fuir ceux qui nous suivaient. En entendant le coup de feu, Safi trébuche encore et tombe à genoux. L'Homme de Géorgie crie depuis la tête du convoi et fait tournoyer sa cravache. Si j'avais les mains libres, je ramasserais Safi et je la porterais le plus loin possible.

Je dis, « Safi. » Je l'attrape par le dos de sa robe et je la soulève. Je sens que mes os se tordent, prêts à se briser. « Il faut que tu marches, je dis. Viens. »

Je la relève de force.

Elle dit, « Non », mais au moins elle avance en chancelant quand la corde nous oblige à trottiner.

Je dis, « Marche, Safi, sinon ils vont t'obliger. » J'aimerais pouvoir lui dire, Tu m'as sauvée, Safi. Tu m'as lavée de mon chagrin et tu m'as sauvée, tu m'as enveloppée dans la chaleur de ta considération. Je voudrais lui dire, Je t'aime. Mais la corde est sans pitié.

« Yah ! » crient les hommes de Géorgie. « Yah ! », en éperonnant leurs chevaux qui accélèrent, de même que les hommes et les femmes du convoi.

Je souffle, « S'il te plaît », je respire à peine, mes muscles perclus de douleur m'empêchent d'avancer autrement qu'en trébuchant. Je cours.

On trotte jusqu'à la nuit. Le crépuscule s'impose comme un immense oiseau qui arrive en planant dans le ciel, se pose sur les hauts arbres bleus et fait le noir sur le monde. Un des hommes enchaînés plante ses pieds dans la terre et refuse de faire un pas de plus, alors l'Homme de Géorgie et ses compagnons se jettent sur lui. Ils lui balaient les jambes pour le faire tomber, le frappent au sol et à la fin il crache de la salive et du sang dans la poussière. Il fabrique une boue couleur de rouille.

« De gré ou de force, vous allez continuer, dit l'Homme de Géorgie au ciel qui s'assombrit, à nous tous. Vos pieds, c'est votre bateau. »

Quand on s'arrête pour la nuit, les Blancs ne nous détachent pas. Ils nous enferment entre quatre feux et dînent avec les provisions qu'ils gardent dans leur chariot. Nous, on a droit à leurs restes. Je mâche ce que je peux et je le fais descendre avec un seau d'eau qu'ils nous distribuent. L'Homme de Géorgie sourit en brossant le dos et les flancs de son cheval aux endroits que la selle a frottés toute la journée. L'animal renifle et broute. J'aimerais tellement avoir la lance de ma mère avec moi. Je pourrais le mettre à genoux et envoyer mon bâton dans la bouche des hommes de Géorgie, leur faire sauter les dents.

Je demande, « Tu dors, Safi ? »

Ses pleurs sont un long sifflement. Je lui masse un tout petit point du dos, tourne autour d'une des bosses de sa colonne vertébrale jusqu'à ce qu'elle se calme. Jusqu'à ce qu'elle prenne une inspiration bredouillante, et l'espace d'un instant on peut presque imaginer qu'on est encore dans la case, qu'elle me masse le cuir chevelu, que je loge mon

visage dans son cou et qu'on échange des histoires.

« Raconte-moi une histoire. »

Safi grogne.

Tendant la corde, j'appuie avec mes phalanges sur le milieu de son dos.

« Parle-moi du tissage. Parle-moi de ta grand-mère. »

Elle fait non de la tête. J'ai envie d'entendre sa voix.

« S'il te plaît, je dis.

— Elle pousse une navette, souffle Safi.

— Oui.

— Ça fait le bruit d'une rivière. C'est comme un silence. Sa maman lui a appris. Et elle l'a appris à Maman. »

Plus loin, des femmes murmurent dans la nuit. La douleur nous fait parler toutes seules. Je ramène mes genoux contre ma poitrine dans l'espoir de soulager mes pieds meurtris, les tensions à l'arrière de mes jambes, les charnières gonflées de mes genoux. Safi se met sur le dos et parle au ciel. Je lève les yeux pour essayer de voir ce

qu'elle voit, mais seule l'obscurité immense me répond.

« Ma mère, il lui a fallu des années pour réussir à le faire sans y penser. »

Je fredonne en malaxant tout autour des bosses qui soulèvent la peau de Safi.

« Mais quand ton père nous a fait venir dans la maison, il lui a dit d'arrêter. Il avait besoin d'elle ailleurs. » Safi se tait. Elle chuchote, « J'ai mal aux jambes. »

Je dis, « Oh, Safi. » J'ai envie de lui dire, *Je suis désolée pour tout ça.* Mais ce qui sort à la place, c'est ce que ma mère me disait toujours, *Respire*.

Elle me disait ça quand mes bras se mettaient à trembler à force de brandir la lance, quand je pleurnichais que je n'y arriverais pas. Elle a peut-être marché sur cette piste, elle aussi ; a-t-elle levé les yeux vers le même ciel noir ? S'est-elle répété ce mot qu'elle me disait quand elle était encore là, il y a un an ? *Respire.*

Safi cesse de bouger et s'endort. La fumée des feux m'irrite la gorge. Je plisse

les paupières, cligne des yeux et aperçois une femme vêtue de blanc parmi les ombres. Sa peau a un éclat noir dans la lumière des flammes. Je me demande si on nous a suivis depuis la ferme de mon maître, si ça pourrait être la mère de Safi, mais je ferme les yeux, et quand je les rouvre, je ne vois plus la femme. Le vent s'écoule telle une rivière dans la cime des arbres.

Il fait encore nuit quand on se lève. L'odeur du café et du pain de maïs a beau être légère, elle file droit dans mon ventre. Les hommes de Géorgie nous emmènent faire nos besoins par petits groupes, puis ils font circuler une tasse pour que tout le monde boive, mais impossible de gratter quoi que ce soit à manger, ni patates cuites dans les braises, ni même un peu de maïs bouilli volé aux chevaux. Il y a de l'eau et c'est tout, elle clapote dans notre estomac pendant qu'on traverse la forêt dans la grisaille en suivant la masse noire des hommes à cheval qui se

découpent sur le ciel qui s'illumine. Devant moi, le dos de Safi est une porte fermée. La brume matinale s'élève du sol. Il n'y a pas de murmures ce matin, pas de cris ni de supplications. La marche d'hier nous a essorés et celle d'aujourd'hui nous attend. Je plisse les yeux, cherche la femme, mais il n'y a que la forêt dans toutes les directions, enserrant ce chemin défoncé qui n'a de route que le nom. Un des hommes, assez vieux, avec des touffes de cheveux gris et le sommet du crâne chauve, trébuche et tombe. La moitié des hommes dégringole et le reste parvient à s'accroupir au dernier moment.

« Debout », dit l'Homme de Géorgie.

Le premier tombé est le dernier à se relever, mais lorsqu'il y arrive, son dos est aussi droit qu'un jeune arbre. Il plante son regard dans celui de l'Homme de Géorgie pendant une longue seconde, puis il baisse les yeux. L'Homme de Géorgie éperonne son cheval, crie, « On repart. » J'étudie le chemin, tente d'éviter les ornières et les racines. Je ne veux pas que l'Homme de Géorgie me regarde, je

ne veux pas de son attention. Je ne sais pas si je serais capable de la soutenir comme l'a fait le vieil homme. Son regard, on aurait dit une phrase complète. Les racines ressemblent à des vagues sur un lac. Je marche sans réfléchir, comme quand on gratte une grille avant d'allumer un feu ou quand on apporte de l'eau à ceux qui sont au champ.

On marche. On marche et je ne vois que les genoux des arbres, la poussière et les herbes hirsutes sous mes pieds. Le soleil est de plus en plus chaud, vif et brûlant à mesure que la journée s'élargit, mon univers se rétrécit aux pilons de mes os qui écrasent les mortiers de mes articulations. Autour de mes poignets la corde devient rouge. Le soleil est maintenant haut dans le ciel et je devine qu'on n'aura rien à manger à midi ; lorsque Safi gémit devant moi et qu'un liquide dégouline le long de sa jambe, je comprends qu'on ne s'arrêtera pas pour se soulager, car on est du bétail. On va devoir faire en marchant, pareil que les chevaux. Je touche l'épaule de Safi, mais elle ne sent pas mes doigts à

travers la cape de sa souffrance, à moins qu'elle fasse exprès. On n'arrête jamais de marcher, nous tous. Ma mère loin de moi, envoyée au sud pour y être vendue. Mama Aza jusqu'à la porte, puis vers le bateau qui devait la mener sur l'eau presque infinie. Et avant ça, avec son père jusqu'à la capitale, où elle est tombée aux pieds du roi dans la cour intérieure, pas plus épaisse qu'une brindille.

Quand je relève les yeux, je vois que le soir tombe. On traîne les pieds, on se repose sur les chaînes et la corde. Le mot du tuteur résonne dans ma tête : *Descendons.* Les hommes de Géorgie arrêtent leurs chevaux. Safi se laisse tomber au sol. Je m'approche d'elle et m'écroule. Ma langue est gonflée dans ma bouche. Safi se penche, s'écarte ; elle ne veut pas de mon réconfort. Je ne peux pas lui rendre les attentions qu'elle m'a offertes, je ne peux pas la laver, la réchauffer, la rassurer.

Je dis, « Pardon. »

Quand vient mon tour de boire dans la

tasse, je n'ai pas l'impression qu'un trait divin me traverse, je sens uniquement la corde lâche de la perte. On s'allonge mais je n'arrive pas à dormir ; je ne peux que fixer le dos de Safi, dont les mouvements me disent qu'elle doit pleurer, mais lorsque je me glisse vers elle pour la consoler, je m'aperçois qu'elle essaie de défaire ses nœuds. Elle frotte ses poignets contre la corde. Le sang imprègne les fils, les teinte en rubis.

Je dis, « Safi », mais elle ne me parlera pas, ni cette nuit ni la suivante. Elle se contente de pivoter vers moi et de toucher ma joue, une fois, deux. Je ne peux pas m'empêcher de me laisser aller contre ses doigts enflés, qui déclenchent un crépitement frais sur mon visage. Elle retourne à ses nœuds et applique toute l'attention qu'elle donnait aux autres à desserrer la corde, à s'enfuir.

Je dis, « Safi. Est-ce que je peux te raconter une histoire ? » J'ai envie de lui parler de Mama Aza, qui avait trouvé l'amour alors qu'elle pleurait ses parents.

« Non », murmure Safi. Ses muscles

tressaillent comme ceux des chevaux quand ils repoussent une mouche.

« Ils peuvent te voir, Safi. »

Elle s'arrête, tourne la tête. J'ai envie de me débarrasser de la corde, moi aussi. Changer mes mains en ciseaux et lacérer mes poignets jusqu'à ce qu'ils glissent. J'ai envie de me jeter sur Safi, de plaquer ma bouche sur la sienne, de respirer une dernière fois dans son souffle, parce que je la connais. Je sais que la vision de sa mère, son visage en forme de melon et ses yeux noirs, seule dans la cuisine de mon maître, la tête basse, absente, ne la quitte pas et tire, tire dans sa poitrine.

« Elle a plus personne, Annis. »

J'ai envie de répondre, *Moi non plus*, mais la honte me submerge. Un vent se lève et l'espace d'une respiration, d'une autre, il souffle fort sur nous avant de retomber.

Je dis, « Mon sucre », ignorant si je m'excuse ou si je l'implore de me pardonner pour avoir voulu me dissoudre en elle, suivre la ligne de bonheur qui me menait à elle. Alentour, les arbres brossent le cuir noir du

ciel. Je m'assoupis malgré mon cuir chevelu qui me démange, mes poignets brûlés et couverts de croûtes, mes os qui broient leurs cavités, le frottement de mes vêtements contre mes bras et ma taille, qui irrite et enflamme ma peau de rougeurs. Il y a cinq jours que nous marchons. Le sommeil n'est plus un soulagement.

Le lendemain, je suis une charrue qu'on traîne : bloquée dans les montées, déviée par les racines. Les rayons de soleil qui traversent les feuillages font briller le cou de Safi : bois enflammé sitôt coupé. Je repense à ses tendons salés sous ma langue, mais je détourne le regard, j'ai honte. Je me demande si l'Italien ressentait la même chose pendant sa marche vers les profondeurs, si son esprit se raccrochait aux choses de la surface qui lui avaient procuré de la sécurité et du plaisir. Je me demande pourquoi, quand je ne pense pas à la douleur, je n'arrive qu'à penser à la bouche de Safi, aux mains de ma mère.

Lorsqu'on s'arrête pour la nuit, j'approche ma main du pont délicat de ses côtes. La corde se tend et la femme derrière moi dit, « Ça t'a pas assez tirée pendant qu'on marchait ? », mais je continue, même si mes doigts ne font qu'effleurer la robe de Safi. Au bout de notre convoi, une mousseline de brouillard se découpe sur le halo du feu. Elle a la forme d'une femme. J'essaie de l'identifier, mais quand je me concentre sur elle, elle disparaît. Je ne vois plus que l'Homme de Géorgie, qui se tient campé devant nous. Tout le reste se devine seulement derrière lui. Il est venu pour Safi.

Il dit, « Toi, petite. »

On se redresse toutes les deux.

Il dit, « Toi. »

Safi chuchote, « Moi, monsieur ? »

Le feu crépite. Flotte dans l'air l'odeur de la fumée, du dîner des hommes de Géorgie. Le contremaître se baisse et détache Safi.

Il dit, « Tais-toi. »

Il libère ses poignets. Si j'avais la lance de ma mère, je pourrais lui mettre un coup

derrière les genoux, puis trancher la chair de ses chevilles.

Safi vacille et tente de s'extraire de ses mains. Le vent secoue les arbres. C'est alors que j'entends un murmure : *Petite Annis.* Safi et l'Homme de Géorgie disparaissent dans le noir, à l'écart des hommes et de leur feu. Je me recroqueville sur moi-même, rentre mon cou dans mes épaules, mes genoux contre mon ventre, et je remercie le ciel pour cette grâce minuscule : les hommes de Géorgie ne se la partageront pas. Mais j'entends Safi crier dans l'obscurité. Je ne me bouche pas les oreilles. Si elle doit le supporter, le moins que je puisse faire est d'être son témoin.

L'Homme de Géorgie rattache Safi et s'en va, et moi je la prends par le bras. Elle gémit, je sais qu'il l'a abîmée dedans et dehors. La lumière vacille dans la nuit. J'aimerais y voir mieux, peut-être toucher sa peau à un endroit où elle n'est pas fendue, où il reste une partie d'elle encore entière. Safi secoue

la tête, blottit son crâne contre ma poitrine. Son souffle est humide.

Je dis, « Je suis désolée. » Mes doigts brûlent autant que si c'était moi qui l'avais traînée dans le noir au-delà du feu, moi qui l'avais blessée. Je dis, « Je suis désolée », et je pense ces mots que je souffle dans l'air, j'embrasse ses doigts fins et entrelacés mais alors je me fige, ahurie, parce que l'Homme de Géorgie a commis une erreur. Dans sa hâte de regagner son sac de couchage et les crépitements du feu, il a mal serré les liens de Safi qui a réussi à dégager ses petits poignets, les brindilles de ses doigts. Elle me regarde, on est bouche bée toutes les deux et elle a un sourire semblable à un éclair dans les nuages, immense et blanc, qui me rappelle Maman la première fois que je l'ai touchée entre les côtes avec mon bâton, la première fois que j'ai réussi à contourner sa défense tourbillonnante, et cet amour m'embrase de l'intérieur. Je me recule brusquement. En un clin d'œil Safi est libre, elle se dessine brune et belle sur l'éclat de la lune,

exactement comme quand on était enveloppées dans la gaze, veillées par la nuit, couvertes d'abeilles au milieu de ma clairière.

Je murmure, « Safi. »

Elle pose ses doigts sur ma bouche, porte une de mes mains liées à sa joue, fait non de la tête, et je comprends. La corde me ronge les poignets. Le visage de Safi est trempé. Elle tire sur le nœud qui me retient, tente de faufiler ses doigts entre les brins. Mais le cheval de l'Homme de Géorgie bronche et Safi s'arrête, s'accroupit. Ses mains sont des rubans qui dégoulinent de rouge. Mais elle est libre. Elle est libre.

« Vas-y, je murmure. Vas-y.

— Non, dit Safi. Viens avec moi. »

Elle frotte sa tête contre ma paume. Au creux de mon ventre, le chagrin pèse autant que des draps mouillés, que le chaudron où on fait bouillir les vêtements. Mais il y a aussi mon amour pour Safi qui résonne en moi comme un tambour. Safi qui a été la première à me toucher avec bonté après le départ de ma mère. Safi qui a été enveloppée

par la dentelle de mes abeilles. Safi qui s'est penchée sur moi et qui a toujours su écarter le rideau de ma douleur.

« Va-t'en », je dis.

Elle embrasse ma main et ma peau est si calleuse à cet endroit que je ne sens presque pas ses lèvres, puis elle part à croupetons dans l'obscurité, loin du feu, loin de l'Homme de Géorgie et de son odeur qui l'imprègne encore, loin dans les bois. La forêt l'accueille avec un soupir qui ressemble au nom que me donnent mon maître et presque tous les autres : *Annis Annis Annis*.

Je me retourne sur le côté et je ne bouge plus. J'essaie d'entendre Safi, le froufrou de sa course, mais je ne perçois que l'écho des arbres, je ne sens que son absence dans l'air qui s'enroule autour de mon dos, siffle sur mon ventre humide. Je lèche ma paume, elle a le goût de mon sang et des larmes de Safi. Et puis j'entends une voix de femme, un appel brumeux sous le bruissement des arbres, et je ferme les yeux. Je crois d'abord que c'est Safi qui revient desserrer la corde,

me libérer. Mais les ombres chuintantes ne s'écartent pas pour laisser passer Safi, alors j'imagine que c'est ma mère, elle vient me sauver comme elle l'avait dit parce que j'ai appelé son esprit, parce que je l'appelle, parce que depuis qu'elle m'a été enlevée, chaque fois que je respire, que je manque de tomber, que je lance un regard noir, que je cligne des paupières, je dis son nom : *Maman*. Mais cette voix qui chuchote de nulle part, depuis les ténèbres, ce n'est pas celle de ma mère. Et elle n'est pas aussi douce que celle de Safi. C'est un vent mauvais qui s'infiltre par les montants des fenêtres, s'élève des crevasses de la terre. Il est capable d'aplatir les arbres verts dans les champs. De faire tomber un homme de son cheval. C'est un ululement strident contenu dans un grondement sourd.

Mon cœur s'emballe, pris de peur et de désir. Une partie de moi se moque de savoir à qui appartient cette voix parce que je me rends compte que je suis la seule à l'entendre : personne ne se réveille pour aller inspecter les bois en demandant, « Qui va

là ? » Les hommes de Géorgie ronflent et reniflent, quant aux hommes enchaînés et aux femmes attachées, ils sont étendus sur le ventre, aplatis par cette journée. J'entends qu'elle m'appelle par mon vrai nom, celui que ma mère m'a donné avant que mon maître ne le réduise à Annis. *Arese.*

Arese : *celle qui vient au bon moment.*

3

LIGNE DE DEUIL

Il faut attendre qu'un soleil laiteux transperce le brouillard matinal pour que l'Homme de Géorgie s'aperçoive que Safi a disparu. Il se met à jurer et à fouetter les femmes avec sa cravache, donc on se serre les unes contre les autres, on baisse la tête et on fait le dos rond. La cravache cingle : un trait de feu. Notre convoi est un nœud haletant.

Il crie, « Comment elle a fait ? Comment ? »

On regarde nos pieds jusqu'à ce qu'il se fatigue, puis ses hommes nous démêlent, attachent une nouvelle femme devant moi et retendent notre corde. La nouvelle a le nez tordu et crochu parce qu'il a été cassé, et elle se tient voûtée comme les gens qui ont l'habitude d'être battus.

« Comment ? dit-elle. Comment ? »

Elle tourne la tête vers moi. Au bout d'une

semaine de marche, nos cheveux tombent en paquets sur nos joues et notre front. Comme elle n'a pas pu se laver ni masser la graisse de son ventre, ses bourrelets ont commencé à peler, à rougir, à se fendre. Ils saignent. Les kilomètres nous usent, nous réduisent en miettes. Safi entend-elle que l'Homme de Géorgie insulte ses employés et les envoie dans les bois alentour où les arbres sont serrés les uns contre les autres ? Je ne réponds pas à la femme devant moi. Si on me demande, je ne sais rien.

« On n'a pas le temps de traîner. Vous nous retrouverez en Alabama », crache l'Homme de Géorgie. Les deux qui montaient la garde cette nuit s'éloignent dans le matin assourdi, les traits en colère et les cheveux sales. L'Homme de Géorgie vérifie les chaînes des hommes, puis notre corde, resserre les nœuds à nos poignets. Nos membres commencent à enfler : nos bras, nos mains, nos pieds, étouffés et à vif. Ma mère m'a enseigné des remèdes qui pourraient les faire dégonfler, mais je ne peux

pas les fabriquer, je n'ai ni gaude ni chêne rouge sous la main. Le convoi se met en marche. La plante de nos pieds ne va pas tarder à se fendre.

Je ne sais pas ce que je répondrais à la femme si je le pouvais. Je pourrais évoquer une erreur de l'Homme de Géorgie ; ça expliquerait la corde desserrée, mais pas les bleus et le sang quand il a ramené Safi. Je pourrais évoquer la chance ; ça se justifierait par le couvert de la nuit, mais ça n'expliquerait pas que Safi se retrouve seule dans la nature, en train de cavaler vers une liberté impossible. Je pourrais dire, *Elle s'est battue*, et c'est ce qui expliquerait le mieux qu'elle ait pu se défaire de ses liens. C'est parce qu'elle s'est battue qu'elle a réussi à filer dans la nuit, loin de moi. *Sucre de miel.* Je trébuche et me rattrape, la douleur me poignarde la jambe. Je ne serai pas celle qui nous fera tomber les unes sur les autres. Pas ce matin, l'Homme de Géorgie nous relèverait à coups de cravache. Un convoi de bétail, de chèvres. Il veut nous transformer en troupeau, mais

ce n'est pas ce qu'on est. Ce n'est pas ce qu'on est.

La première leçon que les épouses guerrières plus chevronnées qu'elle ont inculquée à Mama Aza, c'est celle-ci : *Cours*. Je me répète ce mot quand je vois que la femme devant moi a du mal à marcher. Chaque fois qu'elle lève le pied, le dessous est rouge. J'essaie d'avancer sur la pointe des pieds, mais c'est encore plus douloureux que de marcher à plat, donc je me plie au boitillement que m'imposent mes jambes. Je me demande si Mama Aza faisait ça aussi. Je repense aux histoires que Maman me racontait sur elle et sur les sœurs-épouses afin d'oublier ma douleur, d'oublier qu'à chaque pas j'ai l'impression que ce ne sont ni ma chair ni ma peau qui foulent la terre : ce sont mes os.

« Quand Mama Aza a rencontré la doyenne des épouses guerrières, m'a raconté Maman, la doyenne l'a crue faible et l'a mise à l'arrière de la file. Après ça elles ont attaché un bâton

aussi long et lourd qu'une épée dans son dos et elles l'ont fait courir. Mama Aza et ses sœurs-épouses, elles ont dû courir jusqu'à avoir les pieds en sang, et ensuite elles ont continué. Elles ont laissé des empreintes dans la poussière. C'est tout ce qu'elles ont fait. Pendant des mois. Jusqu'à ce qu'elles se sentent guéries, la peau plus épaisse. Plus solide. Elles ont tellement couru dans la campagne qu'elles avaient l'impression que leurs côtes allaient exploser. L'air leur râpait la gorge. Quand tu as mal comme ça, au bout d'un moment, tu te réveilles un matin et tu te rends compte que ça fait un peu moins mal, et puis encore un peu moins. Et un jour ça ne fait presque plus mal, à peine plus qu'une piqûre de moustique.

» Mama Aza, elle croyait que puisqu'elles étaient toutes des femmes, elles seraient un peu comme une famille, que les autres épouses seraient des sœurs et des mères pour elle. Mais ensuite elles sont parties chasser. C'était la première fois que Mama Aza voyait des éléphants de près. Elle a

observé les mamans qui enroulaient leur trompe autour des bébés, elle a regardé le troupeau voyager à la queue leu leu, manger, dormir et jouer, et elle a vu que les femelles étaient l'os de la famille, toujours au centre, exactement comme sa maman à elle. On lui a expliqué que leur objectif était de tuer les mâles, ceux qui avaient des dents, que ça leur apprendrait à se battre. Parce que si elles réussissaient à vaincre un éléphant, elles pourraient vaincre un homme. Mais Mama Aza, elle ne voulait pas les tuer, les éléphants. Elle l'a dit à la fille qui était à côté d'elle quand elles ont installé leur camp pour la nuit. Elle lui a demandé si elle avait envie de les massacrer, si elle n'avait vraiment pas peur. La fille avait des dents aussi grosses et aussi larges que des défenses, elle baissait la tête et elle parlait tout bas. Elle a répondu que c'était un honneur pour elle parce qu'elle était l'épouse du roi. Elle a jeté un coup d'œil vers la cheffe, qui les observait avec son épée dans sa main. C'est comme ça que Maman a compris qu'elle n'avait pas été

donnée à une famille, mais à une armée. Et qu'elle n'était rien d'autre qu'un corps. »

Le soleil est haut dans le ciel quand la femme devant moi trébuche. Sa respiration siffle. Elle atterrit sur les genoux, on doit s'arrêter. La femme devant celle qui est tombée, grande avec les cheveux dans un foulard, la relève, la remet sur ses pieds, mais la pauvre retombe aussi vite. Elle a les yeux des gens bouffés par les vers : jaunes et secs. Elle cligne sans arrêt des paupières, elle ne peut pas s'en empêcher, même lorsque l'Homme de Géorgie arrive sur son cheval et que la femme robuste la lâche.

« Lève-toi », murmure la grande, mais celle qui est à terre ne l'entend pas.

« On y va », dit l'Homme de Géorgie.

Il brandit sa cravache. Je commence à prier ma mère : *Maman, s'il te plaît, aide-la à se relever. Aide-la à se mettre debout.* Je me recule jusqu'à ce que la corde se tende entre la femme à terre et moi. Je me fonds

dans la masse, telle la cire qui coule dans le chandelier. Je ne veux pas qu'il me repère comme il a repéré Safi, ou la femme tombée.

Elle tremble. La grande recule aussi et tend la corde de son côté. La femme à terre est coincée : un ver sur un hameçon. Elle grogne.

« Tu veux savoir comment je fais avec mon cheval ? Je lui donne des coups d'éperon. Rien de mieux que la douleur pour faire avancer. » Il agite sa cravache. « Debout ! »

Je commence à tirer. J'y mets tout mon corps, comme Maman m'a appris. La grande femme me voit, elle voit la corde tendue et à son tour elle se penche en arrière, lentement, très lentement. La femme à terre se relève d'un centimètre. L'Homme de Géorgie flatte les flancs du cheval avec sa cravache et je distingue de fines balafres qui s'entrecroisent sur la croupe de l'animal. De vieilles blessures infligées par l'Homme de Géorgie pour le faire galoper. Le cheval piaffe, souffle, commence à paniquer. Je tire plus fort. La grande aussi, un coup sec. Ça semble

aiguillonner la femme à terre pendant une seconde, et c'est suffisant.

« Oui. » Elle déglutit, puis crache, « Monsieur. » Elle se relève petit à petit, et ses genoux semblent d'abord tenir, mais ils lâchent. Elle paraît flotter un instant. La corde me dévore les chairs, mais elle maintient la femme debout.

« Allez », dit l'Homme de Géorgie. On se remet en file. La femme affaiblie chancelle dans la corde qu'on garde tendue, mais elle tient bon, cahin-caha. J'aperçois un reflet blanc à travers les arbres : le fantôme est revenu. Je le vois assez nettement, assez clairement pour savoir que ce n'est pas Safi. La silhouette est trop grande, trop mince. Un instant ses jupes se gonflent : on dirait une robe de bal en tulle qui saigne et s'assombrit chaque fois que la douleur me déchire les pieds. Je détourne le regard, j'espère malgré tout que ce soit ma mère, qu'elle ait pu s'échapper de son convoi l'année dernière, comme l'a fait Safi. Qu'elle ait erré en attendant de me voir marcher vers le sud. C'est

plus fort que moi : je tourne la tête, mais elle n'est plus là. Mon espoir s'envole en fumée. Le ciel nous crache une petite pluie, brûle mes poignets écorchés.

Il pleut pendant deux semaines. Un jour de la bruine, le lendemain un déluge aveuglant, puis des quintes de vent qui poussent la pluie à l'horizontale, ensuite un brouillard si dense qu'on n'arrive pas à sécher, et puis c'est le retour du déluge et le cycle recommence. On porte des pantalons de boue qui font baver chacun de nos pas. Durant les jours plus clairs, des nuages de moustiques tourbillonnent autour de notre convoi, mais les cordes nous empêchent de nous gratter. Aucun signe de l'étrange femme qui apparaît et disparaît, rien pour me distraire de la faim qui me tord le ventre, des douleurs qui se disputent mes membres enflés, ma tête, mon ventre et mes pieds, donc je me rabats sur la seule chose à ma portée : je me souviens.

Mama Aza a raconté à ma mère que les épouses guerrières ont couru si longtemps que les plus jeunes finissaient par s'effondrer. Les plus chevronnées leur donnaient des petits coups de bâton, les grondaient, disaient, « Debout. Y a que les morts qui se couchent. »

Mama Aza racontait que leurs courses interminables les conduisaient sur les chemins des éléphants : les terres où l'herbe était aplatie par les grands animaux. Les femmes passaient des heures à observer les éléphants de loin, les vieux, les faibles, les malades, les jeunes. Ils étaient joueurs et colériques. Ils nourrissaient et cajolaient leurs petits, s'occupaient des anciens. Mama Aza a commencé à savoir les distinguer, et elle n'a pas pu résister à l'envie de les nommer : Celui qui charge, Celle qui chante à la lune, le Petit qui trébuche. Ces noms, elle se les chuchotait. Quand les épouses guerrières ont désigné le vieux mâle qu'elles allaient abattre, la lame et la lance de Mama Aza sont devenues lourdes et sa main molle, au point que ses doigts

ont failli lâcher les armes. Le cuir du vieux mâle était terne et ridé par les années, mais il avait de magnifiques défenses marbrées aux reflets nacrés comme ceux du lait de chèvre. Mama Aza racontait que chacune des guerrières chevronnées a désigné une jeune avec sa carabine et qu'elles leur ont dit, *Être les épouses du roi, ça se mérite.* Si elles ne chargeaient pas l'éléphant, elles ne mériteraient que la disgrâce et, une fois rentrées au palais, la mort, car une épouse incapable de se battre pour son roi ne lui est d'aucune utilité. Une épouse incapable de risquer sa vie pour le servir.

Mama Aza racontait que les guerrières chevronnées ont fixé des cornes d'antilope sur le crâne des jeunes épouses et qu'elles se sont ensuite approchées à travers les hautes herbes. Celles qui ont couru les premières vers la cible ont été balayées et encornées, jetées en l'air. Mama Aza a bondi par-dessus la fille aux grandes dents, qui gisait morte dans l'herbe, les yeux réduits à deux globes humides ouverts à jamais sur les nuages.

Mama Aza visait les yeux de l'éléphant, son cou, son ventre, toutes les parties molles, en chantant une des premières choses que les épouses lui avaient enseignées : *Arme dure cible molle, arme dure cible molle.* Le mâle pivotait, feintait. Reculait. Attaquait. Mais les femmes étaient trop nombreuses pour un seul éléphant.

Au moment où le mâle est tombé, les femelles ont crié, vagi, deux d'entre elles ont chargé et Mama Aza s'est demandé si c'étaient ses épouses, ses sœurs ou ses filles. Les guerrières chevronnées, celles qui avaient des mousquets, ont tiré en l'air pour effrayer les femelles. Et puis elles ont commencé à débiter l'éléphant : elles ont emballé la viande, découpé la peau, prélevé les défenses. C'est cette nuit-là que Mama Aza a trouvé l'aiguille d'ivoire brisée, longue comme sa paume et fine comme la tige d'une plume. Elle l'a cachée dans ses vêtements, car les épouses avaient interdiction de garder pour elles une partie du butin royal. Les éléphants ont suivi les épouses guerrières sur

plusieurs kilomètres, presque jusqu'aux murs de la ville, pendant qu'elles rapportaient la carcasse du vieux mâle au roi. Leurs barrissements étaient des nuages d'orage au loin, puis des grondements étouffés, et enfin, à l'approche des maisons, le troupeau s'est dispersé.

La peau qui borde mes blessures est rugueuse et râpée, elle ressemble au cuir des éléphants de Mama Aza. Au moins Safi n'aura pas à connaître ça. Sa fuite, son cœur qui cogne jusque dans sa gorge, la panique qui l'assaille tandis qu'elle court vers le nord pour retrouver sa mère et se cacher dans les bois encerclant la plantation de mon maître. Si elle y arrive – et elle le peut – au moins elle n'aura pas à connaître ça.

Succédant à la pluie, le soleil nous assomme pendant des jours. Il me brûle, me cuit. Le vent ponce mon visage et souffle sans s'arrêter toute une semaine. Son bruit est étrangement fort, et si constant qu'il

me fait presque regretter celui de l'eau qui coule ; on sursaute quand l'Homme de Géorgie nous ordonne brusquement de nous arrêter dans une clairière. Il y a une colline verte semblable à une cuvette retournée, avec des arbres tout autour et une cascade qui tombe dans un bassin du même vert profond que les arbres. C'est tellement beau que je sens un changement dans ma poitrine, mon cœur est un petit oiseau qui s'affaire dans son nid. L'espace d'un instant, je ne sens plus mes liens. J'oublie ce qui m'entrave. Mais la corde et la douleur dans les poignets, les hanches et les cuisses me ramènent à l'intérieur de mon corps. Quand on s'arrête, je tire avec les bras pour que la douleur prenne le dessus sur cette beauté. J'ai besoin qu'elle transforme mon émerveillement en amertume.

L'Homme de Géorgie dit à ses hommes de monter le camp. Les feux sont déjà hauts quand ceux qui traquaient Safi reviennent, leurs chevaux sont essoufflés et leur corde n'a pas servi. L'Homme de Géorgie jure si fort

qu'on l'entend malgré le bruit de la cascade. Nous, les femmes attachées et les hommes enchaînés, on évite à tout prix de regarder l'homme qui hurle ; la grande, celle qui m'a aidée à relever la femme affaiblie, rentre le menton dans sa poitrine pour camoufler un sourire. Le plus souvent, la nuit, les femmes du convoi arrivent tout juste à échanger quelques mots à voix basse avant que les hommes de Géorgie nous tombent dessus, nous ordonnent de nous taire, fassent pleuvoir leurs cravaches. Mais à partir du moment où ils sont installés, on peut parler car nos voix sont couvertes par la cascade. L'eau avale nos murmures. Le ciel gronde, nuageux et usé par le vent. Ce soir, les enchaînés sont assis à une longueur d'homme de nous. Un vieux tout courbé parle, il a au coin des yeux des rides comme des pattes d'araignée, les joues hautes et aussi fermes que des noix dans la lumière du feu.

« C'est pratiquement que de la pierre ici », il chuchote. Il remue la main, la chaîne tinte dans le noir. « Mais pas partout. L'autre bord

de la rivière, plus haut. J'ai l'impression que c'en est pas. Y a de l'argile là-bas, mélangée à du sable.

— T'es déjà allé ? » lui demande un autre captif. Celui-là a les épaules étroites et ses cheveux sont longs car on est sur la route depuis un mois. Il secoue la tête pour dégager ses yeux, qui brillent dans la nuit.

« Non, jamais. Mais j'ai fait bûcheron. On transportait les troncs par les rivières. Des fois on creusait dans les berges, on se fabriquait des grottes pour s'abriter pendant les heures chaudes.

— Et l'eau entrait pas dedans ?

— Pas si on les creusait bien.

— Je vois pas comment tu peux les creuser bien », dit l'homme fin. Il respire fort. « Tu te noies quoi qu'il arrive.

— Non », dit le vieux. Son sourire scintille. « Faut mesurer. Faut avoir deux fois plus de terre au-dessus du trou que la taille du trou. Faut creuser et faire un virage, et ensuite faut étayer avec des morceaux de bois. On avait pas de clous à gaspiller, donc on cassait

des branches, on les enfonçait dans les parois et ça tenait comme ça. »

L'homme fin tourne la tête en direction des hommes de Géorgie et dit, « J'ai presque pas faim aujourd'hui », histoire de s'en persuader.

Je sais que son ventre, comme le mien, comme le nôtre à tous, le ronge de l'intérieur. La faim le dévore comme ferait un chien errant. Je ne peux pas m'empêcher de sourire et ça fait mal. Le vieux se tourne vers moi, il a un petit rictus. Lui aussi, il devine que l'autre ment.

« La fille qui est partie, tu la connais ?

— Elle s'appelle Safi », je dis. Mon regard se perd dans la pénombre entre les troncs, j'espère un peu apercevoir le visage de la femme et en même temps je le redoute. La partie la plus intelligente de moi ne veut pas qu'elle vienne par ici ; cette partie sait qu'elle est loin. Mais je perçois un frisson dans l'air, le reflet d'une robe volante et de longs membres fins ; il y a quelqu'un pas loin. Une femme nous suit, pas Safi, mais

une personne qui se dissimule dans ce vent mauvais.

« Safi, dit le vieux, j'ai connu sa maman. Elle était célèbre pour ses tissages. » Lui aussi regarde les arbres, le chemin qu'on prendra demain pour continuer vers le sud. On est comme un petit oiseau avalé par un serpent et qui descend le long de son gosier. La nuit palpite. L'homme ne sourit plus, et ça me semble fou qu'il ait pu le faire. Ses rides d'araignée se replient. « Et pourtant, c'est elle qui avait les mains les plus douces. » Quelque chose dans les roulements de sa voix est trop tendre et me rappelle ma mère, quand elle chuchotait dans le noir.

« Et ma maman, vous l'avez connue ? je demande.

— C'était quoi son nom ? il demande.

— Sasha, je réponds.

— Elle savait faire quelque chose ? » Il parle de tisser ou de coudre, d'un talent qui aurait assuré sa réputation dans plusieurs comtés. J'ai envie de répondre, *Elle pouvait faire tourner un bâton tellement vite qu'on*

ne le voyait plus, et quand il fendait l'air il bourdonnait comme les ailes d'un colibri. Elle était petite, mince et musclée, aussi forte que les serpents qui grimpent aux arbres. Ses mains étaient pas douces parce qu'elle passait sa vie à cuisiner, allumer, ranger, nettoyer et laver, mais sa manière de les poser sur moi était douce. Sauf que cette histoire n'est pas pour lui. C'est la mienne, et c'est tout ce qui me fait tenir debout.

Je dis, « Non.

— Je me rappelle pas d'elle », dit le vieux. Il s'avachit et l'homme fin soupire. Leurs fers tintent. Je lève les yeux. Des chauves-souris filent au-dessus de nous. Je fais tourner dans ma bouche le biscuit qu'on nous a donné. Je laisse ma salive le ramollir et, chaque fois que je croque dedans, mes gencives affaiblies protestent. Je prie. *S'il te plaît, Maman, dis au papa de Safi de veiller sur elle. De la protéger.* Je m'étonne qu'il n'ait pas commencé à pleuvoir alors que l'orage qui s'annonce pèse déjà sur nous. Son eau nous écrase. Je pose ma tête sur l'oreiller de mon

bras en regrettant de ne pas avoir davantage de viande sur les os, et je ferme les yeux.

Ma mâchoire me fait mal. Quand je me réveille, je m'aperçois que mes dents se déchaussent. Quand je bâille, mes os claquent. Je ne bouge pas, j'écoute la nuit, j'entends des ronflements de scierie et des jappements endormis. J'entends le chant aigu des insectes, leur bourdonnement et leurs cliquetis. Il faudrait que je dorme mais je n'y arrive pas. Je me fais du mauvais sang pour Safi et ça creuse son trou en moi. Je m'interroge, me demande si ma mère s'est un jour allongée dans cette clairière, captive et triste, et ça m'enveloppe. Je me retourne sur le côté, scrute la nuit qui encercle la clairière. Mon envie de retrouver ma mère m'enserre comme un grand filet de pêche, je le sens de ma tête jusqu'au milieu de mes pieds. Un espoir fou jaillit dans ma poitrine : et si c'était ma mère qui nous observait ? Elle s'est peut-être libérée comme Safi, elle

a passé toute cette horrible année à revenir vers moi et elle a fini par me retrouver dans cette descente aux enfers ?

Je murmure, « Tu as dit que tu viendrais si je t'appelais », et le grondement de la cascade couvre ma voix. « Tu me l'as dit, Maman. »

Il y a un mouvement dans les arbres : des jupes qui froufroutent comme celles des filles de mon maître. La femme qui les porte est aussi noire que ma mère, aussi élancée, et soudain la terreur me glace. Je veux qu'elle vienne me chercher, mais je ne veux pas que ces hommes l'attrapent ; je ne supporterais pas de les voir l'attacher une seconde fois.

Mais celle qui pourrait être ma mère, qui doit être ma mère, n'a pas peur. Elle sort de la forêt, droite, sûre, plus gracieuse que toutes les autres femmes que j'ai pu voir, et je comprends que ce n'est pas elle. Il y a quelque chose de ma mère dans l'écartement de ses yeux, la tension de sa bouche, mais ma mère n'a jamais marché comme ça, presque en glissant, les épaules en arrière. Ma mère

n'a jamais porté de robe grise et aussi belle, avec plusieurs jupons superposés, froncés et maintenus par des crinolines : les jupes de ma mère n'ont jamais bouillonné comme si elles étaient vivantes. Je déglutis et jette un coup d'œil aux attachées, aux enchaînés, aux hommes de Géorgie qui remuent dans leur sac de couchage, mais tout le monde dort à poings fermés. Cette femme doit être une autre sœur, une autre épouse, une autre mère, une autre soignante ; la déception me fracasse la gorge et aspire tout en moi. Je fais de mon mieux pour l'ignorer, mais c'est trop dur : cette femme incarne peut-être la liberté pour quelqu'un d'autre, mais pas pour moi.

Elle s'arrête à une grande longueur d'homme de moi, assez près pour que je puisse distinguer le lustre noir de ses yeux, noter l'aspect étrange de sa robe et de son bustier. Ce que je prenais pour du fil d'argent tissé dans l'étoffe est en réalité un éclair qui serpente sur ses vêtements. Ses jupes ne sont pas en soie, ni en coton fin, mais aussi

sombres et denses que les hauts nuages d'été qui trônent dans le ciel et bouillonnent avant d'éclater. Quant à ce que je prenais pour une cape, ce sont des vrilles de brume qui drapent ses épaules et font tomber des rideaux de pluie le long de ses bras.

Je demande, « Qui êtes-vous ? »

Elle me regarde comme si elle était venue à moi par erreur, comme si ce n'était pas moi qu'elle s'attendait à trouver couchée sur le sol, mais une autre personne grelottant dans le vent froid qui souffle de sa robe. Je me hisse sur un coude en veillant à ne pas tendre la corde. L'inclinaison de sa tête et son rictus me font regretter de ne pas pouvoir me lever et me dresser comme me l'a enseigné ma mère pour me préparer au premier coup : légère sur la partie plus large du pied, le talon décollé et les orteils écartés. Mais à cause de la corde et des dormeurs, je ne peux que frémir, chaque centimètre de mon corps tremble si fort que j'ai du mal à respirer.

Elle dit, « Je.

— Pour qui vous êtes venue ? je dis.

— Je suis venue pour toi. » L'éclair découpe son visage en deux.

« Hein ?

— Tu m'as appelée.

— Non.

— Je suis venue te délivrer. »

Cet esprit est plus grand que ma mère, et ses cheveux tombent en cordes de bruine.

Elle répète, « Tu m'as appelée. » La façon qu'elle a de me regarder, ses grands yeux curieux, ses sourcils sévères me rappellent celui qui m'a vendu. Devant elle je me sens jaugée, une moins-que-rien.

« C'est Maman qui vous envoie ? »

La cape de la femme ondule dans la brise comme un nid de serpents. Un sourire fend son visage et elle se met à rire. La femme bouffée par les vers qui est attachée devant moi se réveille en sursaut et s'assied, essuie ses yeux dans le creux de son coude. L'esprit est plus proche d'elle que de moi, mais la femme ne semble pas voir cette silhouette ceinte de nuages noirs et d'éclairs argent.

« Il fait froid, dit-elle. Tu veux que je vienne me coucher plus près de toi ? »

Je fais non de la tête et elle se rallonge, remonte sa couverture sur ses épaules et se berce entre ses bras pour se rendormir. C'est à ce moment-là que je comprends que la femme tempête n'est pas une femme.

« Non, dit l'esprit. Je viens au moment que je choisis, quand on m'appelle. » Elle me pointe du doigt. « Tu m'as appelée.

— Je ne vous connais pas. Je ne connais pas votre nom. »

Maman disait que ce monde est rempli d'esprits, et si on les appelle, il faut leur offrir un cadeau : des babioles en coquillage et en tissu fabriquées uniquement pour leur beauté, des herbes qui puent et des fruits mûrs. Je n'ai rien, uniquement mes pieds ouverts, ma peau qui s'habitue à la corde et mon sang qui rougit le sable. Je n'ai rien d'autre que moi.

Elle dit, « Tu peux m'appeler Aza.

— Vous êtes ma grand-mère ? Vous êtes l'esprit de ma grand-mère ? »

Dans les histoires que me racontait Maman, mon ancêtre paraissait tranchante, aiguisée par la marche, la course, les tournoiements du bâton et les coups d'épée, la pression des pieds des épouses guerrières, le regard perçant du roi. Mais il y avait aussi de la tendresse dans le cœur de Mama Aza, dans sa manière de réveiller ma mère, toujours en lui effleurant le dos du bout des doigts, en lui chuchotant à l'oreille : elle l'aidait à entrer en douceur dans ces journées difficiles. Mais je ne vois rien de tout ça dans cet être, le marbre noir de ses yeux, l'inclinaison prédatrice de sa tête.

Je dis, « Non, c'est pas vous. » Un vent glacial gonfle un pan de la jupe de l'esprit qui s'enroule autour de moi et m'aveugle.

« Tu as grandi », dit cette Aza.

Le froid se resserre, je n'arrive plus à respirer. Le ciel tremble. Un coup de tonnerre résonne et quand la pluie se met à tomber, c'est une rivière qui se déverse sur nous. L'esprit a disparu ; l'orage est arrivé. Autour de moi les hommes et les femmes se

lèvent péniblement, courbent l'échine sous le déluge. Mon corps n'est qu'un gigantesque bleu. Je grogne, roule sur le ventre et je suis prise d'un haut-le-cœur. Je m'éloigne comme je peux de mon vomi, mais la corde se tend et je tombe à quatre pattes comme tous les autres qui essaient de s'extirper de la boue. Au-dessus de nous, le ciel rugit. Je m'incline face à l'orage, à la douleur qui ricoche en moi, à la stupéfaction que me cause cet esprit apporté par la tempête, et je ne ferme plus l'œil.

4

LES RIVIÈRES CHEMINENT VERS LE SUD

Les hommes de Géorgie réveillent tout le monde dans l'obscurité détrempée. La douleur de la marche frémit en moi pendant que j'essuie mes vêtements boueux, la terre qui zèbre mes plaies – en vain, tout ça. On est fatigués. Les hommes de Géorgie ont beau nous menacer, nous martyriser et nous fouetter, on se traîne. Je dis, *Aza*, prononce le nom de l'esprit vêtu d'éclairs : *Aza*. À chaque pas, ma jambe, ma colonne vertébrale, ma tête me font souffrir. À chaque pas, je répète son nom : *Aza*.

Pourquoi a-t-elle choisi de s'appeler comme Mama Aza ? Je ne trouve pas la réponse dans les empreintes laissées par celle qui me précède. Il n'y a rien à déchiffrer dans la boue. La tempête amenée par

l'esprit a tout coloré en rouille : les mains, le chemin qui n'en finit pas, le ciel à travers les hauts pins hérissés d'aiguilles aussi pointues et droites que des petits couteaux. Si j'appelle Aza, viendra-t-elle à moi pendant qu'on marche ? Apportera-t-elle le calme et la fraîcheur avec son nuage d'orage ? Elle a beau ressembler au cœur d'un ouragan, ses jupes de vent et son visage strié d'éclairs ont quelque chose d'apaisant. Ils sont une coupure dans cette marche. Chaque kilomètre est plus pénible que le précédent sous le soleil qui grimpe dans le ciel, et j'ai de plus en plus de mal à me la remémorer : à sentir comment son arrivée, étrange et nouvelle, m'a permis d'oublier la corde et les blessures.

On marche, on mange et on dort. Aza ne revient pas le lendemain. Elle ne revient pas la semaine suivante, ni celle d'après, et on s'enfonce toujours plus loin dans le sud. Cette terre-ci est humide, veinée de cours d'eau et de marécages. Quand on parvient

à une rivière, la terreur se propage en moi comme la vermine dans les champs de riz. On en a traversé plusieurs à gué, là où le flot était plus étroit et moins profond, en équilibre sur des pierres ou en enfonçant les orteils dans la vase, et le froid nous apaisait un instant. Si loin au sud, l'eau boueuse de la rivière est agitée par des remous noirs en son milieu. Debout sur la berge, on espère que les hommes de Géorgie vont nous détacher, mais non. Quelques-uns s'élancent avec leurs chevaux, qui les portent de l'autre côté. Les autres attendent avec nous et nous sifflent de les suivre, nous poussent avec leurs grandes bêtes.

« Allez-y, disent-ils. Allez. » On s'avance lentement et les premières de la file entrent dans l'eau, leur jupe se met à flotter. La corde se tend et j'y vais à mon tour, au milieu des alevins qui filent entre mes chevilles. L'eau brûle mes orteils à vif, agit comme un acide sur mes jambes couvertes d'égratignures. Derrière nous, les hommes enchaînés restent collés les uns aux autres et nous regardent

sans parler. La femme qui me précède, avec ses cheveux qui encadrent son visage émacié, respire fort et a un mouvement de recul.

Elle me chuchote, « Je sais pas nager. »

Je lui réponds, « Si l'eau t'emporte, remue les jambes comme si tu courais. » Ça aussi c'est ma mère qui me l'a appris. « C'est une autre manière de marcher », disait Maman en me soulevant et en me tenant dans l'eau froide de la rivière ; elle m'a fait battre des pieds et rouler des bras jusqu'à ce que j'arrive à garder le nez et les yeux au sec, que je sache virer dans l'eau comme un serpent.

Je dis à la femme, « Bats des pieds », mais moi aussi je panique au milieu de la rivière quand je sens qu'elle commence à m'emporter. Les femmes entrées les premières ressortent déjà de l'autre côté : comme elles savent que le courant tire, elles ancrent leurs pieds dans les herbes et retiennent la corde pour nous aider. La femme qui ne sait pas nager agite la tête au rythme de ses coups de pied, mais elle disparaît puis réapparaît et finit par couler, puis elle refait surface en

recrachant de l'eau avant de sombrer à nouveau. Je nage comme je peux : je ressemble davantage à un bouchon qu'à un serpent. Mes pieds touchent du sable ; je raccourcis la corde au niveau de ma taille afin d'aider la femme à remonter pour respirer. Quand je sors en titubant de la rivière, elle est en train de vomir de l'eau et la femme qui me suit tousse et manque de s'écrouler sur la berge, on projette toutes des panaches de sable brûlant en allant se réfugier auprès des autres puis en se retournant vers la rivière et les hommes enchaînés de l'autre côté. On a nagé quelques mètres seulement, pour traverser la veine noire au milieu du flot, mais ça a paru bien plus long. Je sanglote à chaque respiration, consciente que les dangers seront toujours plus nombreux durant ce voyage.

Les premiers hommes sautent dans la rivière. Plus grands que nous, ils essaient de rebondir sur le fond pour se propulser dans le courant, mais leurs chaînes sont plus lourdes que notre corde. Ils doivent battre plus fort

des pieds et des mains. Leurs efforts font jaillir l'écume. La vase change l'eau en boue. Les hommes de Géorgie arpentent les berges en hurlant. Ils disent, « Yah ! » et éperonnent leurs chevaux. Ils crient, « Yah ! » et ils rient.

Quand un grondement de tonnerre résonne dans le ciel, je me mets à chercher Aza et je crois presque la repérer derrière moi avec ses cheveux qui s'entortillent telle la pluie fouettée par le vent, mais je ne vois qu'un des grands chevaux roux sur lesquels sont juchés les hommes de Géorgie, qui gratte le sable avec son sabot. Ses flancs ruissellent. Il roule de grands yeux et pousse la langue contre son mors.

Désormais les rivières nous terrifient. Lorsqu'elles sont peu profondes, le sable avale nos pieds et chaque pas, déjà difficile sur terrain sec, devient un combat atroce. Lorsqu'elles sont plus profondes, on doit se démener pour ne pas se noyer. Celles qui savent nager et traversent sans encombre

tirent les autres, celles qui halètent et s'agitent dans tous les sens. Les rivières sont de plus en plus larges et de plus en plus profondes, et enfin on arrive à celle-ci, la pire qu'on ait eu à traverser : brune sur les bords et noire au milieu, un milieu qui mesure au moins la longueur de deux chariots. Des tourbillons se dessinent sous la surface.

La première femme qui s'aventure dans l'eau tombe dans le cœur noir de la rivière et disparaît avant de refaire surface, le souffle court. Mon tour arrive, je m'enfonce dans le courant d'encre et me recule au moment où mon pied ne touche plus le fond. Ce cœur noir est un fossé. La femme devant moi est en difficulté, ses cheveux flottent comme des herbes aquatiques. Je ne veux pas la tuer. *Respire*, disait ma mère. J'avance mon pied et le monde disparaît.

L'eau est aussi sombre que la nuit et elle me brûle tout le corps. Les bulles me chatouillent les joues, le crâne, et j'arrive presque à imaginer derrière mes paupières

closes que c'est la main de Maman qui me caresse, me serre contre elle, berce mon corps. Quelquefois, après notre entraînement mensuel, on se couchait et elle passait dans mes cheveux ses doigts aussi légers que cette eau, aussi attentionnés, et l'espace d'un instant j'ai envie d'ouvrir grand la bouche pour laisser l'air s'échapper de moi, de ma poitrine, j'ai envie de respirer cette caresse humide et de la laisser m'emporter vers l'obscurité du fond. Après ça, je n'aurais plus jamais à marcher.

« Ma petite », disait Maman. Elle parlait si bas que sa voix était un souffle dans mon oreille. « Tu vas voler dans tes rêves ? Où est-ce que tu vas aller ? »

Je répondais, « Dans les bois, Maman. »

Et elle disait, « Et après, Arese ? » pour m'encourager à lui raconter une histoire.

Si je mourais maintenant, est-ce que je demeurerais à jamais dans ce souvenir ? Quand la dernière bulle sera remontée à la surface, est-ce que je m'élèverais et retrouverais Maman dans notre clairière, pour

écouter ses histoires ? Je me demande si je l'entendrais dire, *Ma petite Arese.*

Mais alors la corde me mord les poignets, je me souviens de la femme aux yeux jaunes qui sombre sous le poids de nos journées, et aussi de celle qui me suit et qui gémit tout bas chaque fois qu'on arrive à une nouvelle rivière. Je ne serais pas la seule à être entraînée au fond par le courant et à dériver vers l'aval en me transformant peu à peu en vase. Il y aurait elles aussi. Je commence à battre des pieds et c'est alors que, dans les remous boueux, je sens un bras chaud. Je remonte, respire et distingue devant moi les épaules de la femme aux yeux jaunes, tandis que celle qui me suit se débat pour ne pas couler.

Je hoquette, « Aza ? » mais tout de suite je suis agrippée par une foule de bras, autant de bras qu'il y a de courants, et j'aspire tout l'air que je peux avant de sombrer. La rivière est trouble et obscure, marbrée de jaune. Je bats des mains et des pieds, me bats contre le courant, puis je baisse les yeux et j'entrevois

une rivière dans la rivière, un courant dans le courant, un nœud de tourbillons qui, le temps d'un clin d'œil, forment un visage : un nez plat, des yeux creusés et une grande bouche qui, faisant éclater une bulle, parle.

Je pourrais t'engloutir, dit la rivière.

La corde se tend.

Te garder. Sa voix explose dans mes oreilles, l'eau m'attire mais la corde me ramène vers la surface. Je donne des coups de pied vers la lumière. L'air me brûle la gorge. La multitude de bras m'empoigne et m'entraîne vers les ténèbres du fond.

Reste, dit la rivière.

Sa voix : le tintement étouffé des bateaux et des chaînes engloutis.

Au-delà d'eux au-dessus, au-delà d'eux en dessous. Ici.

Sa voix : le fracas des arbres qui tombent sur le lit noir de la rivière.

Je peux t'offrir le calme.

Mes poumons palpitent.

Je te garderais toujours contre moi.

Ils craquent.

Mon courant serait plus facile pour toi. Cet esprit tempête serait pire.

Mes poumons explosent et hurlent.

Elle te déchirera avec ses vents.

Ils s'embrasent : flamme blanche.

Moi, je te garderais tout entière.

Vase sur ma langue. Fleur pourrie dans mes joues.

Ici, tu trouverais l'apaisement.

Il n'y a plus de douleur dans mes pieds. Plus de douleur dans mes bras. Plus de douleur dans mes jambes. Il n'y a que le centre, qui manque d'air et brûle. Je pourrais respirer. Je pourrais respirer. Pieds figés. Dents figées. Ouvre. Ouvre.

Tu serais libre.

J'inspire. La tension de la corde me ramène dans mes bras, ma poitrine, mes jambes, tout d'un coup, et me fait remonter. J'ai la bouche pleine de boue.

À la surface, le jour est aveuglant et cruel. La poigne de la rivière est glissante, rapace, mais toutes les femmes tirent sur la corde, nous hissent depuis la berge. Je coule,

remonte, halète. Le sable râpe mes genoux quand je me traîne au milieu des femmes qui toussent et qui vomissent. L'eau enflamme mon nez, ruisselle sur mes yeux, se déverse de ma gorge. Les femmes crient en tirant. Ma mère disait toujours que ce monde regorge d'esprits. Elle avait raison.

De l'autre côté, les hommes enchaînés remuent les pieds dans le sable et jettent des regards en biais aux hommes de Géorgie. Leurs fers résonnent et s'enfoncent dans la boue.

Les hommes de Géorgie disent, « Yah ! » Ils crient, « Plus vite ! » Leurs ordres fusent comme des balles. À chaque cri je tressaille et me dépêche de grimper un peu plus haut sur la berge, où je m'accroupis pour tirer, arracher les dernières femmes au tumulte du courant.

La rivière parle, murmure, lèche l'air : *Viens*, elle me dit. *Viens.*

Le premier enchaîné s'enfonce dans l'eau, s'arrête au bord du fossé et saute, comptant sur son élan, mais il faut un long moment

pour que sa tête réapparaisse, et il a tout juste le temps de prendre une inspiration avant de sombrer à nouveau. L'homme qui le suit est entraîné par la chaîne, et tous les autres après lui, jusqu'au dernier, un homme aux épaules étroites qui trébuche dans l'eau peu profonde. Je comprends qu'il ne sait pas nager. En plus il est petit, une tête de moins que les autres. Je le reconnais ; c'est lui qui gardait le potager chez mon maître. Même en hiver, il savait le faire verdir. Il a beau résister, le métal l'emporte.

Je souffle, « Non », mais personne ne m'entend à cause du bruit que font les hommes en tentant de traverser. Ni les femmes qui se rassemblent autour de moi, ni les derniers des hommes de Géorgie sur leurs chevaux, et pas davantage les enchaînés que le courant entraîne vers l'aval, la ligne formée par leurs têtes qui coulent et resurgissent semblable à un fil de pêche étiré par le courant. Le dernier est assis sur la berge, arc-bouté, les talons plantés dans la terre, mais il glisse sur le flanc et se rapproche du fossé.

« Merde ! » crie l'Homme de Géorgie, alors ses hommes mettent pied à terre en catastrophe et descendent dans la rivière, attrapent les hommes enchaînés par les bras et tirent fort, essaient de les empêcher de sombrer.

Le dernier homme bascule dans l'eau, jusqu'au cœur de la rivière où la nuit règne. Il ne fait qu'une petite éclaboussure en coulant et j'ai l'impression qu'il ne bat pas des pieds.

« Yah ! crie l'Homme de Géorgie. Tirez ! » Ses hommes se débattent avec les enchaînés qui sortent de l'eau l'un après l'autre, essoufflés, en hoquetant et poussant des cris rauques. Le vieux qui était assis près de moi après le départ de Safi vomit de l'eau. Le jeune tousse tellement qu'il n'arrive plus à respirer, le visage enfoui dans le sable.

« Allez », je dis par-dessus le murmure de la rivière, à l'intention du ciel, du jardinier englouti. Les Blancs halètent. Les hommes qui ont failli se noyer se lèvent et tirent sur leurs chaînes, et un sang frais coule de leurs

plaies et nappe leurs poignets, ruisselle le long de leurs bras, mais lorsque le dernier d'entre eux, le petit jardinier, refait surface, il flotte, le visage tourné vers les profondeurs et le dos vers le ciel bouché. La femme près de moi laisse échapper un sanglot aigu. Les enchaînés s'asseyent, la bouche ouverte, la respiration difficile, pendant que les Blancs jurent. L'Homme de Géorgie fouette son cheval qui tourne sur lui-même, la croupe basse, en roulant de grands yeux. Le petit homme enchaîné fend l'eau sans peine à présent ; dans la mort, il est aussi droit qu'un serpent.

Les hommes de Géorgie lui ôtent ses fers et laissent son corps flotter vers l'aval. Je le suis du regard jusqu'au moment où je le perds, avalé par un méandre de la rivière, éclipsé par la verdure. Ma douleur : des abeilles excitées par un vent violent qui secoue leur ruche. Mon désespoir : la reine en leur centre. Son corps massif qui palpite, pousse. Immobile.

On flaire le marais avant de le voir. Au début sa puanteur nous rappelle les rizières : eau noire, fond vaseux, animaux et plantes

qui se décomposent dans les profondeurs. Une odeur de choses mortes remuées par les vivants. Nos pieds empestent. La chaleur du jour ne suffit pas à sécher nos vêtements humides et tout ça nous plombe. On serre les dents et on avance péniblement. Les hommes de Géorgie nous font contourner le marais : l'eau s'étend dans toutes les directions, des lentilles sauvages d'un vert vif flottent sur la surface fangeuse. Il a plu récemment, les cyprès scintillent.

Tenir debout est difficile. Sur les pistes plus larges, au nord, je dormais à moitié en marchant, mais ici je ne peux pas. Le sentier se laisse pousser des épines et des dents acérées. Le marécage est sillonné par des nuées d'insectes si nombreux qu'ils rendent l'air gris en dansant les uns autour des autres, excités par le festin que ce monde leur offre. Chaque fois qu'on traverse leurs assemblées, on ressort en traînant derrière nous un mince filet qui nous dévore. Les hommes de Géorgie doivent se répartir à l'avant et à l'arrière du convoi tant le sentier est étroit.

Les insectes chuintent et cliquettent. Devant moi, la femme aux yeux jaunes se retourne et je me rends compte qu'elle est en train de parler.

« Y a un marécage comme ça là d'où je viens. » Elle trébuche et se rattrape, puis elle se retourne à nouveau vers moi : elle veut que je comprenne qu'elle s'adresse à moi, donc je hoche la tête. « Le Grand Marais lugubre, il s'appelle.

— Aussi grand que celui-ci ? je demande.

— Plus, elle dit. Ceux qui vont dedans, ils en reviennent pas.

— C'est qui, ceux qui vont dedans ? »

Elle me sourit. Lèvres fermées, coins de la bouche à peine relevés, un hameçon de chaque côté, mais sa réponse est aussi claire que si elle l'avait formulée. *Ceux qui sont comme nous.*

« D'où tu viens ? je demande.

— De Caroline du Nord. Et ce marécage-là, il est tellement grand qu'il va jusqu'en Virginie. »

Je marche sur une écharde qui dépasse

d'une racine et je peste, surprise que la plante de mes pieds, ensanglantée et tannée, ressente encore quelque chose.

Je dis, « Comment tu t'appelles ?

— Phyllis.

— T'y as été dans ce marécage, Phyllis ? »

Cette fois elle ne sourit pas.

« Non. J'ai entendu des histoires. Je connais des gens qui y sont allés. » Elle murmure si bas que je l'entends à peine. « Mon oncle. Mon neveu. » À chaque mot, chaque pas, ses épaules s'affaissent un peu plus et elle baisse la tête. Elle scrute le sol, mais je perçois aussi de la honte dans son attitude. « J'avais trop peur. Il paraît qu'il y a des crevasses, et aussi des serpents et des sangliers. » Elle trébuche encore, se rattrape. « C'est dur à y entrer. Dur à en sortir. » Le vent soulève ses cheveux, les fait onduler comme la mousse grise qui tapisse les troncs alentour. « Je veux pas partir comme ça. »

Je plisse les paupières pour mieux voir les doigts du marécage qui recouvrent la terre. Les lianes et la mousse qui filtrent la lumière.

Toute une famille d'alligators se prélasse sur un tronc au milieu d'une flaque de soleil, une brèche dans la canopée dense. Des tortues se traînent sur le bord du sentier. Un des alligators bat de la queue ; il y a une grâce sauvage dans ce mouvement, comme quand Maman faisait osciller son bâton.

« Comment tu t'appelles ? demande Phyllis.

— Annis, je réponds en recrachant la sueur qui dégouline sur ma figure.

— Mon neveu en est revenu, une fois.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Que le marécage était plein de panthères. Qu'il avait vu des mamans et leurs petits partout, et qu'au coucher du soleil les mâles se mettaient à crier comme les chats quand on leur marche sur la queue. Il a dit qu'il y avait aussi des ours noirs et qu'il fallait planquer sa nourriture dans les arbres. Il a dit que les nuages d'insectes étaient tellement grands que, des fois, le ciel devenait tout doré.

— Comment il faisait pour vivre ?

— Il y a des maisons.

— Des maisons ? »

Elle se retourne encore.

« En bois.

— Qui est-ce qui les a construites, ces maisons ? »

Elle me regarde en biais.

« Ceux qui ont disparu dans le marais. »

J'en reste bouche bée mais je dois me baisser pour éviter une araignée jaune grosse comme ma main, au milieu de sa toile.

« Y a des îles. » Phyllis a recommencé à regarder devant elle et me lance le reste de son histoire par-dessus son épaule. Les mots se posent sur moi, aussi légers que des grains de sel. « Faut les chercher. »

J'étudie la jungle obscure, le tissage des arbres. J'ai du mal à imaginer qu'on puisse vivre ici, sur l'eau, entre la muraille de cyprès, les palissades de lianes, les animaux en quête de soleil et de nourriture. Je n'arrive pas à imaginer des îles, des hauteurs sèches, dans ce paysage englouti.

« Il m'a demandé de venir avec eux. »

Phyllis reprend si bas que je dois tendre l'oreille. « J'ai dit non. » Son souffle est humide et soudain elle se tait, je n'entends plus que le bruit de la boue qui aspire mes pieds.

Je dis, « Tu sais pas nager.

— Non.

— T'avais peur. »

Phyllis étouffe un sanglot et passe ses mains liées sur son visage.

Elle dit, « Ça aurait mieux valu que ça. » Elle aboie un éclat de rire qui ressemble à un objet qui se brise.

Je chuchote, « Phyllis », et elle se tait, mais ses épaules continuent à trembler pendant qu'on avance comme on peut dans ce crépuscule qui n'arrête pas de tomber, ce bois humide qui n'en finit pas.

Je manque de m'effondrer quand on arrive devant la rivière suivante. Elle est large et brune et fait au moins cinq chariots de large. Impossible de traverser. On va toutes se noyer. Phyllis commence par rire et puis elle

fond en larmes. Comme je ne veux pas que l'Homme de Géorgie pose son regard sur elle, je me rapproche autant que possible dans le petit groupe qu'on forme avec les autres femmes et je m'appuie contre elle.

« Phyllis, regarde. » Je lui montre d'un coup de menton, mais elle ne voit pas. Elle respire trop vite, trop fort, elle tremble des pieds à la tête. « Calme-toi. » Elle n'arrive pas à s'arrêter et ne m'entend pas, alors je pose une main sur le haut de son dos, où les os de sa colonne vertébrale font comme de petits galets sous la peau.

« Regarde, je dis.

— Quoi ?

— Là. »

Il y a des bateaux échoués sur la berge, attachés aux arbres qui s'inclinent au-dessus de l'eau. Ce sont des pirogues, des canoës et des skiffs. Grossièrement taillés pour les premiers, les derniers assemblés n'importe comment. Une corde relie les deux rives et un petit garçon aux cheveux de feu s'en sert pour se tracter à travers le courant à bord

d'une pirogue tout juste assez grande pour lui. Aucune de ces embarcations ne peut nous prendre toutes d'un coup et mon cœur bondit, rempli d'espoir. Ils vont nous enlever les cordes.

Sans un mot, l'Homme de Géorgie vient vers nous, les femmes, on va être les premières. Ses cheveux sont plaqués sur son crâne, et il a beau s'essuyer avec son mouchoir, gris, usé, effiloché sur les bords, son visage brille.

Il dit, « Je vais vous détacher », et ça s'adresse à nous toutes et à personne en particulier, parce qu'il regarde au-dessus de nos têtes, en direction de la forêt. Il suçote une brindille qui déforme ses phrases, mais on arrive quand même à le comprendre. « Vous savez ce que vous risquez dans cette eau, donc à votre place, je ferais attention. » Les autres hommes de Géorgie s'approchent et desserrent nos liens, et mes bras, mes bras deviennent aussi légers que des ailes, mes mains se lèvent et l'espace d'un instant je pourrais être un de ces insectes, m'envoler

au-dessus des arbres étouffants et de cette saleté d'eau, vers le ciel limpide. Mes épaules se tendent. Je regarde mes pieds ensanglantés. Débarrassée de la corde, je suis inondée par la nostalgie et je pourrais me mettre à pleurer en pensant à mes abeilles, à notre clairière sablonneuse, à l'arbre foudroyé, aux bois dans lesquels on cueillait des champignons et des plantes, à la connaissance de cette terre, ce qu'elle donne et ce qu'elle conserve, à l'odeur puissante et pure de l'air durant le premier matin d'automne, à la tendresse de Safi et à la main de ma mère qui s'enroule autour de la mienne sur mon bâton : *Arese, ma petite.* Le groupe de femmes est parfaitement immobile, on se tait, on bouillonne dans notre peine.

« Venez », dit l'Homme de Géorgie.

Ce n'est pas facile de marcher sans la corde, mon corps s'est habitué à la traction et aux secousses. Derrière nous, les hommes de Géorgie aboient des ordres aux enchaînés et se préparent à leur enlever leurs fers. Ils ont dégainé leurs armes : une en travers de

la cuisse, une autre en bandoulière, une troisième à la main. La menace est aussi présente que si elles étaient braquées sur nous et armées. Il n'y a pas de sable au bord de la rivière, uniquement les doigts du marécage qui s'enfoncent dans le courant. Les cyprès se tendent vers le ciel, leurs genoux perforent la surface de l'eau. Les bateaux les heurtent. Le garçon aux cheveux roux sourit ; il lui manque la plupart des dents de devant, sa bouche est aussi rose que celle d'un bébé.

« Allez-y », dit l'Homme de Géorgie.

Phyllis embarque sur le premier skiff, qui se met à danser sur l'eau. Elle s'accroche à ma main ; je m'avance jusqu'au milieu du bateau. Elle serre éperdument et me fait mal, mais je ne retire pas ma main. Les femmes s'entassent dans la barque jusqu'à ce qu'elle menace de chavirer.

« Ça suffit ! » crie un des passeurs, dont le visage est moucheté de taches de rousseur. Puis il marmonne, « Bêtes à manger du foin », d'une voix qui est arrondie par un accent que je n'ai jamais entendu. Les passeurs

poussent le skiff. Je voudrais bien voir comment réagirait cet homme répugnant si je lui racontais tout ce que ma mère m'a enseigné sur la cueillette des plantes et les champignons. J'en ai étudié des dizaines d'espèces à l'époque où j'étais aussi gamine et édentée que ce petit garçon aux cheveux de flamme, peut-être même encore plus gamine. J'étais capable de trouver toute seule de quoi nous nourrir, ma mère et moi, et rien de ce que j'ai rapporté ne nous a jamais rendues malades.

Des alligators flottent à la surface, où l'eau n'est pas profonde, je les entends vagir malgré le grondement de la rivière. Derrière leurs bruits de reptiles, leurs claquements, la vieille rivière parle une langue que je ne comprends pas tout à fait, mais dont je réussis à saisir quelques mots : elle dit, *Geler, glacer.* Elle murmure, *Me reposer.* Sur la berge opposée, Aza apparaît soudainement dans la forêt. Elle m'attend. J'ai autant d'énergie qu'un torchon essoré, pourtant j'ai envie de cracher dans l'eau, de parler pour couvrir son murmure, les lamentations des lézards, et de

dire aux Blancs, *Je ne suis pas un animal. Je ne suis pas un mouton.* Le deuxième passeur, petit et velu, sourit à celui qui a des taches de rousseur et dit, « Les crocos auront rien à manger, cette fois ! » Celui qui a des taches de rousseur se marre.

Phyllis lâche ma main et bondit sur la terre ferme avec la grâce des cerfs au cuir souple. Je devine que la réception lui fait mal, je sais ce que cette marche épuisante a fait à ses pieds, ses jambes et ses hanches. Je cherche Aza du regard, mais elle a disparu. Phyllis fronce les sourcils. Je rassemble mes os pulvérisés, mes articulations effritées, et je la suis.

Les hommes de Géorgie nous rattachent dès que tout le monde a franchi la large rivière, ils nous passent les cordes aux poignets et enchaînent soigneusement les hommes. On marche jusqu'au coucher du soleil. Les arbres cachent les étoiles, noircissent le monde, et les insectes sont assourdissants. Lorsque les

hommes de Géorgie nous font arrêter pour la nuit, ils allument de grands feux à chaque extrémité du convoi afin de nous protéger contre les prédateurs. Ils ont peur de ce qui est tapi dans l'obscurité du marécage. Moi, j'attends Aza. Je lui demande de venir, de dévorer la lumière du feu, mais elle ne se montre pas. Je plie mes jambes et mes bras dans mon vêtement, cache ma tête dans mes mains, mais les moustiques continuent de me piquer jusqu'à ce que le sommeil me prenne.

Quand je rouvre les yeux, Aza est penchée sur moi, le visage encadré par les feux qui luisent doucement dans la nuit. Je me retourne sur le côté, mais elle flotte au-dessus de moi, aussi immobile qu'une pierre. Je m'efforce de ne pas tirer sur mes liens alors que tout en moi réclame de courir loin de cet esprit drapé dans une brume noire. J'envie sa capacité à aller et venir et je dois ravaler ma colère : elle a beau dire qu'elle répond aux appels, elle n'est jamais là quand j'ai besoin d'elle.

« Tu as dormi longtemps, dit-elle.

— Tu es partie.

— Je suis avec toi. Même quand tu ne me vois pas.

— Pourquoi ?

— J'ai marché avec ta maman », dit Aza. Elle embrasse du regard le long convoi que nous formons et les hommes de Géorgie qui s'agitent et se lèvent en crachant.

« Jusqu'à La Nouvelle-Orléans ? »

Elle sourit. Sa bouche dépourvue de dents brille pourtant comme un éclair.

« Oui, et avant aussi. Toute sa vie.

— Je t'ai jamais vue. » Le vent qui souffle d'elle me rappelle les courants de la rivière ; je réprime une bouffée de panique. « Elle m'a jamais parlé de toi. »

Son sourire retombe.

« Je suis avec toi même quand tu ne le vois pas. » Elle tend un bras et un ruban de brise ébouriffe mes cheveux emberlificotés. « J'étais aussi tout le temps avec elle. Et maintenant je marche avec toi. »

Tout en disant ça, elle s'élève et s'éloigne

entre les arbres, puis elle s'arrête, la figure aussi lisse que l'eau du marais, et met fin à la conversation. Mais elle ne disparaît pas. Elle reste à une distance qui m'empêche de lui parler sans hausser la voix. Les hommes de Géorgie grognent pour se réveiller et commencent à nous crier dessus. Vers le milieu de la matinée, on contourne un lac tellement grand qu'on n'en voit pas le bout. Les questions que je voudrais poser à Aza s'entassent dans ma gorge. Elle s'est approchée de moi en flottant dans l'air, drapée de nuages noirs. Sa voix ressemble à la pluie qui s'annonce.

Elle dit, « Ta grand-mère. »

J'attends la suite.

« Elle a dû traverser un océan pour venir ici. »

La corde me mord.

« Cette eau-là, elle allait d'un horizon jusqu'à l'autre. Et tous ceux qui avaient été volés comme ta grand-mère, ils étaient entassés les uns sur les autres dans le fond du bateau. »

Je tends les mains devant moi, mais ça ne calme pas la douleur.

« Les marins sur le bateau, ils les ont violées. »

Un des hommes de Géorgie siffle.

« Ils jetaient les cadavres par-dessus bord. Ils les laissaient à l'océan. »

J'ai l'impression d'avoir des cailloux plein les chevilles.

« Ta grand-mère, elle priait dans le noir. Elle priait ses ancêtres. Les esprits que sa mère lui avait appris. Elle se réveillait et elle commençait à prier. Elle buvait quand on leur donnait à boire et elle priait. Elle se couchait en priant, les lèvres pleines de sang. »

Chaque pas est un choc, une meurtrissure.

« Un jour, les deux femmes qui étaient à côté d'elle sont mortes. »

Chaque fois que je chancelle, c'est un coup de poignard à la hanche.

« Je l'ai trouvée sur la grande mer. Ma danse faisait tanguer le bateau sur les vagues et dans les creux. Ta grand-mère a été balancée avec les morts, au milieu du

sang, du vomi et de la merde. Elle a arrêté de prier. »

Je plaque mes coudes contre mon corps et tente d'arrêter de réfléchir, mais la douleur persiste.

« Cette nuit-là, elle a imploré la tempête. Elle le savait pas, mais c'est moi qu'elle appelait. Elle a dit, S'il te plaît, ne me prends pas. Elle a dit, Je sais que tu es là. Que tu m'entends. S'il te plaît. »

Je nage dans la douleur.

« Je connais ta puissance, elle a dit. Je te connais. »

Je me laisse tracter par la corde : toutes les femmes gémissent. Notre chœur me dit que je ne suis pas seule.

« Les autres, ceux qui étaient encore vivants, ils pleuraient. Timides comme des fourmis. Mais ta Mama Aza, elle insistait. Fort. »

J'essaie de me souvenir qu'il existe autre chose que la douleur, même si mes os tournent dans leurs cavités, broient la poussière de la tombe.

« Son appel a mis fin à ma danse sur les eaux. Je savais qu'ils étouffaient comme des poissons hors de l'eau, ils pleuraient tellement que leurs larmes coulaient dans leur bouche. »

Mes poignets saignent.

« Je les ai épargnés pour elle. Parce qu'elle m'a appelée. »

On quitte le lac, mais on n'en a pas fini avec l'eau. La plante de nos pieds s'enfonce dans le sol et nous brûle, à vif.

« Je les ai épargnés parce que ta Mama Aza m'a appelée. »

Le marais cède la place à la terre ferme, et les arbres recommencent à pencher de chaque côté de nous.

« Tu comprends ? »

On est sur une petite butte, les chevaux des hommes de Géorgie reniflent et dansent en rond dans l'herbe. Le vent porte des aboiements aigus jusqu'à nous.

« Elle me connaissait. »

Il y a de petites constructions en bois, perchées sur des pilotis, au-dessus du marécage.

« Ta mère aussi m'a appelée, comme sa mère avant elle. Le jour où il l'a violée et où elle t'a engendrée. »

Au loin, je distingue des carrés noirs trop uniformes pour être une forêt et enveloppés de brume et non de feuilles. C'est une ville.

« Tu m'as appelée. »

Une grande rivière noire rampe sur un côté.

« Vous m'appelez tous. »

L'Homme de Géorgie bride son cheval et se place à l'avant du convoi.

Il dit, « On est arrivés. »

La ville scintille à l'horizon. La voix du tuteur résonne dans ma tête : « *Par moi l'on va dans la cité des pleurs ; par moi l'on va dans l'éternelle douleur ; par moi l'on va chez la race perdue.* » Aza a les mains devant elle comme pour se réchauffer devant un feu crépitant, le visage éclairé par le coucher du soleil et par un demi-sourire. Elle paraît contente.

« Cet endroit, il m'appelle aussi fort que toi et ton convoi. Il m'implore. Partout il y a

des prières. Partout ils ont besoin de moi. » Elle est devenue encore plus grande, au point que je dois lever les yeux pour voir la tempête qui tourbillonne sur son visage. « La ville des vivants, la ville des morts et de tous ceux qui sont entre les deux. » Les nuages bouillonnent sur sa bouche, ses joues, ses yeux ; elle est une colonne de tempête, je n'entends plus rien d'autre que sa voix. « La Nouvelle-Orléans. »

5

LA VILLE DES PLEURS

On entre dans La Nouvelle-Orléans, et chaque pas ressemble à une petite chute. On laisse derrière nous le lac et les maisons sur pilotis ; les arbres étendent leurs branches vers nous, hochent la tête, on marche dans la paume d'une main verdoyante. Quand la main s'ouvre, on arrive à une rivière tellement grande que les gens de l'autre côté sont aussi petits que des lapins figés en plein repas par la lumière de ce milieu de matinée. Aza disparaît. Cette fois, le bateau est suffisamment grand pour qu'on tienne toutes à bord, on garde donc notre corde. La rivière ne s'exprime pas en mots mais en grognements anciens qui montent de ses profondeurs. Il y a davantage de maisons sur l'autre berge, d'abord allongées et de plain-pied, puis avec un étage et tout près les unes contre les

autres, parfois tellement collées qu'il n'y a même pas la place de passer entre elles. Les plus majestueuses ont de larges balcons en fer forgé : des palais de pierre qui bouchent le ciel. À chaque tournant, de longs canaux sombres divisent la ville. L'air sent le café brûlé et la merde.

Il y a foule dans les rues. Des Blancs à chapeau mou calment des chevaux dans des rues défoncées qui se muent en avenues jonchées de coquillages. Des Blanches, chapeau sur la tête, poussent des enfants sous des auvents et dans de hautes entrées décorées. Et, partout, des gens comme nous, volés. Certains enchaînés ou attachés. D'autres qui marchent en groupe avec un sac sur le dos ou sur la tête. Il y en a aussi en rang sur le bord de la chaussée, tous habillés avec les mêmes vêtements inconfortables : longue robe noire et tablier blanc, et pour les hommes costume sombre et chapeau, mais je devine qu'ils étaient, peu avant, attachés par les Blancs rehaussés d'or et d'armes qui les surveillent. Je le vois à leur manière de se tenir en rang,

sans se parler, et à leurs mains et leur cou écorchés. Je le devine à leur façon d'arborer leur souffrance, de contempler leur destin au-delà d'un horizon invisible.

Pourtant, certaines peaux brunes ne semblent pas avoir été volées. Il y a des femmes coiffées d'un fichu à motif éclatant, qui traversent le monde comme si chaque pas qu'elles faisaient leur appartenait. Elles sont aussi jolies que moi, certaines encore plus, et elles ont le même teint laiteux et les mêmes veines bleues que les Blanches à charlotte ou chapeau. Je me rapproche de Phyllis pour éviter une caravane de chariots qui passe en grondant. Une poignée de femmes se faufilent dans la cohue ; leurs tignons sont aussi colorés que des bijoux et elles évitent de regarder notre convoi : la marche nous a laissées voûtées, écorchées, en sang.

Je dis, « Elles sont libres.

— Qui ça ? demande Phyllis.

— Elles. » Je les désigne d'un coup de menton.

Phyllis éternue et s'essuie avec son bras.

Trois garçons, le crâne rasé, suivent une femme à la peau couleur olive et aux cheveux dans un foulard crème. Comme ils nous dévisagent avec de grands yeux interrogateurs, la femme, qui doit être leur mère, attrape le plus proche par l'épaule et les fait passer devant elle.

Elle dit, « *Non**[1] », et elle les fait trottiner à la même vitesse que les chevaux qui tractent les chariots. « *Allons-y**. » Un des garçons trébuche, mais elle le retient en l'attrapant par l'arrière du col.

Phyllis les suit du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent dans un virage bordé d'arbres. C'est plus fort que moi, j'essaie de repérer d'autres fichus, d'autres femmes qui marchent vite en détournant le regard, vêtues de couleurs vives et profondes. D'autres femmes libres.

« On se bouge », dit l'Homme de Géorgie.

---

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*N.d.T.*)

Il nous guide en criant dans cette ville labyrinthique, puis il s'arrête devant une palissade en bois qui fait la hauteur de deux femmes perchées l'une sur l'autre. Des toits aux tuiles rapiécées dépassent de son sommet. La palissade est percée d'un portail, lorsqu'il s'ouvre en grand un hurlement fuse de l'enclos.

« Entrez », dit l'homme de Géorgie qui est le plus proche de nous.

On franchit le portail serrées les unes contre les autres. Je me retourne vers les maisons à un étage et les boutiques en pierre. Un Blanc à la moustache en broussaille, qui se tient sur le porche d'une maison, les mains dans les poches, regarde les hommes nous mener comme du bétail. Son visage n'est pas plus expressif que ses fenêtres.

« Dépêche-toi », dit l'Homme de Géorgie. Celui qui nous observe de l'autre côté de la rue passe une main sur son gilet noir et incline son chapeau. Le portail se referme dans un grincement de bois mal ajusté. On est à l'intérieur.

On pénètre dans une cour écrasée entre plusieurs bâtiments : deux d'entre eux sont hauts, construits en briques blanchies. Les autres sont bas et dépourvus de fenêtres, et leurs briques aussi sombres que l'eau de la rivière. On foule un mélange de sable et de terre battue qui est presque aussi lisse qu'un parquet. Je remarque des empreintes de pas, une foule d'empreintes : les fossettes des cinq orteils et l'arrondi du talon, parfois entourés par une trace de sabot. L'Homme de Géorgie entre dans un des hauts bâtiments pendant que ses hommes mettent pied à terre et conduisent les chevaux dans une étable. Des rires résonnent. En les entendant, des chiens se mettent à japper.

« Venez », dit l'un des hommes, petit et le front brûlé par le soleil. Ses cheveux serpentent plus bas que son col. Notre groupe de femmes le suit vers une des longues constructions basses en briques noires tandis qu'un Blanc mène les hommes vers un autre bâtiment, jumeau du nôtre. On se

baisse pour passer la porte, et quand je me redresse mes cheveux frôlent le plafond. Les plus grandes doivent se voûter dans ce réduit obscur. La seule lumière provient des fentes entre les briques. L'homme prend son temps pour défaire nos liens ; la première femme qu'il détache se rue dans le coin opposé de la pièce et s'y effondre. Une autre tombe à genoux dès qu'elle est débarrassée de la corde. Une autre encore, courbée, garde les mains devant elle comme pour présenter une offrande et se balance d'un côté et de l'autre. Phyllis se laisse glisser contre le mur le plus proche. Quand on me délie, je fais un pas en arrière, lentement, comme avec mes abeilles les jours où il fallait du temps pour que la fumée les calme. Le souvenir de ma ruche me frappe si fort qu'il manque de me faire tomber : la clairière, le vieil arbre calciné, et surtout le miel, lourd et ambré.

« Annis », m'appelle Phyllis.

L'Homme de Géorgie referme la porte. Je m'écroule à côté de Phyllis, je pose ma tête contre la brique, ferme les yeux et tente de

me souvenir que la proximité des abeilles m'a enseigné à ne pas bouger, à taire ma joie. Me souvenir qu'il y a un jour eu de la gaieté dans mon souffle.

On dort le ventre vide, enveloppées dans des haillons. La respiration râpeuse de Phyllis a dégénéré en une toux sèche et dure. Certaines femmes ronflent, mais la plupart sont immobiles et silencieuses comme des arbres abattus. Je me demande si ma mère est arrivée dans cet endroit, si elle a dormi sur ce sol. Si elle pensait à moi pendant qu'elle était allongée dans cette obscurité étouffante. Je me gratte la tête et j'imagine sentir la pression de ses doigts la dernière fois qu'elle m'a lavé les cheveux avant de les huiler puis de les tresser. Je me rapproche de Phyllis afin que mon dos effleure le sien et, l'espace d'une minute, je fais mine qu'elle est ma mère, chaude et entière.

Une vrille de fumée s'immisce entre les briques et s'amasse en boucles de suie sous

l'arête du toit. D'un noir plus sombre que le reste, Aza prend forme.

« Tu es revenue, je dis.

— D'autres m'appelaient.

— Tu as suivi ma mère jusqu'ici ? Dans cet enclos ? »

Un éclair entoure le cou d'Aza et se perd dans l'obscurité en crépitant.

« Oui.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? »

L'éclair forme un halo électrique au-dessus de sa tête. Elle fronce les sourcils avant de répondre.

« Ce qui t'arrivera aussi », dit Aza. Son visage change. Le contour de ses yeux s'adoucit, ça pourrait être de la compassion mais ça s'évanouit aussitôt, comme un colibri passé en volant devant sa joue. « Tu auras de la peine. Il y a une personne qui viendra et qui t'emmènera.

— Est-ce que tu sais ? je demande. Est-ce que tu sais ce que ma mère est devenue ? » Une mousse d'espoir obstrue ma gorge, je fais de mon mieux pour l'avaler.

« Loin d'ici, dit Aza. Elle a été emmenée au nord, dans les terres. »

L'espoir se change en une crème épaisse qui tombe au fond de mon estomac.

Je demande, « Tu l'as suivie ? »

Aza se pose enfin au sol, brume qui recouvre tout alentour.

« Elle était malade, pourtant elle refusait de m'appeler. » Je tends un doigt. La fumée qui habille Aza est saupoudrée de pluie fraîche sur sa frange. Le visage de l'esprit est paisible, une eau endormie. « Les esprits doivent être appelés pour venir, dit Aza. Je n'ai plus eu de nouvelles d'elle. »

Je ferme le poing et le frotte contre mon ventre : tellement froid qu'il me fait mal.

Je dis, « Tu savais qu'elle avait besoin de toi », et je le regrette. Mon espoir est devenu rance, il remonte et ronge l'arrière de ma langue comme un acide.

Ce que je ne dis pas : *Tu n'as rien fait.*

Aza est nette et belle dans l'obscurité. Elle se détourne de moi, regarde à travers les murs de brique, et son profil, durant un

instant parfait, est celui de ma mère. Elle paraît proche dans la nuit, et la tristesse retentit en moi.

« Oui, dit Aza. Dors. »

Je me retourne sur le côté, étonnée que le froid puisse apaiser à un moment et brûler le suivant.

Les hommes nous conduisent à un abreuvoir pour qu'on se lave puis ils nous donnent des robes, toutes marron et identiques. Ils emmènent la première femme vers le milieu de la matinée alors qu'on est accroupies dans la pièce basse et obscure. Lorsqu'elle revient, elle chancelle et se réfugie dans un coin. Elle refuse de parler, même quand les autres femmes l'encerclent pour prendre de ses nouvelles. Les hommes se présentent à la porte et nous appellent, l'une après l'autre, pour nous emmener : *Sara*, *Marie*, *Elizabeth*, *Aliya*, *Annis*.

Quand vient mon tour, je suis le Blanc, dont le visage est invisible à cause du

contre-jour, et sors sous le soleil éblouissant. L'enclos des esclaves est poussiéreux, sans la moindre végétation, mais j'aperçois au-dessus du portail nous séparant de l'extérieur la cime des arbres qui se balancent. Des nuages au ventre de colombe flottent dans le ciel. Les chevaux attachés à des piquets hennissent et grattent la terre avec leurs sabots. Des voix masculines se tressent en une corde qui me ligote et m'étrangle. Le Blanc me fait pénétrer dans le grand bâtiment où l'Homme de Géorgie est entré hier, mais aujourd'hui il n'est plus là. À l'intérieur, il y a une cheminée et la pièce est éclairée par des bougies qui scintillent devant des miroirs aux cadres d'or. Il y a un bureau avec des volutes dorées à chaque coin et des chaises en bois à grand dossier. Il y a cinq Blancs, vêtus de propre, les cheveux aplatis par les chapeaux qu'ils ont suspendus à la porte. Ils ont des moustaches blanches et le teint pâle, sont grands et petits, ronds ou minces. Ils portent des montres de gousset. Leurs dents brillent à la lumière des bougies.

« Viens ici, toi », dit le plus petit et le plus rond du lot. Il est rouge aux extrémités : ses mains, le haut de son front et ses joues sont marbrés de rouge, à croire qu'il a reçu des éclaboussures en tranchant la gorge d'un animal. Un autre homme, mince et chauve, se tient près de lui.

« Bonne démarche, dit le petit. Regard brillant.

— Elle a l'air plutôt en bonne santé, pour peu que vous la nourrissiez, dit le mince en regardant ses papiers.

— Ce que je ferai », dit le petit.

Le mince griffonne quelque chose et se retourne pour donner un ordre.

« Emmenez-la.

— Oui, monsieur », dit une voix, et c'est alors que je remarque la femme à la peau brune, cheveux dans un tignon et regard bas, qui se lève de sa chaise et marche vers nous, en jupe et chemisier amples et unis. Elle me tend la main mais ne saisit pas la mienne, puis elle tourne les talons, escomptant que je la suive, et disparaît par une petite porte.

Les hommes me fixent du regard sans rien dire. Dans l'autre pièce se trouve une table basse sur laquelle est posé un linge taché. Je ne veux pas m'en approcher, mais elle la montre du doigt et dit, « Assieds-toi, s'il te plaît. » Je pose mes fesses sur le bord de la table, le bois me cisaille les jambes.

« C'est le docteur, il va t'examiner. S'assurer que tu es en bonne santé et, s'il y a un problème, s'en occuper. » C'est à moi qu'elle parle mais elle regarde derrière moi, comme si j'étais derrière, en train de flotter, de m'élever à travers le plafond. *Aza. Aza, tu m'avais dit que tu resterais.*

« Est-ce que tu comprends ? Hoche la tête si tu comprends. »

Je la regarde bien en face : son grand front moucheté de taches de rousseur, le grain de beauté sur le côté de son nez, ses canines tordues.

Elle dit, « Tu comprends. »

Aza. Cette femme est libre. Qui l'épargne ?

Le docteur arrive.

« Déshabille-toi », dit la femme.

Regarde, Aza. Regarde-la.

Je fais passer mon vêtement au-dessus de ma tête. Je ravale un petit bruit quand la main froide de l'air se pose sur ma peau.

Aza. Quelque chose miroite sur le côté de mon champ de vision.

« C'est un docteur », dit la femme. Elle jette un coup d'œil dans ma direction et ses yeux accrochent un instant, puis elle tourne la tête. Son front est plissé par la honte. Elle chuchote, « Il va… t'examiner », et elle baisse les yeux sur ses mains croisées, sur ses pieds.

Aza, s'il te plaît.

L'homme, un haricot vert au teint cireux, arrive et prend mes mesures : taille, mains, pieds, hanches, jambes, bras et tête. Il regarde à l'intérieur de ma bouche et de mes oreilles, dans le fond de mes yeux. Je sursaute lorsqu'il palpe mon crâne, appuie sur les plaques de ma tête, passe les doigts sur mes paupières fermées. Je ne les rouvre pas quand sa main descend de mon crâne vers mon cou et rampe encore plus bas, une araignée pâle aux articulations comme des noix.

« Traits fins dus à un mélange. Aucune marque de grossesse. Taille fine, murmure le docteur. Et hanches larges. » La femme prend des notes sans quitter le papier des yeux. « Devrait bien se vendre en tant que fille publique. » Je m'imagine comme Aza, flottant au-dessus de la femme, du docteur, au-dessus des petits vers de douleur qui creusent leur chemin en moi pendant que ses doigts parcourent mon corps, pénètrent dans mon corps, dans les recoins et les poches les plus tendres, les plus doux. Mais je me rappelle que ma mère a subi la même chose, et pire, et je réintègre mon corps. Malgré tout son savoir et son amour du combat, elle n'a pas pu repousser ça.

Oh, Maman.

Un des hommes me ramène dans notre réduit. On y suffoque et je voudrais avertir Phyllis avant qu'elle suive l'homme à son tour, lui parler de la femme, du docteur fil de fer, de ses mains comme des poignards. Mais

je n'y arrive pas. Je m'assieds près d'elle et je m'entoure de mes bras, tout mon corps est trempé : ma tête, ma figure, mon dos, mon ventre, mes poignets, entre mes jambes où le docteur m'a fouillée, et jusqu'à mes pieds rouges et à vif. Je m'appuie contre le mur. Les rais de lumière violente qui filtrent par le mur m'obligent à plisser les yeux ; je distingue des traits gravés dans la brique. Des lettres. Une forme qui évoque un soleil. Et, en dessous, une longue ligne droite avec un petit triangle au sommet. Je le touche, suis son tracé du bout des doigts ; on dirait une lance. Je me demande si c'est ma mère qui a laissé sa marque ici car elle ne pouvait pas écrire son nom, car elle n'avait pas de bâton.

Je me demande si c'est elle qui a laissé ça à mon intention.

Quand Phyllis revient, elle s'écroule à côté de moi. Les sanglots qu'elle étouffe sortent d'elle comme des dents arrachées. J'attends qu'elle se calme puis je tire le poinçon d'ivoire de sa cachette contre mon cuir chevelu, où je le garde depuis le jour où ma mère a été

emmenée, et je m'en sers pour gratter le mur à côté de la marque qui pourrait être l'œuvre de ma mère. Je grave un rond, une ligne droite qui passe par son centre, puis un petit ovale sur un côté du cercle, et un second de l'autre côté : des ailes. Si je plisse les yeux, je vois presque une abeille.

Toutes les femmes dorment, les bras serrés autour d'elles ou accrochées à leur voisine. On est pleines de douleurs lancinantes à cause de la marche et du docteur. Après que ma mère a été vendue et avant que Safi me lave et me réchauffe, quand mon chagrin était un déluge neuf et brûlant, j'allais jusqu'à la clairière lorsque l'air virait à l'orange, que les lapins cherchaient leur dernier repas du jour et que les chouettes et les coyotes sortaient les chasser. Je serrais le poinçon d'ivoire entre mes doigts pour traverser la forêt, il me donnait l'impression d'être un peu moins impuissante et en même temps je savais que je me racontais des histoires.

Ma mère m'avait bien dit que j'étais ma seule arme. Que je n'aurais besoin que de moi seule pour m'en sortir. Mais à présent je me sens désarmée, flasque et endolorie. Aza se pose près de moi et m'enveloppe.

« Pourquoi ? je chuchote. Pourquoi t'as pas épargné ça à ma mère ? Pourquoi tu me l'as pas épargné ? Tu pourrais nous faire partir d'ici. »

Les cheveux d'Aza sont vivants : des nuages qui filent, embrasés par le couchant. Elle se penche vers moi et souffle une brise. J'ai la sensation d'un drap tout propre sur mon visage, qui claque dans un vent frais.

« Ma pluie est incapable de ronger le cadenas. Mon vent pourrait le briser, peut-être, mais il y a trop d'hommes ici. Trop de chiens. Ils vous suivraient et ils vous retrouveraient tout de suite.

— Il doit y avoir un autre moyen. Tu n'as jamais essayé ? »

Le vent d'Aza est brusque, elle n'a rien d'une mère tendre. Elle me fixe de ses yeux noirs aux iris de foudre.

« J'ai suivi le bateau de ta Mama Aza et je l'ai épargnée. Il y avait quelque chose en elle, un son. Un petit sifflement, comme le grand vent qui porte les oiseaux avant les tempêtes. » Le brouillard d'Aza devient violet ; une femme gémit. « Je l'ai suivie quand elle a été vendue. J'ai vu comme ses liens étaient serrés dans ce nouveau pays, autant que sur le bateau. Je l'ai accompagnée jusqu'à la maison de ton maître, c'était au moment où ta mère, le bébé qu'elle avait porté à travers la mer, commençait à arrondir son ventre. Elle ne pouvait plus s'échapper. »

Je coince mes mains sous mes aisselles. Je serre les cuisses et contracte mon ventre.

Mon souffle se transforme en givre quand j'expire. Phyllis grelotte à côté de moi.

Je dis, « Aza » et lève mes paumes vers elle, mes doigts blancs, presque violets. « On gèle ici. »

Elle vire au gris sombre, velours comme le ventre d'un coyote. Je cesse de regarder son visage de tempête et me recroqueville pour me réchauffer.

« J'ai laissé ta Mama Aza. Elle était pleine et maladroite. Mais j'ai pensé à elle quand je suis retournée sur la mer rugissante où je l'avais rencontrée, près des baleines qui remontent des profondeurs pour souffler entre les dessins que la lune grave sur l'eau. » Aza semble regarder à travers les murs, à travers la ville et les distances. « Il y avait tant de bateaux, tant de tes gens dans leur cale, mais aucun d'eux ne me voyait comme elle. Je suis repartie trouver ta Mama Aza qui portait ta mère. »

Les cheveux d'Aza se posent sur son crâne, lisses et brillants : des dizaines de rivières sombres qui ondulent vers l'océan avant de germer à nouveau.

« Quand ta mère est arrivée dans le monde, l'eau qui est sortie de ta grand-mère était violette. Elle est née très vite, portée par toute cette eau ; elle a glissé des mains de la sage-femme et elle est tombée par terre. Ta grand-mère a ri et la sage-femme a essayé de la gronder, mais elle refusait d'entendre quoi que ce soit, même si le bébé criait. Ta

mère, elle avait ça en elle. De la foudre dans les veines. Droite comme une lance. Un chant perçant. »

Aza laisse rouler son brouillard sur mes jambes, mon buste.

« C'est la seule chose que nous demandons. » Elle prend la couleur de la brume par un joli matin : un gris clair et frais. « Être appelées. Être vues. Ta mère, elle m'a vue. Le premier mot qu'elle a dit, il a été pour moi : *Tempête*, elle a dit. La langue tellement épaisse et la bouche tellement petite et bourrée de dents qu'on aurait cru entendre siffler un petit serpent vert. » Je baisse la tête. « Mais en grandissant, elle a perdu le petit serpent qui vivait dans ses mots, ta maman. »

Autour de moi les femmes murmurent et se pelotonnent les unes contre les autres, fuient le froid et la douleur. Elles me laissent seule avec Aza.

Je demande, « Mama Aza ne t'a jamais demandé de l'aider à s'enfuir ? »

Les jupes d'Aza traînent sur nous. Les

femmes serrent plus fort leur robe contre elles.

« Elle n'en a jamais parlé, mais je crois que cette terre et ces gens étaient trop étranges pour elle. Ils lui donnaient le vertige, elle ne savait plus où elle en était. Elle était submergée. Elle avait survécu à la traversée, mais elle était arrivée dans un monde sans pitié. Elle a compris qu'elle ne retrouverait pas les éléphants. Ni sa mère. L'océan était trop immense. Pour tenir le coup, il ne lui restait que le combat.

— Et ma mère, alors ? Elle ne t'a jamais demandé de l'aider à s'échapper ? »

La brise d'Aza évoque le premier jour froid de l'automne, qui annonce la mort à venir. Mes doigts suivent la forme de la lance gravée dans le mur. Elle est fine, hachurée.

« Ta mère n'a plus voulu me voir. La dernière fois qu'elle m'a parlé, c'était la nuit où ta Mama Aza est morte, brûlante à cause de la maladie. Mon eau n'a pas réussi à la refroidir. »

Aza cligne lentement des yeux, remémore.

« Il y a des esprits qui peuvent aspirer la maladie, mais pas moi », dit-elle. Je ne l'ai jamais entendue parler si bas. « Quand ta Mama Aza a quitté son corps, je l'ai portée. J'ai dit à ta mère que je prendrais son nom pour qu'il continue à vivre. »

Elle survole mon corps avec sa main, du sommet de mon crâne jusqu'à mes pieds. Ça provoque une palpitation glacée qui inonde mon front, mon nez, ma bouche, mon cou, mes épaules, mon ventre, mes cuisses et même la plante de mes pieds.

« Mais dans son chagrin ta mère s'est écroulée sur la poitrine de Mama Aza en hurlant, et elle ne m'a plus jamais regardée ni parlé. »

Quelle bénédiction de ne plus ressentir la douleur. De ne plus rien ressentir du tout. Comme Mama Aza a dû se sentir légère.

« Elle t'en voulait ? je demande.

— Oui », dit Aza. Elle répond vite, puis descend sur moi. Elle m'enveloppe avec ses habits de nuage, des pieds aux épaules en passant par les cuisses, les hanches et

la cage thoracique. Elle passe en revue les femmes étendues sur le sol et la rapidité de sa réponse m'étonne. Je ne suis pas sûre qu'elle me dise la vérité. Cette histoire est commode, elle l'innocente.

Mais le froid est partout et il m'empêche de penser. Il engourdit mes pieds, mes poignets douloureux. Je suis gelée, comme après le jour où ma mère a été vendue. Quelle tristesse de savoir qu'il me reste seulement les déchets de sa vie, les résidus de son départ : son poinçon d'ivoire, ses leçons de combat, le souvenir de ses mains, sa douceur. J'ai uniquement ce que Maman a pu récupérer après la mort de Mama Aza, mais je ne peux pas faire le même choix qu'elle. Je n'ai pas sa force, ni la volonté de tourner le dos à cet esprit qui m'a déçue et peut-être menti. Je suis trop seule et j'ai trop froid. Par conséquent je prends ce qu'Aza peut me donner.

« Ta Mama Aza a rejoint l'Eau, dit Aza.

— L'Eau ?

— Un endroit au-delà de celui-ci. C'est de là que viennent les esprits. Demain, dit

Aza. Tu ignores beaucoup de choses dans ce monde. » Puis elle murmure, « Dors », et mes paupières se ferment sur mes yeux secs.

On est réveillées par un autre Blanc qui déverrouille notre porte, nous fait sortir dans la cour et nous aligne devant le vendeur, le petit homme taché de rouge aux gros doigts couverts d'or. Le docteur est sur le côté avec la femme qui nous ressemble. Près de moi, Phyllis croise les bras sur son ventre comme pour protéger ses parties vulnérables, celles qui ne sont pas protégées par des os. La femme au bout de la rangée est plus petite que la majorité d'entre nous, mais elle est musclée alors qu'on est fines comme des rubans. Le vendeur se plante devant elle et prend son visage dans sa main.

« Toi, tu es une ouvrière. Si un acheteur demande, tu réponds, "Oui, monsieur." »

Le docteur écrit.

« Sinon c'est le fouet. Compris ? »

La femme tremble, frémit comme les chevaux qui ont trop couru. Elle hoche la tête.

Le vendeur avance dans la file, étudie les bras de chacune, ses doigts, ses jambes et son dos avant de se prononcer. À une femme dont un œil tombe, il dit, *Tu es une femme de chambre*. À la grande femme, il dit, *Tu es une ouvrière de premier choix.* À une autre qui boite, *Tu es une infirmière*. À une femme qui a de longs cheveux emmêlés, *Tu es une bonne d'enfants.* À celle que la marche a brisée, *Tu es une cuisinière.* À Phyllis, *Tu es une couturière.* Elle ne hoche même pas la tête, son menton s'affaisse sur sa poitrine.

« Et toi… » Il me caresse le bras avec une phalange. « Ne dis rien. Les acheteurs sauront. » Il fait écho au médecin affirmant que je suis une fille de joie, que toute ma valeur réside entre mes jambes.

Un doigt de brouillard apparaît au-dessus de sa tête, s'y enroule et grossit. Aza en surgit. Elle brille sous le soleil : le scintillement d'une rivière. Ses bras pendent contre ses flancs et sa bouche s'agite.

« Observe », dit Aza en désignant le dos du vendeur, derrière lequel flotte une flamme pas plus épaisse qu'une bougie. Le voleur passe à la femme suivante et lui parle, mais ses mots sont étouffés. Un feu naît de la flamme. En sort une tête en fusion, puis des épaules, un torse, une robe de braise. Le visage devient noir et un nez se dessine, puis une bouche et enfin des yeux. Les cheveux de l'esprit sont une explosion. Sa tête et ses épaules se précisent en crépitant et son visage noirci est un feu de cheminée. Au-dessus de l'homme, au-dessus de nous plane une femme en forme de nuage incandescent, un esprit embrasé.

« Observe, dit Aza. Celle-qui-se-souvient. »

Le vendeur progresse encore dans notre triste rangée et explique à la femme suivante comment elle sera vendue.

L'esprit de feu replie ses bras, qui sont devenus aussi noirs que son visage. Les veines parcourant le bois de ses avant-bras s'enroulent, dessinent des lignes, forment des lettres. Le feu de son cœur compose des

mots et ces mots coulent le long de ses bras, sur les collines de ses épaules et jusqu'à la vallée de sa bouche noire, si noire.

« Elle est le témoin de ta souffrance, de votre souffrance à toutes, dit Aza. Elle la voit et s'en souvient. C'est ça, son pouvoir. »

L'esprit crépite et crache des braises tandis qu'une histoire défile sur ses bras, son visage, tout son corps, avant de disparaître en cédant la place à la suivante, au souvenir de toutes ces femmes alignées qui opinent au récit qu'on leur impose.

« Ce monde nous régénère. Il appelle les esprits nouveaux et nourrit les anciens. Il nous procure des adeptes, des offrandes, dit Aza. Nous ne faisons qu'un avec votre monde. J'ai essayé de faire comprendre à ta Mama Aza que nous sommes une grande famille. »

Je serre les poings comme pour faire ravaler ses paroles au vendeur, les lui enfoncer dans la gorge. Je jette un coup d'œil aux autres femmes et mon regard glisse vers Aza puis vers l'esprit qui se souvient. Elle me rend mon regard, sa bouche béante engloutit le

dernier mot et elle commence à fumer. Je flaire l'odeur d'un feu ancien, un feu alimenté, aiguillonné et attisé depuis des générations. Je voudrais pouvoir parler ; j'aimerais dire à Aza, *Qu'est-ce qu'elle va en faire ? À quoi ça va servir qu'elle se souvienne ?* Le brouillard d'Aza occulte ses mains, ses bras, sa robe, son cou, et une fois entièrement enveloppée, elle disparaît dans un coup de tonnerre. Celle-qui-se-souvient baisse les yeux vers moi et ses jambes se désintègrent, puis ses hanches, son torse, ses bras, et pour finir son visage, dans une pluie de cendres.

Je pourrais enfoncer mon poinçon dans l'œil de ce petit homme.

L'esprit se souvient, mais ça ne suffit pas.

6

CAPITULATION

Je suis réveillée par les pleurs d'une femme. Je tends l'oreille dans la nuit, mais je n'arrive pas à savoir de laquelle il s'agit.

« Maman, gémit la femme. Maman. » Sa voix est étouffée comme si elle avait la main ou l'avant-bras sur sa bouche, et ses sanglots s'écoulent d'elle comme l'eau d'un seau incliné.

Je me demande si l'esprit de flamme voit aussi les douleurs intimes, nos pleurs du soir, ou si elle enregistre et conserve uniquement les souffrances publiques. Le type de souffrances qui, d'après le tuteur de mes sœurs, abondait dans l'enfer de l'Italien, où les suicidés étaient changés en arbres et dévorés par les harpies, et où les hérétiques brûlaient dans des cryptes enflammées. Je me demande si Celle-qui-se-souvient flotte en ce moment,

invisible au-dessus de nous, et nous regarde pleurer en pensant à nos mères. La mienne savait que le monde regorge d'esprits, qu'il n'est pas nécessaire d'aller au paradis ou en enfer pour les voir ; elle savait que tout est ici. Et maintenant, moi aussi je le sais.

Je me retourne sur le côté ; je me rapproche du mur pour m'éloigner des autres ; j'extrais mon petit poinçon de mes cheveux. Il luit. Avec une main, je tâte les inscriptions sur le mur, puis je commence. Je n'y vois pas assez pour dessiner mes abeilles. Je grave une lance, puis une autre et encore une autre. La marque de ma mère. J'aimerais tant qu'elle soit là, je pourrais lui demander si j'ai raison de croire que c'est elle qui l'a laissée. J'aimerais qu'elle soit là afin de l'interroger au sujet d'Aza et des histoires qu'elle me raconte. J'aimerais qu'elle soit là pour lui demander pourquoi elle ne m'a jamais parlé d'Aza, pourquoi elle m'a dit que l'esprit imprègne ce monde mais n'a jamais eu un mot sur le seul esprit qu'elle connaissait. J'aimerais qu'elle soit là afin de lui demander

si je dois faire confiance à Aza. Un jour, quand on cueillait des champignons à manger ainsi que des herbes et des racines pour arrêter une grossesse, Maman m'a dit ceci : *Tu es forte pour trouver, mais tu vas trop vite pour bien voir. Il faut tout voir. Il faut aussi voir le danger. Tu fais confiance rapidement ; tu as tort.*

Le dos de Phyllis touche le mien. Une odeur de fumée me parvient, ça signifie que les hommes sont en train de se réveiller et allument les poêles pour préparer le repas.

Je chuchote, « Aza », et j'attends que sa tempête se forme, qu'apparaisse la brûlure mordorée de son visage. Phyllis marmonne dans son sommeil. Je me fige et tends l'oreille.

Un peu plus loin, la femme crie, « Maman, non », puis se calme.

Sans la fraîcheur d'Aza, la surface de mon corps n'est que piqûres et douleur.

Je chuchote à nouveau, « Aza », mais l'air reste infect et rien ne bouge à part la poussière que soulève le sommeil des femmes. Je couvre mon visage et me retiens de chercher

Safi dans ma mémoire, mais c'est plus fort que moi. Elle peut être n'importe où entre ici et la maison. Je vois toutes situations dans lesquelles elle peut se trouver : en train de frissonner dans la grisaille. Ou bien en sécurité parce qu'elle a creusé un trou dans la berge d'une rivière. Ou bien agrippée au tronc d'un arbre dont l'écorce lacère son biceps pendant que des chiens aboient à son pied. Ou bien attachée, chargée dans un bateau qui met le cap vers le sud et La Nouvelle-Orléans. Ses yeux fixes et privés de leur âme ressemblent à des raisins flétris et les os de son visage apparaissent sous sa peau comme les rochers dénudés par la marée : morte ? Son esprit : où ? Je presse mes mains sur mon visage pour repousser le torrent de mes larmes, mais elles jaillissent quand même et ce n'est pas Aza que je vois, ni ma mère qui me gronde, ni Safi qui pourrit : ce sont les étoiles qui éclosent.

La Nouvelle-Orléans est une ruche dont on est le miel. Je le comprends quand la femme à la peau brune vient dans notre case

pour nous donner des vêtements, de longues robes et des charlottes sombres, ainsi que des tabliers couleur beurre. Elle nous ordonne de les enfiler puis, quand on est toutes habillées, de nous frictionner avec une huile. Elle nous distribue des pains de maïs tellement gras qu'ils nous laissent la bouche toute collante ; on n'en fait pourtant qu'une bouchée. Les vêtements sont rêches, abrasifs comme la langue d'un chat sur mes poignets blessés. Il y a des taches foncées sur la robe, le sang d'une autre que moi imprimé dans le tissu, une autre femme vêtue pour être vendue. La femme au tignon se penche vers moi et me regarde pour la première fois.

Pratiquement sans bouger les lèvres, elle me dit, « Parle », si bas que je l'entends à peine. « Dis-leur qui tu es. Tu n'es pas seulement bonne à écarter les cuisses. » Je perçois un souvenir dans ses paroles, une chose qui explique ses taches de rousseur, les reflets blonds des mèches qui dépassent de son tignon. Une blessure infligée à sa mère, peut-être, ou à sa grand-mère. Une

blessure que toutes les femmes connaissent dans cette case.

Ses paroles me font frémir. J'essaie de me maîtriser, palpe mes cheveux en quête de l'éclat d'ivoire que j'y ai rangé : mon unique armure. La femme au tignon baisse la tête, passe à la suivante, Phyllis, qui dodeline dans une brise invisible. Je la regarde progresser dans la rangée et dire tout bas des choses aux autres en redressant leur charlotte, époussetant leur robe ou renouant leur tablier.

« Il y en a qui vendent dans des salles d'enchères. Lui, il vend devant cet enclos. Vous allez rester debout et vous allez attendre. » Ensuite, cette femme qui travaille pour nos ravisseurs murmure, « *Que le Seigneur vous bénisse et vous garde** », puis elle dit tout haut, « Venez. »

On sort par la porte basse, on suit son dos droit à travers la cour poussiéreuse, on passe le portail et on arrive sur la rue. Le tignon autour de sa tête ressemble à une fleur, souple et violette dans la lumière éteinte du ciel couvert. Les hommes enchaînés sont déjà

là, en rang face à la route, ils regardent passer les chevaux et les gens. La femme au tignon nous dit de nous arrêter et nous aligne dos à la palissade, visage vers le ciel. Quand une petite pluie commence à tomber, des gouttes presque aussi légères et soyeuses que du pollen, je me mets à scruter le gris en guettant des flammes, une tempête, Celle-qui-se-souvient ou Aza. Je ne vois aucune des deux et cependant je sens sur mes joues l'ombre des cheveux de ma mère, fins et légers. Quand j'étais toute petite, à la fin de ses longues journées de travail, ma mère fatiguée et affamée me portait jusqu'à la case dans la nuit. Ses cheveux, mon voile. Elle murmurait, *Ma petite*. Je rouvre les yeux et ne vois que la violence grise de cette journée, la souffrance. Quand j'étais assez petite pour qu'on me porte, ces marches ne duraient que quelques secondes. Désormais, chaque moment sans elle, cette affreuse attente sans sa chevelure, sa chanson, son visage, dure des années.

Alors que le matin a cédé la place à l'après-midi, je me rends compte que les bains, l'huile et les aliments gras qu'on nous a donnés servaient à masquer les horreurs de la marche et à nous rendre plus faciles à vendre, mais c'est peine perdue. Les plaies qu'on a aux poignets sont tout juste cicatrisées. À certains endroits, le cou et les joues de Phyllis ressemblent à de la viande crue. Une des femmes au bout de la rangée réussit à tenir debout, mais de travers, en mettant tout son poids sur un seul pied ; en dessous de son jupon, sa cheville enflée fait penser à un gros oignon tacheté. Un premier homme s'arrête et nous toise, puis demande au vendeur ce que vaut la femme au pied blessé, si elle peut faire convenablement le ménage, mais lorsqu'il voit l'état de sa cheville, il lisse sa barbe jaunie par le tabac et s'en va. Quand le suivant, rasé de près, grand et pâle, s'arrête pour s'informer sur la grande femme, il me fait sursauter : je piétine sur place, les hanches de guingois sous mon dos voûté, les jambes douloureuses. L'après-midi s'éternise,

et quand le dixième homme s'arrête, je ne réagis plus.

Le crachin se calme, sèche, et j'ai l'impression que mon estomac fait des nœuds tellement j'ai faim et soif. Lorsqu'un grand homme au ventre en barrique dans un costume satiné s'arrête devant nous et commence à demander ce qu'on fait, j'inspire pour faire taire la douleur de mon ventre creux et je regarde droit devant moi. Je me persuade, l'espace d'un instant, que si je fais mine de ne pas le voir il passera sans s'arrêter. Mais déjà il se penche sur moi, baisse les yeux, m'empêche de voir la rue, les chevaux, les maisons, les passants, le jour. Il est vêtu de noir comme une nuit qui tombe, et je suis bien obligée de le regarder.

Il dit, « Celle-ci », et alors je remarque que le vendeur est avec lui.

« Elle est jolie », dit le vendeur.

L'homme acquiesce. Il sent l'eau de Cologne : fruit épicé qui s'aigrit dans l'alcool. Il sourit et dit, « Elle paraît en bonne santé.

— Elle n'a pas de marques de grossesse, mais elle est en âge », dit le vendeur.

Ma mère portait les marques de la grossesse. Mes marques : quatre lignes noires qui se propageaient comme de l'huile à partir de son nombril, sur ses hanches et jusqu'à ses fesses. Deux fils noirs sous chaque sein.

Je dis, « Non », et le mot est une pierre qui rebondit sur le costume du gros homme et tombe en éclaboussant. Autour de moi, les femmes s'écartent ; leur tressaillement est l'onde.

Je dis, « Je suis une femme de ménage. » Le vendeur agite les mains devant son visage, agacé par les insectes et par moi, qui refuse de me taire et m'oppose à sa décision.

« Je lave, je repasse, je couds, j'allume et j'éteins les feux. » Je refoule ma panique. « Je cuisine. » Le soleil se prend dans les moustaches du gros homme, les embrase, pendant un instant il me rappelle mon père et je devine que malgré mes efforts, il me voit comme une jument bien nourrie et dressée qu'il s'apprête à monter. Il sourit.

« Elle est exceptionnelle, celle-ci », dit-il au vendeur. Ses yeux sont noirs comme le fer, comme la lame avec laquelle ma grand-mère courait, tuait, massacrait. Noirs comme la lance gravée de ma mère. Noirs comme les armes qu'elles n'ont pas pu dégainer pour se protéger des hommes qui allaient les vendre, les acheter, les violer.

Je dis, « Je connais les plantes. Les baies, les herbes. » Je crache. « Les champignons. »

Le gros homme fait un pas en arrière. Lui aussi connaît un peu les champignons. Il sait qu'il y en a des bruns mouchetés, des noirs, des jaune vif, des orangés et d'autres qui ont la couleur de la rouille, et que leurs tiges tendres peuvent être délicieuses ou mortelles. Je ne sais pas qui lui a appris ça, mais ma mère me l'a enseigné durant les moments qu'on volait à mon maître. Elle m'a transmis ce que lui a appris Mama Aza, qui le tenait d'une vieille femme dont les gens vivaient dans les deux Carolines avant nous et qui faisait du troc avec elle, jusqu'au jour où elle a dû fuir et se cacher dans les

montagnes. Je ne peux pas m'empêcher de lancer des regards noirs au gros homme ; j'ai un goût amer dans la bouche, un goût de chou brûlé. Je titube à côté des autres femmes devant la palissade. J'ignore si je viens de me condamner ou de me sauver. Le gros homme tourne les talons et nous laisse. Il zigzague sur les pavés, étreint la route, disparaît à un carrefour.

À l'approche du coucher du soleil, lorsque l'air devient aussi lourd et doux qu'un édredon, les hommes ont été nombreux à défiler devant nous ; il y en a eu un qui crachait ses questions comme des graines de tournesol, un autre qui ne posait pas de questions mais nous regardait en plissant les yeux comme si on était un alphabet inconnu. Je sais ce que répond le vendeur quand ils lui demandent ce que je sais faire. On finit par regagner l'enclos, notre cabane, et quand la femme au tignon arrive avec de la nourriture, elle ne m'en donne pas. Je ne suis pas surprise. Sa bouche froissée, les excuses dans ses yeux.

Je cherche Aza, mais elle n'est pas là.

Je me couche par terre au milieu des femmes qui marmonnent et s'agitent dans leur sommeil, et une partie de moi a envie de se recroqueviller, la tête contre le ventre, et de fermer les yeux, mais je sais que ça ne fera qu'accroître la faim. La douleur de mes bleus, de mes plaies. Du bout d'un doigt, je suis le tracé de mon abeille, de la lance de Maman, de toutes les petites lances que j'ai gravées dans la brique qui s'effrite. Je lève les yeux vers le plafond et j'appelle l'esprit.

« Aza. »

Elle ne vient pas. Je songe qu'elle plane peut-être au-dessus de moi, transparente comme l'air, et refuse elle aussi de parler, comme le dieu de mon père ou celui du vendeur. Elle choisit peut-être de garder le silence, de se cacher, car c'est ce qu'elle a fait durant presque toute ma vie. Je me dis que ma détresse n'est peut-être pas assez grande, ou que je n'ai pas encore compris une autre révélation qu'elle m'a présentée. À moins qu'elle sache que je l'associe aux champignons dangereux de ma mère : un

chapeau violet éclatant, un infime poison caché dans son centre. À moins que je ne sois rien pour elle et qu'elle préfère s'enivrer du culte qu'on lui voue dans cette ville aquatique. Elle est peut-être occupée à chercher d'autres êtres comme elle, à réunir une multitude d'esprits qui condamnent et brûlent et sauvent et exaucent partout sauf ici, dans cet espace étouffant où des femmes déguenillées miaulent en dormant comme des chatons, se creusent un chemin dans la terre, cherchent même dans leurs rêves quelque chose qui ressemble à un corps aimant, une voix douce, une main qui les recueillera, les enveloppera et leur dira, *Envole-toi, va-t'en loin, je connais un endroit rien que pour toi.*

On cherche et on ne trouve rien.

Au bout d'une semaine, les hommes qui s'arrêtent finissent par tous se ressembler. La seule chose qui les distingue quand ils hésitent devant moi est celle qui trahit leur cruauté. Une cravache frottée contre une

jambe. Un petit sourire quand une femme tombe à genoux sur les pavés, épuisée d'être trop restée debout. Un regard dur pendant qu'ils examinent et interrogent, demandent qu'on ouvre la bouche et qu'on leur montre nos dents. Des doigts fouineurs quand ils évaluent notre capacité à donner des enfants, se vantent de leurs étalons, des jolis petits Noirs qu'on pourra leur fournir, de ce que chacun leur rapportera, et ces paroles sont un vent mauvais qui charrie la puanteur d'une charogne abandonnée dans les bois.

Ces hommes me font penser à des vers sortis d'un tronc à moitié pourri. Ils épluchent les femmes, l'une après l'autre, les emmènent, et nous ne sommes plus qu'une poignée devant la palissade. Chaque fois qu'un homme au teint pâle approche, je sais d'avance comment il va s'y prendre pour m'enfoncer plus profondément dans ce purgatoire et je lui fais comprendre que je ne me laisserai pas faire. Que je sais trouver les champignons poussant dans les recoins les plus sombres des bois et que je pourrais les

apporter à sa table. Je ne le dis pas, mais ils saisissent : je sais m'occuper d'une maison, d'une cuisine, je peux tout à fait cacher ces champignons dans leur dîner.

Bientôt, Phyllis et moi sommes les deux dernières à dormir dans la cabane.

À notre arrivée dans l'enclos, je ne pensais pas pouvoir éprouver une peine encore plus intense, mais durant la nuit un poids familier s'ajoute à l'odeur de renfermé de la cabane : celui du chagrin et de la solitude, aussi vifs qu'au moment où ma mère m'a été enlevée. Ça s'accumule sous le plafond bas. Je n'arrive pas à dormir, je ne me sens pas assez en sécurité. Après la fois où Safi m'a lavée, les nuits où je n'arrivais pas à fermer l'œil, je partais cueillir dans les bois. J'avais l'impression que j'allais redevenir visible aux yeux de mon maître puisque je ne dormais pas dans la terre et la boue de la clairière. J'étais sûre qu'il allait venir me chercher. Donc je sortais dans l'éclat terne d'un quartier de lune et je me mettais en quête des racines et des herbes qui empêcheraient, d'après ma mère,

qu'un bébé se forme en moi. Certaines nuits, Safi se réveillait et j'avais beau la supplier de se rendormir, elle me suivait en s'agrippant à ma chemise. Les yeux bouffis, on clignait des paupières dans la pénombre ; j'aurais préféré qu'il y ait davantage de lumière car les plantes auraient été plus faciles à trouver sous la pleine lune, mais je ne pouvais pas me permettre d'attendre, je savais qu'un jour ou l'autre je serais à la merci des mains de mon maître. Qu'il en plaquerait une sur ma bouche pour que ses filles rougeaudes n'entendent rien d'autre que le tuteur leur disant de sa voix monocorde : « *Nulle douleur plus grande que des temps heureux se ressouvenir dans la misère.* » Qu'il me battrait comme il battait ma mère. Je savais que neuf mois plus tard environ, je risquerais de donner naissance à un bébé mal formé.

Une nuit, alors que je creusais accroupie, j'ai dit à Safi, « Mama Aza a appris à ma mère qu'il faut parler pendant la cueillette. Parce que les esprits et les animaux, ils veulent qu'on leur parle. Ils veulent qu'on leur dise

merci, ou bonjour. D'après elle, ça montre qu'on est comme eux. »

Safi s'est agenouillée près de moi et elle a posé sa main dans le creux de mon dos. Des cheveux s'échappaient de son foulard et chatouillaient ma tempe. Elle était assez près pour que je l'embrasse et j'ai tâtonné dans le noir, surprise par la douceur de son souffle, le léger duvet de sa peau.

« Elle t'a donné beaucoup d'histoires, a dit Safi.

— Ta maman t'en a jamais raconté ?

— Elle m'a parlé des gens qu'elle connaissait quand elle était plus jeune, elle m'a dit que la seule chose qui les faisait tenir, c'étaient les congés qui suivaient la récolte, que le dernier jour ils mangeaient à leur faim et ils dansaient, en tout cas ceux qui travaillaient aux champs, parce qu'ils pouvaient se reposer. Mais elle m'a rien dit à propos de sa mère.

— Pourquoi ?

— Quand la mère à ma mère a été volée, elle a arrêté de parler. Ma mère, elle l'a su

grâce à une vieille ouvrière qui était arrivée en même temps que ma grand-mère. Quand les voleurs les ont mises sur le bateau, ma grand-mère elle pleurait, elle criait et elle parlait tellement vite que les mots se mélangeaient. Une seule longue phrase que personne comprenait. Ils l'ont enchaînée et apparemment elle a arrêté net. Comme s'ils avaient coupé quelque chose en elle. Elle continuait à ouvrir la bouche, mais y avait rien qui sortait. »

Safi a posé sa joue contre mon omoplate et j'ai arrêté de tirer sur la racine pour qu'on passe ce moment ensemble. Nous, notre lumière. Nous et notre conversation au cœur de cette nuit. Puis j'ai recommencé à tourner et à tirer et la racine a cédé, chevelue et couverte de terre. Elle sentait l'humus abritant la vie qui grouille sous les feuilles décomposées. Safi s'est avancée et elle m'a embrassée. Ses lèvres douces comme des prunes. Encore maintenant, je me sens profondément attirée vers la lisière émoussée de ce souvenir, le dos fin de Safi et ses mains usées et maigres,

ses doigts fibreux, tordus comme des racines mais si tendres.

Je me retourne et souffle sur la terre, mais c'est un mauvais sol, imprégné de sueur, de pisse, de vomi et d'excréments, de désespoir et de peur acides. Aucune vie ici, aucun contact aimant sauf dans ma mémoire, une mémoire qui plane au-dessus de Phyllis endormie et qui bouillonne de souvenance et de douleur. Tout est plus vif dans le silence.

Le lendemain soir, Aza reparaît enfin. Elle se forme dans un coin, obscurité plus sombre que le reste ; cette encre prend la forme d'un œil, de tresses de nuage, d'un cou sombre, d'une jambe et puis d'une autre. Elle s'incarne avec le sourire, son nez s'épate comme celui de ma mère, et l'espace d'un terrible instant je lui en veux d'être là alors que ma mère est absente. Elle lisse les longues tiges de ses bras et je lui en veux d'être là alors que Safi est absente, même si je refuserais qu'elle souffre ici avec moi. Je hais cet enfer,

il me donne envie de maudire Aza, de me détourner d'elle comme l'a fait ma mère et de ne plus jamais adresser la parole à cet esprit déloyal. Et puis, tout au fond de mon cœur, j'en veux à la partie de moi qui se réjouit de voir cet esprit parce que sa présence prouve que le monde ne se limite pas aux relents infects de cette terre, à la désolation de cet au-delà.

Je dis, « Tu es partie. » Je me retourne sur le côté, même si ça signifie devoir respirer l'odeur de ce sol massacré.

Aza s'écarte, glisse comme sur un vent changeant. Elle donne l'impression d'avoir tranché l'amarre qui la retenait au plafond et d'être aussi soûle que mon maître quand il regagnait sa chambre en se tenant aux murs, transpirant son alcool.

« Cette ville appelle une multitude d'esprits et de gens, dit Aza. Ils sont une multitude à conjurer, à supplier, à offrir. » Elle gronde, un bruit grave qui indique le plaisir, comme Safi quand je touchais l'intérieur de sa cuisse, la peau souple que personne à part

moi ne caressait jamais. Aza se nourrit de la vénération. J'ai envie de lui demander pourquoi elle m'abandonne sans cesse si notre lignée est tellement importante, à Mama Aza, Maman et moi. Mais je me retiens. Les longues journées terribles devant la palissade m'ont enseigné ceci : Aza n'est pas fiable, elle se gave de l'attrait divin qu'elle exerce.

« Mais ce n'est pas pour eux que je suis partie. Je cherchais un autre esprit. Celle-là vient d'une famille qui voit loin, comme les vigies sur les mâts des navires. Mes gens à moi, ce sont les tempêtes ; on tourbillonne et on détruit. On danse le chaos. Mais celle-là et les siennes, elles voient le monde de loin. Ce sont des navigatrices. Elles sont capables de trouver une issue là où il n'y en a pas. »

Je lui demande, « Pourquoi tu as besoin d'elle ? » alors que je meurs d'envie d'enfouir mon visage dans la terre et de faire semblant de dormir. Plutôt mordre ce sol malade que l'interroger, la regarder. Je commence à penser que ma considération est une offrande que je lui fais.

« Lorsque j'ai fini par trouver cet esprit clairvoyant, elle était entourée par ses diseuses de bonne aventure et ses spiritistes, tous ceux qui la vénèrent, l'entrevoient et tentent de lire le temps à travers elle. » Elle prend un air méprisant. « Des enfants. Mais elle, elle a une vraie vision. Je lui ai donné la menace d'une tempête, un mouvement de mes jupes ; en bruissant elles ont provoqué la peur, la fuite et le respect – un respect immense. En échange, elle a accepté de mettre son regard à ton service. D'après elle, une femme va venir demain.

– Qui ? »

Phyllis marmonne dans son sommeil. De petits éclairs parcourent les bras d'Aza, crépitent à la pointe de ses cheveux.

« Une petite femme, aussi aiguisée qu'un couteau. L'esprit te conseille d'aller avec elle. » Les tourbillons d'Aza se calment, comme durant la seconde qui précède la première goutte de pluie. « Elle va vouloir t'acheter, tu devras la laisser faire.

– Pourquoi ? » Une prise de conscience

brûlante me balaie tout le corps. Aza aussi veut quelque chose de moi. De même que le propriétaire de cet enclos, elle veut que je me vende. Mais dans quel but ?

« Je… » Aza miroite et noircit en vagues successives. « Je ne peux pas tout. Seule l'Eau peut. »

Elle ferme la bouche comme pour cesser de parler, mais elle continue de me regarder en roulant tel un brouillard dans l'obscurité.

Je demande, « C'est quoi, l'Eau ?

— Pour commencer à connaître l'Eau, dit Aza, tu devras mieux comprendre cet esprit. Et tu devras mieux comprendre le temps, l'univers. L'esprit qui prédit parle en énigmes parce que c'est ainsi qu'elle voit. L'univers n'est pas une ligne droite, un sentier étroit. L'univers est une énigme, un assemblage oblique de lieux, de voix, d'événements. Mais Celle-qui-prédit, elle voit un chemin, le chemin le plus vraisemblable qui te mènera à la liberté. Et pour l'emprunter, tu dois accepter d'être vendue à cette femme, lui proposer ce dont elle a

besoin parce qu'il faut qu'elle t'achète et t'emmène loin de cette ville. Une fois que tu auras quitté cet endroit, tu pourras t'élever, mais pas avant. »

Je n'y comprends rien. En remuant, Phyllis presse son dos plus fort contre le mien. J'attends qu'elle arrête de bouger pour chuchoter, « Tu dis que l'esprit parle en énigmes, mais tu n'es pas mieux. »

Aza tend un bras qui n'est pas un bras et qui devient solide et brun. Elle glisse un doigt le long de mon épaule.

« L'Eau, c'est l'esprit dans son entier. Avant toi et moi, avant tout le reste, il y avait l'Eau. On vient de l'Eau. On retourne à l'Eau. Il n'y a que l'Eau qui sache tout, mais l'Eau ne parle pas. »

Phyllis a un frisson.

« Celles-qui-prédisent, qui voient loin, elles déchiffrent du mieux qu'elles peuvent les voies de l'Eau. Elles auraient pu voir tes gens entassés dans les cales des navires qui ont transporté ta grand-mère et les siens sur la mer. Comme moi, elles auraient entendu

ta grand-mère et ses gens appeler, conjurer. Mais surtout… » Aza s'immobilise. Elle n'a jamais été aussi calme ; pendant un instant elle semble incapable de saccager la pièce, de désintégrer le mortier bâclé des murs et le toit branlant. Elle semble appartenir à ce monde, obéir à ses règles, et je comprends qu'elle aussi est liée à sa manière, que son pouvoir est limité.

« Seules Celles-qui-prédisent auraient pu savoir que tes gens qui étaient lancés par-dessus bord, ou qui sautaient par-dessus bord, et qui sombraient au fond des océans, ne feraient plus qu'un avec les profondeurs et qu'après avoir sombré ils chanteraient. Elles seules auraient pu savoir que les voix de tes gens s'élèveraient des profondeurs, que leurs esprits remonteraient comme des bulles d'air pour retrouver la chaleur du soleil. Seules Celles-qui-prédisent auraient pu savoir que tes gens deviendraient semblables à la vapeur de mes jupes. Qu'ils se changeraient en tempête. Qu'ils obtiendraient la puissance et la liberté. »

La seule chose que je voyais avant ce moment : ma corde.

« Tu dois bondir. Faire comme ont fait tes gens avant toi. Sombrer pour t'élever. Celles-qui-prédisent le voient. Elles déchiffrent l'Eau », dit Aza.

L'Italien en parle. À la fin du voyage de l'homme à travers les cercles de l'enfer, son guide trouve la sortie grâce au *bruit d'un petit ruisseau*. Ils suivent son lit pour remonter jusqu'à la surface, au *monde lumineux*, et au terme de leur ascension ils voient « *les belles choses que le ciel porte. Et de là sortant, nous revîmes les étoiles* », disait le tuteur. Je tourne cette phrase dans ma tête, comme je tourne sans relâche le poinçon de ma mère entre mes doigts, pour sa beauté, pour ses promesses : *les belles choses que le ciel porte. Et de là sortant, nous revîmes les étoiles*.

Je veux m'élever. Je veux les étoiles. Mais je ne peux pas obéir à ce que dit la voyante. Mon espoir, mon désir de liberté sont une offrande trop précieuse. Je me méfie d'Aza,

bien qu'elle admette avoir des limites et des désirs. Bien qu'elle soit liée par des règles. Je ne peux pas me vendre ; je ne peux pas me renier contre un calice d'argent, un gobelet en cristal, une nappe en dentelle. Je sens le renoncement dans ma poitrine, aussi gras qu'une larve d'abeille, humide et luisante, qui réclame du miel, davantage de vie. Il palpite en même temps que mon cœur. Coule avec mon sang.

Je dis, « Non. » Un panache de poussière se dépose en poudre sur mes lèvres : résidus d'os. « C'est ce que tu as dit à ma mère ? De se vendre, de boiter jusqu'à un autre enfer si elle voulait s'élever ? » Mes paroles, la terre sur laquelle je suis étendue : amères. Ça aspire l'humidité de ma bouche. Me dessèche. Me broie et m'empêche de parler. « Donne-moi de l'eau, Aza. » Ça, elle peut l'exaucer. Je compte sur elle pour m'en donner.

« Tu dois le faire, dit Aza.

— De l'eau. »

Aza rassemble sa tempête contre elle, roule dans ses jupes, serre ses nuages.

Elle dit, « Tu dois me faire confiance. »

Je refuse.

« Tu le dois. »

Je refuse.

« Ma mère, je dis. Où est-ce que tu as conduit ma mère ? »

La question plane entre nous. Aza l'a trahie. Va-t-elle m'abandonner moi aussi, passer comme toujours les tempêtes et me laisser à la dérive sur l'océan, sous le cœur flamboyant du soleil sans pitié ? Elle dit qu'elle a entendu et épargné Mama Aza, mais elle l'a quand même abandonnée à cet enfer. Elle dit qu'elle a suivi ma mère jusqu'ici mais que ma mère a refusé son aide, donc elle l'a laissée ; pourquoi ne l'a-t-elle pas sauvée ?

« Ta mère, bouillonne Aza, était une tempête à elle seule.

— De l'eau, je dis. Donne-moi de l'eau.

— Comme ta Mama Aza a demandé, gronde Aza, je donne. »

Un nuage envahit la pièce. Sa fraîcheur fait gémir et soupirer Phyllis. La bruine d'Aza s'accumule dans ma bouche, glisse le long

de ma gorge. Ma langue s'épanouit telle une fleur.

« Crois-moi. Et si tu n'y arrives pas, crois Celle-qui-prédit. »

Cette caresse humide m'apaise, creuse des ruisseaux dans la poussière, mais tout à coup elle devient plus dense, m'oppresse. Paisible, Aza ressemble à un nuage.

Je demande, « Qu'est-ce qui est arrivé à ma mère ? »

Un éclair passe comme un voile électrique devant elle. Phyllis sursaute et m'agrippe, se rapproche pour me soutenir ; même endormie, elle peut m'aider à tenir bon dans la tempête d'Aza.

« Tu t'élèveras, dit Aza. Vous le ferez tous.

— Ma mère. » Je rassemble mon courage. « Est-ce que tu as laissé tomber ma mère parce qu'elle ne voulait plus te voir ? T'appeler ? » Je montre les dents.

« Ta mère a choisi de continuer seule. Elle ne voulait pas aller où je lui disais d'aller, ni avec qui je lui disais d'aller. Elle ne voulait même pas me regarder ! Elle baissait

les yeux ! » Aza est un déluge sur moi, une éclipse torrentielle dans la touffeur de cette nuit. « Je suivrai ta lignée jusqu'au bout du monde. Je vous guiderai dans les profondeurs et je vous éloignerai des courants et des trous, pour que vous puissiez retrouver la surface.

— Est-ce qu'elle est morte ? »

Aza tend la main, son éclair crépite sur ma joue. Je la repousse.

« Elle n'a pas fait ce que je lui disais. »

Je recrache son eau, même si tout mon corps s'y refuse.

« Tu l'as laissée mourir ? »

Les jupes d'Aza ondulent, mais son visage est figé dans le souvenir.

« Oui, dit-elle.

— Va-t'en », je dis, et je couvre mon visage avec mes mains. J'ai du mal à parler à travers le hurlement, brusque et éraillé, qui me déchire. « Pars.

— Annis ?

— Tu ne peux pas me demander de me noyer tout en me promettant la liberté.

— Tu pourrais être délivrée », dit Aza, et sa voix a la douceur du tonnerre qui résonne au loin. À présent c'est elle qui implore. Je la regarde bien en face.

« *Par moi l'on va dans la cité des pleurs.* » Je lui crache les mots de l'Italien. *« Par moi l'on va dans l'éternelle douleur ; par moi l'on va chez la race perdue.* » Je ne veux pas craquer devant Aza, mais la nouvelle que ma mère n'est plus dans ce monde me brise. Je dis, « Tu es le malheur », et me retourne pour appuyer mon front contre Phyllis et m'accrocher à sa main endormie afin de me sentir moins seule, mais ça ne m'apporte aucun réconfort. Partout des lames, partout la souffrance. Aza brille d'un orange incandescent, étend ses jupes et presse, presse, comprime mes oreilles. Phyllis lâche un petit cri. Aza nous écrase comme ma mère broyait des myrtilles avant d'en faire de la confiture pour la table de mon maître. *C'est comme ça qu'on obtient le sucré*, disait ma mère. *Si tu fais de cette façon ça reste tranquille, ça fait*

ce que tu veux. Mais il n'y a pas de sucre ici, uniquement une peine cuisante, féroce.

Aza disparaît.

Sur le bord de la rue, au fond du monde, l'air de La Nouvelle-Orléans est chaud, dense et étouffant ; durant nos longues semaines de marche et d'attente dans l'enclos, le printemps a cédé la place à l'été. Phyllis vacille. J'essaie de lui prendre la main, de l'aider à se redresser, mais quand elle se tourne vers moi, le tignon de travers sur le crâne, ses yeux ne voient rien.

Elle dit, « Annis », et alors ses genoux cèdent et elle s'étale sur les pavés tel un vêtement mouillé. Sans connaissance.

Une petite femme blanche l'enjambe, aussi mince que Phyllis et moi et entièrement couverte : chapeau sur la tête, gants aux mains et bas aux pieds. Le vendeur paré d'or nous observe, adossé à la palissade, les lèvres retroussées sur le tuyau d'une pipe. Sa fumée flotte jusqu'à nous, âpre et irritante.

« Tu fais la lessive ? » demande la femme.

Je ne veux pas lui parler, pas lui concéder un seul mot. Phyllis et moi on est trempées comme si une rivière nous avait englouties. Il n'y a pas une goutte de sueur sur le visage rose de cette petite femme. La peau de ses tempes se froisse comme du papier. Ses yeux ont le bleu d'un ciel qui n'a jamais connu de tempête semblable à Aza. Je serre les dents, mais à cet instant une vrille d'Aza s'enroule autour du cou de la femme, se noue telle une écharpe fantôme et serre. Elle fronce les sourcils et tousse dans son gant. Je cherche les cheveux bouillonnants d'Aza, son regard de grand fond, mais cette vrille est tout ce que je vois d'elle. Cette femme est celle dont elle m'a parlé.

Je plisse les paupières et ne dis rien. La femme se penche vers moi.

Elle dit, « Est-ce que tu fais la lessive ? », plus fort, en articulant exagérément, au cas où j'aurais du mal à entendre.

Je m'écarte d'elle.

Elle se tourne vers le vendeur, qui s'approche.

« Elle est muette ? lui demande la femme. J'ai déjà une domestique qui ne parle pas, ça me suffit. »

Le vendeur souffle un cercle de fumée parfait, que la femme dissipe en secouant la main. L'odeur est celle d'un feu qui roussit une gorge. D'une flamme qui dessèche la poitrine.

« À mon avis, elle attend qu'un homme passe, dit le vendeur. Je crois que c'est davantage son genre. »

Capitule, dit l'Italien.

Très vite, je réplique, « Non. Je cuisine. Je couds. Je fais la lessive. »

Ces mots sont un naufrage. À la fin des étés durant lesquels mes abeilles avaient fabriqué du miel et pondu sans répit, quand le froid s'annonçait lentement, je les laissais tranquilles. Chaque automne, j'avais la sensation d'une perte quand je chipais pour la dernière fois un morceau de rayon dégoulinant de miel. Je ressens la même chose en me

forçant à répondre à cette femme avec son visage sec comme le sable et ses yeux secs comme le ciel, dans ce lieu qui ne connaîtra jamais la neige. Une vague de désespoir en lui disant ce qu'elle a envie d'entendre. Mais je refuse que cet homme me vende pour que d'autres hommes me passent dessus. Et je ne lui ferai pas le cadeau de me garder pour lui une fois que j'aurai chassé tous ceux qui désiraient m'acheter.

« Tu connais les herbes ? demande la femme. Quelques remèdes ? »

J'acquiesce.

« Les champignons ? »

Je fais oui de la tête.

« Quand tu me réponds, tu dis, "Non, madame". » Elle me sourit, la bouche close et les lèvres pincées.

Elle tourne les talons et va vers le vendeur, qui nous fixe du regard. Ils marchandent. Un des employés du vendeur relève Phyllis. Je regrette de ne pas être tombée morte, ça m'aurait évité de devoir répondre à cette femme et rembarrer le vendeur, et je

regrette qu'ils m'aient poussée à appliquer le plan d'Aza. Je regrette de ne pas avoir perdu conscience comme Phyllis sous l'écume de cette journée où le soleil fait fondre le ciel. Aza souffle sa brise sur mes joues et mon cou, mais je me détourne de sa main fraîche et regarde les hommes porter Phyllis, le visage amolli par l'inconscience, la bouche entrouverte, en direction de l'enclos. J'espère qu'elle rêve. Je me demande si je ne viens pas de me condamner.

Capitule, disait l'Italien.

J'ai capitulé.

7

MERVEILLE DE L'OBSCURITÉ

Je marche derrière le chariot dans lequel voyage la femme mince. Je ne suis pas seule. On est quatre à traîner les pieds derrière elle et son servant, un manchot à la peau foncée et au cou en brindille qui s'appelle Emil. Après avoir quitté l'enclos du vendeur véreux, la dame nous a fait aller par les rues défoncées et sulfureuses jusqu'à un nouvel enclos, et puis encore un autre, où elle a trouvé un homme qui a les yeux jaunes et une bosse dans le dos pour le faire travailler dans son étable, une femme, qui marche avec les poings serrés, pour en faire une cheffe d'équipe, et pour finir un enfant à la bouche toute gonflée. Elle veut le faire travailler au raffinage du sucre.

Une fois qu'elle a fini de faire son marché, elle dit à Emil de sortir de la ville et on

s'enfonce à présent dans la nature qui grouille de verdure et de vie. Pendant plusieurs kilomètres, on est engloutis par la forêt marécageuse. Et puis, alors qu'on marche depuis plusieurs heures, les arbres s'ouvrent sur une clairière ; en son centre se dresse la maison de la dame, un édifice à colonnes qui s'élève vers le ciel, cruel et élégant comme une épée décorative. Elle est deux fois plus grande que celle de mon maître. Emil dépose la dame devant le grand porche puis il nous emmène par une route qui serpente jusqu'à l'arrière de la maison, où on découvre des granges, des boucheries, des fumoirs et une ferronnerie. Les gens interrompent leur travail, nous lancent un regard et s'y remettent. Leurs vêtements sont encore plus élimés que ceux de ma mère, ceux de Nan et Safi ou les miens. Derrière les potagers, des champs immenses s'étalent comme le blanc d'un grand œuf au plat.

« De la canne à sucre », dit Emil avant de cracher dans la poussière. Des tiges vertes qui nous arrivent au genou émergent de

la terre noire, affamées de soleil. De là où on se trouve, les champs se déploient d'un seul tenant jusqu'à une forêt à l'horizon. Je n'ai jamais vu une telle superficie de terre déboisée et contrainte à produire. Le long de la bordure opposée des champs, des cases agglutinées en rangées étroites ressemblent à des jouets éparpillés. Le chemin qui contourne la maison est en terre, avec des nids-de-poule entourés de coquillages blancs grands comme la paume de ma main. Ils me lacèrent les pieds, et chaque morsure me fait haïr un peu plus Aza, le vendeur d'esclaves et la petite femme blanche.

« C'est des coquilles d'huître, dit la cheffe d'équipe. Les huîtres, ça a goût de marée et de vagues. » Quand elle lève les yeux, je devine qu'elle voit plus loin que nous, elle revoit ceux qu'elle a connus au pays. Son visage s'attendrit, le noir de ses yeux me rappelle deux charbons qui refroidissent : un feu qui meurt dans le cœur.

Je demande, « Tu étais cuisinière ? »

Elle acquiesce.

Je demande, « Tu as des gens qui sont restés derrière ?

— Une fille. Je me disais que si elle savait faire des choses, si elle savait lever des filets, pétrir et cuire. » Elle baisse à nouveau les yeux, respire un grand coup, et je comprends qu'elle s'efforce d'expulser l'émotion le plus vite possible. Que cet amour lui fait mal car il n'a nulle part où aller : un vent qui gratte des pierres gelées par l'hiver. « Je pensais que je pourrais lui apprendre quelque chose qui la sauverait de ça. Mais tout ce que j'ai fait, ça leur a seulement facilité la tâche pour m'envoyer ici. »

Je serre les dents pour refouler la douleur qui me tord le ventre.

« Maintenant elle est aussi grande que moi… » La respiration de la femme est humide, hésitante, et je la tranquillise. Son coude est dur au milieu de la chair de son bras, et je voudrais savoir si ma mère aussi a pris cette route, si elle a parlé de moi à une autre femme, une inconnue. Une grâce minuscule, aussi brève qu'un souffle.

Je demande à la femme, « Comment tu t'appelles ?

— Camille.

— Et ta fille ?

— Temple. » Elle le prononce si bas que le silence en mange la fin.

« C'est un joli nom, je dis. Les temples, c'est des endroits pour les esprits.

— Y a pas de dieux ici », répond Camille, un verdict comme un coup de hache dans le tronc de sa souffrance.

Aza tournoie dans l'obscurité, agite les branches couvertes de mousse. J'ai envie de répliquer à Camille qu'il y a des esprits jusque dans cet endroit maléfique, au sein de la lumière et des ombres. Je pourrais lui dire, *Ils sont là, mais ils sont trop exigeants*. Je serre le coude de Camille en tâchant de la réconforter et je m'efforce de ravaler la rancœur suscitée par la demande d'Aza qui m'a menée ici : un acide dans ma gorge. *Tu dois arrêter d'y penser*, m'a un jour dit ma mère, *sinon ça va t'étouffer.* Camille me regarde sans me voir, elle voit sa fille à travers moi.

Je serre une dernière fois puis lâche son coude car Emil me mène à la cuisine, où Cora, la cuisinière, me charge de petites tâches pour voir comment je me débrouille. Elle est grande et a les hanches larges, contrairement à ma mère, mais sa gentillesse me rappelle Maman. Je me perds dans l'ennui des choses à porter, récurer et vider jusque tard dans la nuit.

Quand je me réveille, je suis couchée au tréfonds de la demeure de la dame et je cherche Aza dans le noir. Le jour à venir : un coyote tapi dans les fourrés, qui se lèche les babines. Une douleur pesante creuse son chemin dans le centre de mon corps, s'entortille à mon estomac et à mes omoplates, serre. Je ne veux pas me lever. Je reste allongée, écrasée par le poids d'un néant aussi lourd que la maison dans laquelle je me recroqueville.

Je me lève en même temps que Cora et les deux femmes de chambre, avant que le

soleil ait fini de fendre le ciel. Les femmes de chambre sont aussi maigres que moi, on dirait qu'elles viennent d'arriver avec un convoi. Elles roulent leur paillasse dans l'office où on a passé la nuit, puis je les suis à travers un dédale de garde-mangers qui débouche dans la cuisine et on fait les présentations à mi-voix dans le noir.

« Je m'appelle Esther, dit la femme aux épaules fines. Elle, c'est Mary. » L'autre opine, long cou, cheveux tressés en couronne. Toutes deux semblent avoir mon âge, pas encore vingt ans. « Elle parle pas beaucoup. »

Je réponds, « Annis », ne leur donne que mon surnom ; Arese, c'est réservé à Maman. Esther me passe une perche et deux seaux, puis elle s'équipe à son tour, nous fait sortir de la maison et nous emmène sur le chemin. Mary tient un tisonnier à la main. Elles marchent vite dans la grisaille bleutée du petit jour, coude à coude, du même pas.

Je demande, « À quoi il sert, ce tisonnier ?

— Elle surveille qu'il y a pas de serpents », répond Esther. Mary lui pince le flanc et

sourit, mais sa bouche, en s'incurvant vers le bas, donne l'impression qu'elle fait la moue. On fend des nuages de moucherons qui nous harcèlent. On remplit les seaux au puits. Je les installe en équilibre sur mes épaules aux deux extrémités de la perche et on repart. Esther n'a pas besoin de regarder où elle marche, mais moi si ; des insectes bourdonnent tout autour dans les herbes. L'éveil du jour crépite comme les braises d'un feu neuf.

« Ça fait du bien d'être une de plus », dit Esther. Je suis essoufflée. Les seaux pèsent lourd. « Moins de voyages. Et puis Mary est pas douée pour la conversation.

— Elle parle pas du tout ? je demande.

— Nan », dit Esther en s'arrêtant.

Mary se rue vers un serpent qui traverse le chemin en quête de la lumière et de la chaleur du soleil dont il sent l'arrivée. L'animal se tortille, épais et plus noir encore que la nuit mourante. Mary lève le tisonnier au-dessus de sa tête et l'abat juste derrière son crâne, transperce son corps avec un petit rire, puis lui écrase la tête avec son pied nu.

« C'est ça qu'elle fait, sourit Esther. Elle nous trouve le petit déjeuner. »

Mary tord la tête du serpent comme s'il s'agissait du cou d'un poulet et jette sur son épaule la dépouille qui se balance à chaque pas contre le tissu clair de son dos. On distribue l'eau, après quoi Cora dépèce et vide le serpent, puis elle frotte la chair avec de la graisse, la saupoudre de sel et la fait frire. Quelque chose s'éteint en moi tandis que je la regarde découper l'animal, en revanche je ne ressens rien du tout quand je mastique la viande blême avec un haut-le-cœur à chaque bouchée. Je ne ressens rien quand Cora me parle de la maîtresse, m'explique comme elle est autoritaire. Je ne ressens rien quand Esther explique que la maîtresse met des gants blancs pour vérifier s'il reste de la poussière sous le manteau de la cheminée ou le rebord de la table. Je ne ressens presque rien quand Cora me dit qu'elle compte chaque pomme de terre, chaque livre de riz, chaque épi de maïs, chaque jambon,

tout ce qui vient de la ferme, pour s'assurer qu'on ne chaparde rien.

« Le meilleur c'est l'alligator, dit Cora. Quand on peut en trouver. » Je ne demande pas si c'est aussi Mary qui tue les alligators. Je déglutis, la gorge engluée.

À la fin du repas, mon estomac est aussi léger qu'une plume échappée d'un édredon. Je bois encore de l'eau et épie les clavicules d'Esther, deux lames tranchantes. Quant au cou de Mary, c'est une longue ligne ; je devine qu'elles sont affamées. On travaille malgré tout. On plie, on soulève, on transporte, on reprise, on allume, on se dépêche et on range. On fait des allers-retours au puits et à la rivière pour apporter de l'eau aux champs, où les ouvriers sont courbés sur les cannes à sucre. Les tiges paraissent déjà plus hautes qu'hier et s'élancent vers le ciel dans les derniers feux de l'été. Je n'ai jamais vu de champs si vastes, ni un si grand nombre de personnes cassées en deux par le travail. Leur dos : arrondi, noir, une meute de coccinelles. L'air : imprégné de fumier. Les vieux

et les enfants désherbent en pataugeant dans la boue jusqu'aux chevilles. Personne ne lève les yeux vers l'étendue bleue où Aza flotte, les bras écartés, pour faire applaudir les feuilles des arbres. Elle envoie une brise grâce à laquelle la transpiration émaillant les peaux s'évapore. Elle caresse la peau nue de ceux qui triment dans les champs, la plupart des hommes enlevant leur chemise pour travailler. Certaines femmes ont uniquement un linge sur la poitrine, noué derrière le cou. Une partie des enfants cavalent nus en distribuant de l'eau.

« Tu viens du nord ? » me demande Esther quand elle voit que je reste bouche bée en regardant les enfants. Comme le morceau de serpent que j'ai ingurgité, l'odeur des déjections animales me donne la nausée.

J'acquiesce. « Y a surtout du riz et du tabac là où j'étais.

— On est dans la bonne saison. » Esther part d'un rire où ne brille aucune lumière. « La fièvre jaune est pas encore arrivée. Et c'est pas encore le moment de récolter. »

Elle hisse le seau un peu plus haut sur son épaule. « T'as de la chance. On vit plus longtemps quand on travaille dans la maison. » Elle évite mon regard et a un petit sourire. « Mais nous aussi on aura droit au champ, surtout en septembre et en octobre. »

Un des hommes se redresse lorsque Esther dit cela, suit du regard sa démarche boitillante et lève brièvement la main dans la brise. Esther le salue. C'est Emil, le domestique manchot, plié au-dessus des mauvaises herbes.

« Oncle Emil », dit Esther.

Il retourne à la boue et je sens qu'Aza agite les poils de ma nuque. Je ne me retourne pas. Je refuse de la regarder avec affection, comme font Esther et Emil.

La journée s'écoule dans un labeur incessant pour ce monstre de maison. La blanche demeure engloutit nos efforts à grandes bouchées, une heure après l'autre, et le soir venu on se retrouve au garde-à-vous derrière la table de la dame. Esther, Mary et moi, droites comme des I, sans expression,

en nage dans la salle à manger. La dame picore un peu de chaque plat, puis indique à l'une de nous de les enlever. Aza plane à la fenêtre, le brouillard de ses jupes ressemble aux ailes d'une buse. Je ne fais pas attention à elle. La dame n'a pas d'enfants : elle mange seule avec sa mère, dont les cheveux et les yeux ont la couleur de la neige. Elle n'y voit plus. Elle mange petit morceau par petit morceau. Après ça, on débarrasse et on file par les couloirs étroits qui mènent à la cuisine, et Esther en profite pour taper dans ce que la dame a laissé. Je porte l'assiette de sa mère, mais je ne me résous pas à manger ce qu'il y a dedans.

Quand la dame et sa mère se lèvent à la fin de leur dîner, je plante mon regard dans les yeux d'orage d'Aza et libère la tornade de ma rancœur, je lui en veux d'avoir abandonné ma mère, d'avoir déçu Mama Aza, de m'avoir fait atterrir dans cet endroit qui m'écrase et m'empêche de penser à autre chose qu'à tordre, porter, servir, monter, savonner, sécher, ranger, plier, allumer et arroser. Pen-

dant la deuxième nuit que je passe dans cette maison, j'ignore les murmures d'Aza, le bruit de la pluie et le vent qui tourne autour de l'office où on dort calées entre des sacs de haricots et de farine.

« Annis, dit Aza. Ma petite. »

Le lendemain matin, on aide Cora à préparer le petit déjeuner et à le servir, après quoi Emil nous dit de le suivre dans la grange, où il se munit d'une hachette avant de nous emmener aux champs. On s'arrête dans la pénombre qui se dissipe à côté de deux vieilles femmes qui tiennent à la main d'épaisses branches de chêne ; d'autres, également armées de branches, encerclent les cannes à sucre. Elles se chuchotent des choses, lancent des regards par-dessus les rangées de tiges qui s'entrechoquent. Emil coupe une branche pour Esther, une autre pour Mary et enfin une pour moi. Mary arrache l'écorce de la sienne et la fait tournoyer avec presque autant de grâce que ma mère. Elle sautille

sur la pointe des pieds. Il y a comme un courant vivant qui parcourt les rangées.

Je demande à Esther, « C'est quoi ?

— Des rats.

— Autant que ça ?

— Ouais, on doit s'en débarrasser. La première équipe met le fumier et elle récolte. La deuxième et la troisième, elles plantent et elles éliminent les mauvaises herbes. Ça, on élimine. »

Esther sourit, un mince croissant. Je dénude ma branche comme l'a fait Mary. Tenir le bâton entre mes mains est une impression plaisante, familière, j'aime sentir son équilibre, sa légèreté du côté où j'ai arraché les feuilles, sa lourdeur là où il est plus épais. Des hommes, des femmes et des enfants se massent autour du champ et brandissent des branches et des gourdins improvisés. Les contremaîtres nous observent en criant, perchés sur leurs chevaux. Les enfants s'élancent en premier, cavalent dans les rangées en tapant sur la file de rongeurs noirs qui détalent entre les pousses, ralentis par leur

festin de la nuit. Les femmes et les hommes trottent moins vite derrière les rats en fuite. Mary, elle, fonce comme une flèche et tout à coup elle devient Safi, la plus rapide d'entre nous lorsqu'on aidait aux récoltes pendant notre enfance, qu'on distribuait de l'eau et emportait les sacs de riz. Les rats tombent l'un après l'autre sous ses coups. Je la suis, Esther à côté de moi, mais les tiges sont trop hautes, trop pleines d'été, et on y voit mal ; on se contente des retardataires, des égarés, mais ça fait quand même du bien de manier ce bâton noueux, d'imaginer ma mère près de moi à la place d'Esther, fouettant l'air de sa lance et frappant sans répit ceux qui nous maltraitent. Il n'y a pas de chants, plus aucun chuchotis, uniquement les coups sourds et la mort. Les plus petits enfants suivent les chasseurs et ramassent les rats par la queue puis les transportent en grappes comme des fruits marron et dégoulinants. Alors que le jour point à travers les arbres, les chasseurs se regroupent au milieu du champ pour mettre en commun leurs trophées.

« On peut pas les laisser ici », dit Esther. Elle s'essuie le front avec un bras. « Ils vont attirer les buses, les opossums et les tatous. Il faut les brûler. »

Un contremaître à cheval s'approche et nous surveille pendant qu'on rassemble les corps. Le cheval agite sa queue brillante, mais l'homme ne bouge pas. Je ramasse un rat mort à la queue sèche et duveteuse.

Puis le contremaître lance, « Toi, là-bas », et tout le monde s'interrompt, même ceux qui sont loin. Esther pousse un bref soupir et regarde ses pieds. Un peu plus loin se dresse la silhouette grande et sèche d'Emil.

« Tu l'as cassée », lui dit le contremaître. Sa moustache et sa barbe lui mangent le visage : elles cachent sa bouche, si bien que sa voix semble presque sortir de nulle part. Aza renifle derrière mon épaule, souffle dans mon oreille.

Elle me dit, « Ne regarde pas. »

Je fais non de la tête. Emil est raide comme un lampadaire. Il tient à la main une hachette dont la tête est de travers.

« Ne bouge pas, dit le contremaître. J'arrive. » Il va jusqu'à Emil et arrête son grand cheval sombre près de lui.

La chemise d'Emil est ouverte sur sa poitrine et il reste immobile dans l'ombre de l'animal. Le contremaître lui balance un coup de pied qui fait bâiller sa chemise sur son épaule. J'aperçois des sillons sur son cou, sa poitrine, ses côtes. Il n'a que la peau sur les os. Contrairement à tous les autres, Emil ne baisse pas les yeux devant le contremaître. Il crispe si fort la main sur le manche de la hachette que ses articulations blanchissent dans la lumière crue.

« Je viens pas », dit Emil sans desserrer la mâchoire. Il ramène son bras amputé en travers de son ventre, de même que la hachette cassée.

« Emmenez-le au trou », dit le contremaître. Deux autres hommes mettent pied à terre et arrivent en courant. Ils ont les mêmes cheveux et le même teint pâle que les filles de mon maître. Emil se campe sur ses jambes, les hanches basses, les pieds

enfoncés dans la terre. Les hommes le traînent hors du champ, vers les granges et la grande maison. Ses talons laissent de longs serpents derrière lui. Le contremaître à cheval éperonne sa monture et les suit au petit trot.

« Non ! crie Emil. Non ! » Un des hommes lui balance un coup de coude en travers du visage et lui arrache la hachette. Des oiseaux chantent d'une voix triste et virevoltent dans le ciel. On quitte les champs en emportant la vermine et on commence à entasser les cadavres. Mary donne des coups de pied dans la terre et jette des regards noirs aux rats qu'elle tient par la queue.

Je demande, « C'est quoi le trou ?

— Viens », dit Esther en ramassant ses seaux d'eau. Je les suis. Mary et elle se mettent à courir sur un chemin de terre jusqu'à un endroit où les branches de deux chênes se rejoignent au-dessus de nos têtes, s'emmêlent et s'embrassent. Le vent ébouriffe la mousse, c'est un vent colérique, agacé qui me laisse deviner la présence d'Aza dans la petite

chambre sous les arbres. On s'arrête, accroupies dans les broussailles, et on observe Emil qui continue à se démener, bat des pieds et se contorsionne comme un poisson pris à un hameçon. Un des hommes lui envoie un coup de coude dans le visage et Emil s'effondre dans ses bras. L'autre s'éloigne de quelques pas et s'agenouille. Il semble empoigner la terre et une trappe s'ouvre dans le sol. Son collègue traîne Emil jusqu'à l'entrée, l'y jette et il tombe en criant dans la gueule obscure de la terre. Les hommes referment la trappe sur lui. Aza tournoie et rebondit d'un côté à l'autre de la clairière, arrache les feuilles des branches. Elle se présente sous la forme d'une averse de grêle verte : une rage vivante. Les hommes protègent leurs yeux avec leurs mains et se plient en deux, on dirait deux fantômes perdus.

« Une tempête arrive, dit Aza. Je m'en charge. »

Des nuages s'amoncellent et la terre s'envole en spirale vers le ciel, qui devient brun comme le fond vaseux d'un lac.

« Tu dois le chercher, Annis », dit-elle.

Je chuchote, « Chercher quoi ? » et Esther tourne la tête vers moi.

Elle me demande, « Qu'est-ce que t'as dit ?

— Rien. »

Je fronce les sourcils, j'aimerais savoir si Emil crie. Si la tornade provoquée par Aza nous empêche de l'entendre. Elle fait un nouveau passage dans la clairière et le contremaître à cheval pousse un hurlement quand sa monture se met à tirer sur les rênes, ruer et danser sous les branches. On s'accroupit face au vent. Le contremaître hurle mais sa voix est noyée sous les rafales. Mary nous fait signe et on la suit, on va s'abriter dans les broussailles malmenées par le vent.

« Tu m'attends », siffle Aza, et il y a du plaisir dans sa voix. J'ai envie d'agiter mon bâton vers elle pour voir s'il la touchera, déviera sa course folle et la dégrisera de l'ivresse que lui procure sa puissance.

Je me demande si Emil sent le vent d'Aza là où il est, si le sol tremble. Esther a noué

autour de sa tête un tissu crème dont je suis les mouvements dans la pénombre. Mary lève un bouquet de rats au-dessus de sa tête et regarde le ciel où Aza enrage avec un gigantesque sourire.

Un peu plus tard, le vent porte jusqu'à nous une odeur de poils brûlés, les poils des monticules de rongeurs morts aux quatre coins des champs. Leur puanteur flotte jusqu'à la cuisine et grimpe dans les chambres. Comme la mère de la dame tousse dans un mouchoir, la maîtresse m'ordonne d'aller demain cueillir des herbes pour préparer une décoction qui apaisera sa gorge, puis elle nous dit de fermer tous les rideaux et les portes. Malgré tout, la maison empeste la viande carbonisée. Les pièces sont aussi silencieuses et sombres que doit l'être ce trou dans la terre.

Alors qu'Emil est toujours enfermé dans le trou, la dame nous fait ouvrir toutes les fenêtres de la maison puis nous charge de laver tous les draps, de balayer et récurer les

sols, cirer les meubles, épousseter les chandeliers, briquer toutes les surfaces métalliques. Elle dit, *Je veux que ça brille.*

« L'homme va venir, dit Esther tandis qu'on trimbale, frotte et lave. Son mari. Il habite en ville, il travaille là-bas. »

Je m'interroge : l'a-t-on croisé quand l'Homme de Géorgie nous a fait traverser la ville, est-il passé devant l'enclos sans nous voir, ou bien s'est-il arrêté, nous a-t-il posé des questions, s'est-il même disputé avec le vendeur ?

Je demande à Esther, « À quoi il ressemble ? »

Elle pouffe. « Il rate jamais un repas. »

Le lendemain, tandis qu'on va chercher de l'eau le matin, je ralentis. Je laisse Mary et Esther partir devant et prends le chemin qui mène aux arbres et au trou dans le sol. Je tends l'oreille. Emil gémit. Mes aisselles et ma figure ruissellent de peur, mais je m'agenouille près de la grille noire et verse de l'eau, une tasse, deux, à travers les barreaux.

Je murmure, « Emil. De l'eau. »

J'espère qu'il réussit à en recueillir un peu dans sa paume ou sa bouche.

Le lendemain matin j'y retourne et guette les contremaîtres, mais ils ne sont jamais là. La grille paraît lourde, irrévocable. Bien qu'Emil ne me réponde pas, je lui parle quand même et verse de l'eau en pensant à ma mère : si elle s'est retrouvée dans un trou semblable, quelqu'un a-t-il eu pitié d'elle ? Je m'efforce de ne pas penser à lui quand je suis dans la maison, pendant que mes muscles endoloris s'activent. Je m'efforce de ne pas penser du tout, mais je ne peux pas m'empêcher d'imaginer Maman dans un trou, les yeux tournés vers la grille, vers le ciel, en train d'appeler Aza.

Au matin du quatrième jour, la dame ordonne aux contremaîtres de le faire sortir. Ils se mettent à genoux et hissent Emil avec une corde. Ils lui ordonnent de se laver, ce qu'il fait dans le jardin derrière la cuisine. Après le départ des contremaîtres, il se frotte lentement avec son unique main, décolle la croûte de terre qui couvre son visage, ses

bras, ses jambes, son dos courbé comme une faucille. Il s'interrompt, se relève et regarde dans le vide, puis une poule glousse ou un coq chante, alors il sursaute et reprend sa toilette. On l'observe depuis l'ombre de la maison et Esther se propose pour lui frotter le dos ; il la repousse d'un geste en lui disant qu'il aura seulement besoin qu'elle le rince quand il aura fini de se nettoyer. Il se redresse peu à peu à mesure qu'il reprend ses esprits dans la lumière du jour. Il s'habille dans la grange et lorsqu'il en ressort, une manche nouée sur son bras amputé, il est aussi droit que la première fois que je l'ai vu, quand il conduisait le chariot de la dame.

Emil est envoyé à La Nouvelle-Orléans pour chercher le mari de la dame et revient le soir avec lui. Esther n'a pas menti : c'est un homme imposant. Sa voix tonne dans le vestibule et il part d'un grand rire quand la dame arrive sur la pointe des pieds, le teint rose, étincelante de diamants comme un oiseau qui se baigne dans un ruisseau. Les joues du mari sont aussi rondes et brillantes

que deux petits pains, rougies par la graisse. Il l'engloutit entre ses bras, et sa veste à fil d'or ainsi que la cascade de boucles dorées qui dévale son crâne brûlent toutes les ombres qui restaient encore dans la pièce. Ses épaules porcines prennent toute la place. On ne peut pas le rater, c'est un vrai rouge-gorge. Sa femme, petit oiseau, pépie autour de lui.

Avant l'arrivée du mari, la maison était sombre et étouffante comme un taillis, on avait pour consigne de garder les rideaux tirés et de ne pas allumer plus de deux bougies par pièce ; leurs flammes dansaient devant les miroirs en projetant de faibles éclaboussures de lumière, ce qui nous permettait de piquer plus facilement le pain abandonné dans les assiettes. À présent, toutes les bougies flambent devant des miroirs impeccables et le cristal des lustres multiplie leur éclat, on croirait que la dame a invoqué le soleil dans le vestibule. La maison resplendit et baigne dans une odeur capiteuse de cire fondue.

La dame dit à son mari, « Vous avez trop attendu. Vous auriez dû revenir plus tôt. »

Je les écoute parler d'une oreille, plantée avec Esther et Mary contre le mur du vestibule. On débarrasse le mari de son chapeau et de ses bagages. Il explique à sa femme que son associé a attrapé la fièvre jaune ; depuis plusieurs mois déjà l'été fait bouillir La Nouvelle-Orléans et des familles entières tombent malades.

« Vous avez lambiné, gazouille la femme. Vous auriez pu attraper la mort ! »

Elle insiste pour lui donner à manger, affirme qu'il dépérit quand elle n'est pas là pour prendre soin de lui. On les suit jusqu'à la chambre du mari, où il se débarrasse de ses vêtements de voyage que je descends avec l'aide d'Esther. Ils sont humides et sentent le lait qui tourne. Cet homme transpire autant que mon maître.

« Il a une femme en *plaçage** », me dit Esther le lendemain après-midi tandis qu'on est toutes les trois les bras dans l'eau jusqu'au

coude pour laver les vêtements que l'homme a rapportés de la ville.

« C'est quoi, une femme en *plaçage** ?

— Une femme comme toi, qui a la peau claire et les cheveux doux. » Elle baisse la tête, essuie son front sur son épaule. « Y en a partout à La Nouvelle-Orléans. »

Je repense à ces femmes coiffées d'une écharpe enturbannée qui arpentaient les rues en veillant à ne pas nous regarder, nous les attachées, les ensanglantées, vouées à être vendues.

« Il a des enfants avec elle », dit Esther.

Je n'arrive pas à retenir un bruit de surprise.

« La dame peut pas en avoir », dit Esther.

L'eau chaude et le savon me brûlent les mains, mais je frotte avec les bras, les épaules, le dos. Au déjeuner j'ai chipé une bouchée de haricots dans l'assiette de la mère aveugle, ça a fait taire mon ventre. Je pense à Safi. Je donnerais n'importe quoi pour retrouver sa douceur. Ça me comblerait. Je ravale un sanglot qui tente de bondir hors de ma gorge.

Je cligne des paupières et me remets à la lessive.

Je demande, « Comment tu es au courant pour l'autre femme ?

— Il vide pas ses poches. Il avait une photo d'eux qu'il a oublié de sortir de son gilet. »

Mary essore une chemise.

« Elle est jolie. Elle a des grands yeux noirs et un grain de beauté sur le menton. Elle lui a donné un garçon et une fille. Ils lui ressemblent comme deux gouttes d'eau. »

Je tords ses sous-vêtements. Même lavés, ils continuent à dégager une odeur aigre. Je suis sèche à l'intérieur, je suis la terre entourant les racines d'une plante flétrie. Affamée et frustrée.

Je demande, « Tu as fait quoi de la photo ? »

Mary grogne. Esther éclate de rire.

« J'ai réfléchi un moment. Si je la remettais dans sa poche et que la maîtresse la trouvait, tout le monde aurait des ennuis. Elle fait comme si elle était son superviseur ; elle punit pour punir. Si je remettais la photo

et qu'il la trouvait, il aurait su qu'on savait. Donc je l'ai lavée. Je l'ai laissée dans sa poche et elle a été détruite. Elle s'est transformée en gomme. » Elle sourit à Mary. « C'est Mary qui a eu l'idée. »

Mary sourit, fine suture sur son visage, et lève les yeux au ciel. Elles s'aiment, ces deux-là. Peut-être pas comme moi j'aimais Safi, mais c'est quand même de l'amour. *C'est bien*, je me dis. *C'est bien que tout le monde ne meure pas de faim ici.*

Je dis, « Elle est intelligente, Mary.

— Oui, chuchote Esther. C'est vrai. » Elle se redresse, le vêtement qu'elle essorait dégouline sur son tablier. « Il vaut mieux qu'on reste ensemble pour travailler, maintenant qu'il est revenu. S'il te croise alors que t'es seule… » Mouillée, sa jupe devient noire. « Mâche des racines de coton », ajoute Esther en baissant les yeux, la voix réduite à un souffle. « Ça empêchera les bébés d'arriver. »

J'étire le vêtement, dont le tissu fait un bruit comme s'il se déchirait.

« Parce que, quand il nous force pas lui-même, il met des hommes et des femmes ensemble, il nous fait coucher ensemble dans les cases en espérant qu'on va tomber enceintes et qu'on lui donnera des bébés. Et la dame, elle fait travailler les femmes jusqu'au moment où elles accouchent et après elle les renvoie tout de suite dans les champs. Mâche et avale, dit Esther. Fais-moi confiance. »

J'ai envie de lui demander comment elle sait ça, mais je me retiens.

« Ça aussi c'est Mary qui me l'a appris », dit Esther en fermant la porte à la conversation.

L'homme engloutit sa part du dîner. Il n'y a pas de restes parce qu'il n'en laisse pas ; il nettoie son assiette avec du pain, son couteau, sa fourchette et sa cuillère. Plus il boit, plus son visage brille, au point qu'il finit rouge comme le cœur d'un feu, tandis que ses mains et le haut de son front restent

jaune pâle. Régulièrement, la maîtresse tend la main vers le coin de la table, lui touche l'avant-bras, le coude, même une fois le visage. Elle est à l'aise avec son affection, certaine de sa portée, de sa vivacité, de sa réciprocité, parce qu'il la touche en retour. Elle plisse les yeux et rit chaque fois que la main de son mari trouve la sienne ; ses joues de cire ont le même éclat pêche que l'intérieur d'une aile d'oiseau. Safi me touchait de la même façon quand elle m'embrassait, et ses doigts se muaient en une cage qui enfermait délicatement mon visage. J'aimais être son oiseau domestique aux plumes coupées : je me faisais belle et me lovais contre elle, le cœur battant. Plus que tout je désirais ce qu'a cette femme : pouvoir toucher Safi sans me cacher, hors du nid des arbres et des bourdonnements de la ruche. Me sentir en sécurité dans mon amour. Mais c'était impossible.

Mama Aza non plus ne se sentait pas en sécurité. Elle avait son garde, mais elle ne pouvait pas l'aimer officiellement. Maman

me l'a raconté une nuit, dans l'obscurité, après le travail.

« Ils ont essayé d'arrêter. Quand elle le croisait avec son groupe de femmes et qu'il était avec ses hommes, elle tournait la tête. Mais elle sentait son regard qui la suivait comme un nuage de moucherons. Toute sa vie elle avait pris sur elle pour ne rien désirer, mais elle voulait cet homme. Elle voulait être tenue dans le cercle de ses bras. Elle voulait s'agenouiller avec lui entre les pieds froids des arbres et chasser l'antilope. Elle voulait respirer comme ça – là, Maman a attiré ma tête contre sa poitrine, pendant que les enfants de Nan marmonnaient dans leur sommeil –, la tête contre son cœur. Mais c'était impossible. Donc ils se sont enfuis. C'est quand ils ont été rattrapés et emmenés au bateau que Mama Aza s'est rendu compte que j'étais dans son ventre, que tout leur amour avait créé une petite graine. »

J'ai touché sa poitrine, son cœur y clapotait.

« Le roi a envoyé les deux familles à leur poursuite : les sœurs-épouses de Mama

Aza et les frères du garde. Mama Aza et l'homme qu'elle aimait ont eu une nuit de liberté ensemble, sous le ciel, dans un lit qu'ils s'étaient fabriqué eux-mêmes. Une nuit à se tenir serrés l'un contre l'autre. Le lendemain ils ont recommencé à fuir, mais les épouses savaient pister les bêtes, les grosses aussi bien que les petites, et elles les ont retrouvés au cours de la deuxième nuit. Elles les ont entourés. Encerclés. Mama Aza et son homme, ils ont dégainé leurs lances et leurs épées et ils se sont mis dos à dos. À chaque coup et à chaque parade, elle sentait les muscles de l'homme qui bougeaient contre les siens. Elle m'a raconté qu'elle n'a pas pu s'empêcher de pleurer quand elle a vu qu'ils ne pourraient pas gagner, parce qu'elle a compris que ses muscles seraient la dernière chose qu'elle sentirait de lui. »

Son cœur, le battement d'une aile contre ma joue.

« Après ça, Mama Aza avait tout le temps l'impression qu'une partie d'elle était restée là-bas et continuait de se battre à côté de

lui, les armes à la main, dans ce dernier moment où elle avait eu un peu de ce qu'elle désirait. »

Maman s'est tue, elle a laissé les larmes couler sur ses joues puis elle les a essuyées.

J'ai dit, « Maman », et j'ai entouré son ventre avec mon bras, je l'ai serrée jusqu'à entendre les côtes craquer autour des parties plus fragiles de son corps. « Maman. »

Elle a poussé un soupir que l'obscurité a avalé.

« Maman, c'est ça notre moment à nous. »

Sa respiration était brisée.

« Notre moment à toutes les deux, Maman. »

Elle a serré à son tour jusqu'à ce que j'entende mes os craquer, et on n'a plus dit un mot jusqu'au matin.

Après le dessert, l'homme nous demande d'ajouter du bois dans l'âtre. Il dit qu'il a froid malgré la chaleur du feu, l'été qui n'en finit pas et les bougies partout qui embuent les

vitres. La femme se tait, mange une cuillerée de crème fouettée, et je me laisse dériver loin de cette atmosphère moite, je retourne auprès de ma mère : sa main qui descend de mon cou vers ma clavicule et me masse en cercles. Je suis contenue, aimée. Un couteau qui tinte sur une assiette me fait sursauter et me ramène dans la salle à manger, où le regard de la maîtresse n'est plus un petit oiseau mais un faucon. Aussi grassouillet que les taupes qui se nourrissent la nuit, le mari transpire.

« Qu'est-ce qui vous arrive ? » demande-t-elle. L'homme semble couvert d'une couche de vernis. Il me regarde comme si je savais pourquoi son visage se change en grosse éponge rouge. Je baisse les yeux, je ne veux pas le regarder.

Il dit, « Ma chère. »

Esther et Mary fixent le parquet qu'on a nettoyé et ciré la semaine dernière. Le mari cligne des paupières et ses yeux passent des deux filles à la dame avant de revenir sur moi. Je serre le chiffon que je tiens dans la

main et tourne la tête vers la fenêtre. Aza n'est pas là.

« Sortez, dit la dame. Tout de suite. »

On quitte rapidement la salle à manger et on regagne la cuisine presque en courant. La dame hausse la voix. Elle crie sur son mari, mais ce qu'elle dit est étouffé par les murs et les sols. On aide Cora dans la cuisine jusqu'au moment où la voix de la dame résonne dans l'escalier, elle ordonne à Mary de venir débarrasser, et à Esther et moi de faire du feu dans leur chambre. On monte du bois et Esther essaie d'allumer le feu, mais il ne prend pas car le bois trop vert est encore plein de sève.

« Il en faut plus », dit Esther, alors on court en chercher davantage, on essaie de choisir les bûches les plus sèches et d'avoir le pas léger quand on passe devant le salon où, à en juger par la lumière vive et la conversation entre la dame et sa mère, ils se sont rassemblés après le dîner. Mais lorsque je traverse le couloir qui mène à la chambre, je trouve le mari appuyé contre le mur, le

menton collé à la poitrine, les cheveux plaqués sur le crâne par la transpiration. Je me fige, il lève les yeux.

Il dit, « J'ai besoin d'eau », et s'avance vers moi, tend les bras, fait dégringoler tout le bois que je portais et qui se fracasse sur le plancher. Ses doigts sont longs, chauds et fermes sur mon épaule. « Ne t'occupe pas du bois.

— Non », dit Esther en sortant de leur chambre. Je me contorsionne et aperçois la dame qui se tient derrière nous.

« Non », dit-elle à son tour, mais je n'entends rien à cause de l'affolement qui déferle dans ma tête comme un torrent en crue. Les lèvres de la dame bougent et je saisis les coins de quelques mots. Sa voix devient de plus en plus forte, elle invoque Dieu, la morale et les péchés de la chair. J'entends ce mot, *chair*, et puis plus rien, elle dit *sol* et je recule, je titube et heurte le mur. L'homme dit *Non, non*, et s'essuie le front, et de mon côté je m'écroule contre le mur alors que je voudrais m'enfuir, dévaler l'escalier, m'engouffrer dans la

cuisine, ouvrir la porte et sortir dans la nuit déchaînée.

La dame envoie Esther au rez-de-chaussée et je reste échouée dans ce couloir jusqu'à ce que, quelques minutes plus tard, deux mains m'attrapent par les bras. Esther fronce les sourcils et respire vite, elle observe mon visage pendant qu'ils me soulèvent pour me descendre et elle articule : *Pardon, pardon ! Je suis désolée.* La femme s'en prend à l'homme, mais il referme la main sur son poignet. Ils halètent, luttent face contre poitrine dans le couloir. C'est trop brutal, ça ne va pas. Je me ramollis comme l'a fait Emil pour résister aux mains qui le traînaient. Les hurlements jaloux de la femme me parviennent encore tandis que les Blancs me portent à travers la cuisine. Ma gorge me brûle, il y a un incendie dans ma tête. Je cherche à faire revenir le souvenir de ma mère, de notre moment, mais je n'arrive pas à le retenir, elle m'échappe, je n'arrive pas à sentir sa peau tiède et humide, la chaleur de son souffle, les cals de ses mains

cette nuit-là dans la case. Je n'arrive plus à sentir aucun autre moment que celui-ci.

Le trou : un cercueil en forme de fer à repasser. Une longue chute. Le fond tassé par tous ceux qui m'ont précédée. L'air dense. La nuit noire. Les parois hérissées de pieux. Aucun repos n'est possible dans cette tombe d'argile.

Je crie et tends les mains vers la surface.

La grille se referme avec fracas.

Je ne peux pas m'arrêter de pleurer. Les sanglots me fendent le visage. Ils viennent du fond de mon ventre, incessants, et emplissent ce tombeau exigu qui me les renvoie. Pourtant je continue à crier. J'essaie d'escalader la paroi en me lacérant le bras, le mollet et le côté du visage sur les pieux que les contremaîtres y ont plantés, rangée après rangée, du fond jusqu'au sommet. Ces mêmes hommes qui me regardent en riant,

campés sur la trappe verrouillée. En état de choc, je ravale mes hoquets et comprime l'entaille sur mon bras. La panique affole ma poitrine, tour à tour oiseau et chauve-souris. Je m'étreins et gémis tout bas. Le rire des contremaîtres s'éloigne peu à peu puis disparaît. Ce trou est aussi haut que les fenêtres dans les hautes pièces de la maison ; il me faudrait un marchepied pour atteindre la grille. Les pieux m'emprisonnent. Mon sang bat contre mes tempes.

Je chuchote, « Aza. »

Je ferme les yeux et me réfugie dans l'obscurité derrière mes paupières, un noir qui m'est plus familier.

« Aza, s'il te plaît. »

Les battements de mon cœur se réduisent aux cliquètements d'un insecte.

Je crie, « Maman ! » Celle qui m'a aimée infiniment. Je plaque mes mains sur mon visage, étale sur ma bouche mon sang salé, presse fort les os de mon visage. Je voudrais pouvoir broyer ma peine.

Il y a un léger bruit d'éboulement. Je ne

respire plus, j'ai peur que la terre se referme sur moi, m'étouffe, me tue. Au moment où je me dis que je vais peut-être mourir au fond de ce trou, l'éboulement se met à grommeler des mots indistincts.

Il dit, *Elle... pas... là.*

J'appuie avec mes doigts sur mon front. *Ancre-toi.* Je me répète, *Ancre-toi.* Aza s'exprime à travers le sifflement du vent. La rivière, à travers les gargouillis de l'eau. Ces mots-ci sont ceux de la terre qui s'effrite dans une tombe.

Celle-là est... de l'air... mais toi... en nous.

D'une voix haletante, je fais, « Qui ? Qui ça, vous ? »

J'entends un bruit semblable à celui que fait la terre quand elle est retournée par une charrue afin d'accueillir des semences.

Nous.

Je gémis et sens un goût de boue sur ma langue, des grains de sable dans les recoins de mes joues.

Nous parlons.

Sang sur mes gencives irritées.

Parce que tu entends.

« Mais vous êtes qui ? » Je déglutis et tousse.

Nous… nous prenons tout. Les os grands et petits. Les ailes en chitine, les dos fins comme du papier. Les filaments du cœur des arbres. Les racines qui plongent à la recherche de l'eau. Les mèches des ruisseaux. Les feuilles brûlées. La mousse chauve. Tout ce qui a desséché. Nous prenons tout.

« Pourquoi moi ? »

Des pierres qui s'entrechoquent, arête contre arête.

Tu es venue. Un craquement net. *Nous prenons.*

Mes jambes me brûlent d'être trop restée debout pendant les longues heures à préparer l'arrivée du mari. Je glisse ma tête entre deux pieux, la repose contre la terre fraîche.

« J'ai du mal à respirer. »

La terre féconde se presse contre moi dans l'obscurité confinée.

Tu offres. Tu as donné le sang de tes pieds au lit de la rivière.

L'odeur est si puissante qu'elle descend dans ma poitrine, s'enfonce en moi, pèse sur mes inspirations et mes expirations.

Tes orteils nous ont nourries pendant la longue marche.

J'attrape un pieu avec les deux mains et je tire, mais je manque de place pour manœuvrer. J'y mets davantage de force, me tords tout entière, les pointes de bois me piquent le dos mais je sens que ça commence à venir et je continue à tirer.

Encore maintenant, tu nous nourris.

Je donne des coups secs et je tourne.

Ton sang. Ta sueur. Tes larmes.

La boue soupire.

Vous tous, si nombreux sur la longue terre, vous nous donnez. Depuis les dents de nos vieilles montagnes jusqu'au ventre de nos plaines. Depuis les cils de nos baies et nos criques jusqu'aux doigts de nos déserts et aux orteils de nos marais.

« Non, je dis. J'offre rien, moi. »

Je m'accroupis à moitié dans le noir total.

Nous prenons – des mottes de terre s'écrasent sur mes bras – *pour donner la vie. Nous pensions que tu étais un lièvre, mais tu n'es qu'un lapin. Né aveugle.* Je tire encore. *Au fond de ce terrier.*

De l'argile dégringole sur mon dos.

« Ce que vous êtes, c'est seulement une tombe. Mama Aza, ma mère, Safi, moi, on ne donne pas volontairement. Et pourtant, vous – je tire, un des pieux perce l'arrière de ma cuisse –, vous prenez quand même. »

Je réussis à en arracher un. Je le laisse tomber et m'attaque au suivant. J'espère en retirer suffisamment pour dégager un espace où m'asseoir et me reposer, les genoux contre la poitrine. La terre gronde, le limon glisse contre l'humus qui glisse contre la pierre. Mon cercueil tremble.

Nous transformons. Nous prenons les cadavres, le pissat et le sang, et nous les brisons, nous les pressons sans relâche pour les rendre aussi petits que possible.

« Vous êtes des égoïstes, tous. Vous,

Aza, la rivière et Celle-qui-se-souvient. Vous faites que prendre. Vous ne donnez rien. » Je tremble, ma voix est un râle.

Sois calme, grogne le sol. *Nous accueillons, et avec le temps l'offrande fait des graines dans notre corps, et elles se fécondent. Nous mangeons pour transformer. Vous devenez pierre et tronc, sève et larve. Champignon et pollen. La poussière s'élève, et au bout de nombreux tours, nous vous laissons partir dans l'obscurité. Et tour après tour dans l'après et l'au-delà, vos cheveux et votre peau finissent par alimenter une étoile.*

À moitié pendue à un pieu, je tire dessus et il s'extrait de la terre comme un couteau d'une motte de beurre tiède.

Quand tu appelles Aza, elle accourt et souffle son vent.

Je m'écrase par terre.

Celle-là ne donne jamais.

Je m'attaque à une autre pique.

Elle prend et mange et se baigne dans les offrandes, elle te fait croire que sa tempête

apporte l'eau, et la vie, mais c'est faux. Nous, nous dévorons mais nous donnons.

Le pieu avec lequel je me bats se déloge, et il en tombe un deuxième que je n'ai même pas touché.

Ils tombent tout seuls de la paroi et se fracassent par terre.

Tu vénères le vent, dit la terre. *Mais nous, nous donnons.*

Je tiens dans mes mains le dernier pieu que j'ai arraché, j'ai tout un tas de bois à mes pieds. La terre, Celles-qui-prennent-et-donnent, m'a exaucée.

Sois calme. Autour de moi, les derniers pieux m'entourant se descellent, alors je m'adosse contre le mur et me laisse glisser au sol, molle et brûlante. *Tu es peut-être aveugle, mouillée et rouge, petite.*

Quand le fond du cercueil commence à onduler, je laisse échapper un cri. La terre avale tous les pieux tombés, les remplace par un oreiller de sable et se fige à nouveau.

Tu es peut-être neuve dans le monde, disent Celles-qui-prennent-et-donnent,

bruissement de vers dans un paillis. *Certains lapins creusent dans une terre qui n'est pas bonne. Ils construisent leur terrier dans un sable meuble. Les tunnels s'effondrent et étouffent leurs portées.*

Mon corps est un amas de contusions, depuis la cheville jusqu'à la tête.

Mais toi tu es le seul qui renifle. Qui sent. Qui se faufile. Tu es le petit lapin qui se met à ramper. Le petit qui creuse la terre jusqu'à l'air libre. Tes frères et sœurs arrêtent de bouger et de respirer, leurs organes deviennent duvet, scille, fumée.

Je me pelotonne sur la terre et le sable.

Mais toi, tu te débattras pour remonter à la surface.

Ce tombeau : mon lit.

Et une fois que tu auras trouvé une issue, tu lécheras la terre collée à tes pattes.

Et moi sans mère dans ce terrier.

Avale-la, petite, et enfante-la à nouveau.

Je commence à essuyer mon visage couvert de sang, puis je renonce et appuie ma tête contre la paroi. Je baigne dans le musc

des champignons et la fleur fanée des excréments des vers. Derrière le bois de la grille et les derniers pieux qui l'entourent : les étoiles.

Tu fais partie de nous, disent-Elles.

Elles me serrent entre leurs mains, leurs bras, leurs cuisses.

Tu fais partie de nous.

8

OFFRANDES DE SEL ET DE FUMÉE

Lorsque les contremaîtres m'extraient de la terre, je suis zébrée de sang et d'argile, et aussi ensuquée qu'un serpent à sonnette arraché à son nid en plein hiver. Ils me traînent sur le chemin à charrettes, autour des dépendances où bourdonnent des nuées d'insectes et jusqu'à la maison parce que mes jambes refusent de me porter. Des jours durant j'ai supplié Aza de faire pleuvoir, mais elle ne m'a rien accordé et personne n'est venu m'abreuver en versant de l'eau par la grille. Les hommes me jettent sur le sol de l'office et je roule sur le flanc, j'essaie d'ouvrir les yeux, de m'arracher à la torpeur ahurie dans laquelle je suis plongée, mais je n'y arrive pas. Je lutte, compte les secondes que les cuillères de Cora frappent contre les casseroles, mais le bruit de son travail et l'odeur de la graisse

de porc ne suffisent pas à me ramener à la surface, dans le monde de l'éveil. La terre me retient. Je replonge dans le rêve du trou.

Alors que je me trouvais dans la main de la terre, j'ai commencé à léviter, je me suis faufilée par la grille et je me suis élevée dans les airs. L'odeur de la fumée enveloppait mon corps. Je volais au-dessus de la plantation : loin, loin dans le ciel. Dévêtus, les hommes et les femmes asservis par la dame étaient courbés dans les champs, la maison, la raffinerie, les granges et les remises. Ils ployaient et cédaient, ployaient et cédaient, capitulaient face à la terre, y laissaient des flocons de peau, des ruisseaux de sueur, le sang de leurs coupures et le vomi de leur bouche.

Du petit bois, ai-je pensé, *mûr pour être brûlé.*

Sois calme, ont dit Celles-qui-prennent-et-donnent, et je me suis concentrée sur les esclaves qui peinaient.

Tandis que je planais au-dessus des champs dans mon rêve, puisque de même qu'Aza je voyais tout, j'ai vu le désespoir qui rongeait

ceux qui rampaient entre les cannes à sucre et dans cette autre ruche qu'est la maison. Mais j'ai aussi vu une artère verte qui traversait le centre de chaque homme, de chaque femme et de chaque enfant : une artère qui trouverait la force de fleurir. Une artère dans laquelle mes abeilles identifieraient l'espoir fertile du miel. Je me suis demandé si c'était pour ça que la terre m'avait ordonné d'être calme, si Celles-qui-prennent-et-donnent voulaient me faire comprendre ceci : mes gens peuvent retourner ce qui les maltraite pour consolider leurs liens, semer et récolter, s'entourer d'une armure de graisse, d'un espoir qui vibrera dans les boucles de leurs cheveux et l'encre de leur peau. Leur cœur bourdonne d'un espoir immense : les miens chantent dans les champs. Est-ce de ça que voulait parler Aza en disant que mes gens s'élèveraient ?

Je me recroqueville sur le sol de l'office et je rêve en respirant des cendres.

Le lendemain matin, Mary me réveille : une main hésitante au milieu de mon dos. Je m'écarte, dissimule mon visage dans mes mains. Je suis en mille morceaux, couverte de croûtes et de bleus. Aujourd'hui je sens chaque contusion, chaque coupure, chaque muscle déchiré : les échos de mes offrandes aux esprits de cette terre.

« La dame veut tout le monde aux cannes, chuchote Esther. On va nettoyer les champs. »

Je me hisse sur un coude et me lève en chancelant. Je tremble de partout pendant que je noue la ceinture de ma jupe. J'ai faim, le ventre creux. Après le long trajet vers le sud, je pensais que les blessures de la marche m'avaient réduite à rien, mais à présent je me rends compte que la dame, la maison, les champs peuvent m'en prendre encore plus. Du trait qu'est devenue ma cuisse à la grotte de mon ventre, des ravines entre mes côtes à la cuillère de ma nuque, cette propriété me dépouille du peu qu'il reste de moi. Safi aimait mes jambes : parfois, quand on marchait dans les bois, elle s'accroupissait pour

toucher l'arrière de mes cuisses, les fossettes de mes genoux, le galbe de mes mollets. Avec un grand sourire, elle disait, *Regarde-toi. Mais regarde.* Ma jupe se balance autour de mes jambes ; elles sont maigres, on dirait des branches tombées sous un drap d'eau. Safi aurait du mal à me reconnaître – si un jour je la revois, elle aura du mal à me reconnaître.

La tristesse monte dans ma gorge et m'étrangle.

Je ne veux plus être aveugle. Je ne veux pas être un bébé lièvre qui gratte la terre éperdument. *Vois*, m'ont dit Celles-qui-prennent-et-donnent. J'en ai bien l'intention. Je boitille jusqu'à la cuisine, prends une paire de grands ciseaux sur la table et sors en titubant. Mary et Esther accourent à ma suite en se tenant par le bout des doigts.

« Annis ? » fait Esther.

L'ombre de la maison est glacée, comme trempée dans l'eau froide. Mes cheveux ont poussé, tombent désormais sur mes épaules et dans mon dos. À certains endroits, ils commencent à s'embroussailler. Tout en courant

et trébuchant, j'en attrape une grosse mèche et je la tranche. Je m'éloigne de la grande maison et des dépendances, je prends mes cheveux à pleines poignées, ici lin, ici soie, sur le sommet du crâne une touffe de coton, et je tranche.

« Annis ? demande encore Esther en trottant à mes côtés.

— Il faut que j'offre. »

Mes mèches coupées dans les mains, cheveux aussi fins que du fil d'araignée, je traverse un bosquet, dépasse d'un pas mal assuré les rangées de cases et atteins la lisière de la forêt. C'est une longue course hachée. Mon souffle me brûle et je dois me retenir de tomber un pas sur deux. J'ignore les questions d'Esther, qui me suit malgré tout avec Mary. La forêt incline ses feuillages au-dessus de moi, presque une jungle. Je m'arrête brusquement, cherche du regard et finis par trouver un haut cyprès chargé de graines. Ses écailles commencent à brunir comme font les arbres là d'où je viens quand ils annoncent l'approche de l'automne. Je

creuse avec mes mains. La terre est riche et souple à cet endroit, pleine de vers, d'insectes et d'aiguilles noires qui pourrissent, légères comme des plumes. Je balance tout ça par-dessus mon épaule, creuse une cuvette si profonde que mon bras y disparaît pratiquement jusqu'au coude.

« Qu'est-ce que tu fiches ? » demande Esther. Elles sont accroupies derrière moi.

Mary soupire.

« Si tu veux creuser, tu auras tout le temps de le faire dans les champs », dit Esther.

Je dépose mes cheveux au fond du trou.

« J'offre.

— Pour quoi faire ? demande Esther.

— Pour me souvenir. »

À la terre, je dis, *Vous prenez. Vous donnez. Prenez ceci et donnez. J'ai besoin d'en voir plus. Montrez-moi plus.*

Deux souvenirs surgissent de l'humus logé dans les plis de mes articulations, du pourri sous mes ongles. Le premier éclôt dans ma tête, mûr et parfumé : quand j'étais petite, un homme courtisait ma mère.

Lorsqu'il chantait, sa voix portait à travers les champs, à travers les bois et jusqu'à la maison, c'était un fleuve qui s'écoulait de sa bouche. Un matin, après avoir chassé toute la nuit, il a laissé un cadeau sanglant devant la porte de notre case : un cœur, enveloppé dans de la toile de jute. Ma mère a eu le souffle coupé en le découvrant, et un rare brin de sourire a adouci son visage. Elle m'a emmenée à la clairière, elle a allumé un petit feu qui fumait beaucoup et elle l'a fait cuire. J'ai oublié le goût qu'il avait, je me rappelle seulement qu'il était coriace, comme toujours les muscles. En revanche, je me souviens du moment où elle l'a découpé, de ses cavités si belles : un rayon de miel écarlate. Je savais que l'homme avait voulu offrir à ma mère quelque chose de riche et de coriace à manger pour lui faire comprendre sa faim à lui, son appétit béant quand elle s'écartait de lui, en vitesse, sur les chemins battus des baraquements. Elle laissait toujours au moins la longueur d'un bras entre eux et se méfiait trop de la main du monde pour se

laisser aller à la cour qu'il lui faisait. Elle a fini par le congédier le jour où il a déclaré que je deviendrais un bébé bon à rien parce qu'elle me consolait quand je m'égratignais la jambe en tombant. Il prétendait qu'elle était trop affectueuse. Elle a levé les yeux vers lui et elle a grondé un seul mot : *Dégage.* Sa respiration rapide, légère.

Le second souvenir ressemble moins à des pétales qui s'ouvrent qu'à des pièces qui s'assemblent, un moment qui se coud à un autre. C'était après que le prétendant de Maman lui avait montré qu'il était incapable de nous protéger toutes les deux, qu'elle devrait se débrouiller seule pour garantir notre sécurité. J'étais encore assez petite pour qu'elle me porte dans ses bras, pour déposer mon menton sur son épaule pendant qu'elle courait.

J'ai dit, *Maman*.

Accroche-toi, mon bébé, a dit Maman. *Accroche-toi.*

« Annis ? » Esther interrompt ma rêverie.

Je dis, « Attends », j'essaie d'attraper le

morceau de souvenir suivant, mais rien ne vient. Je répète, « Attends », sans savoir si je m'adresse à Esther ou à la terre. Je souffle, « S'il te plaît. » Ce qui me reste de cheveux tombe sur mes yeux, sur mon visage, effleure le bas de mon menton. J'ai offert à la terre. Je dis encore, « S'il te plaît. »

Je presse mon front contre les racines de l'arbre, je supplie, et Celles-qui-prennent-et-donnent acceptent. Le fragment de souvenir arrive. J'en déroule le fil et déglutis, ce souvenir de ce qui s'est produit bien des années plus tôt, dans le nord, a goût de sel, de larmes. Ma mère était grande et moi j'avais encore les jambes rondes et le ventre mou des enfants. Elle courait. Elle m'a portée longtemps – sur son dos, sur sa hanche, serrée contre sa poitrine –, mais les nuits et les jours ont passé et elle a fini par me poser. Elle me tenait désespérément par le poignet et j'essayais de suivre son rythme, mais un soir elle a dû me traîner parce que je nous ralentissais trop.

Cours, ma petite, disait-elle. *Cours.*

Puis elle a levé la tête vers le ciel et elle a appelé Aza. *Par où, Aza ?*

On entendait les chiens de chasse qui s'étranglaient au loin. Maman a tiré si fort sur mon bras que j'ai eu l'impression qu'elle allait le déboîter. On fonçait aussi vite qu'on pouvait.

Celles-qui-prennent-et-donnent disent, *Oui. Tu as offert. À présent, vois.*

Le souvenir envahit mon monde, en efface Mary et Esther. Ça faisait des jours qu'on courait. Maman répétait sans arrêt, *Quand on arrivera au marais, au Grand Marais*, et elle me portait sur quelques kilomètres puis, quand elle était trop fatiguée, elle me suppliait de courir. La pluie semblait nous suivre et le vent de la tempête nous poussait, nous trempait et nous glaçait. Maman demandait au vent, *Aza, Aza*, sans cesse, *Par où, Aza ?* D'abord l'esprit ne répondait pas, et puis elle a fini par le faire : les cris des chiens se rapprochaient et ma mère m'a soulevée, serrée contre sa poitrine. Aza a dit, *Par la vallée tout là-bas, à plusieurs jours de marche.* La

voix de l'esprit nous enveloppait toutes les deux. Elle venait de partout dans la nuit. Ma mère a trébuché alors qu'elle me tenait dans ses bras. *Trop loin*, a dit Aza, et ensuite on a dégringolé le flanc d'une colline et quand on a arrêté de tomber, couvertes de sang et de bleus, on a vu des lanternes, des hommes et des chiens qui bondissaient vers nous.

Souviens-toi, disent Celles-qui-prennent-et-donnent.

Je dis, « Je me souviens. »

On a recommencé à courir. Ma mère a appelé Aza. On est encore tombées. À travers un rideau de sang, j'ai vu ma mère distribuer des coups de poing et de pied aux chiens, s'interposer pour éviter qu'ils sautent sur moi. Le sang cognait dans mes tempes. Je me suis évanouie au pied de cette colline pendant que ma mère affrontait les molosses, tour à tour criant et grondant. Quand j'ai repris connaissance, j'étais de retour chez mon maître, dans la case en compagnie de Nan, qui n'avait qu'un seul enfant à l'époque. Je me suis faufilée à l'extérieur, le soleil se

levait mais ma mère n'était pas là. Elle avait disparu. Elle n'est revenue à la case que plusieurs jours plus tard, toute gonflée, brisée à des endroits où ça se voyait et d'autres où ça ne se voyait pas. Il y avait tellement de sang, tellement de peur que j'avais oublié ce jour ; il s'était effacé de ma mémoire. *Souviens-toi*, dit la terre. À présent je me souviens. Ma mère s'est enfuie pour nous mettre en sécurité toutes les deux, les gardiens nous ont rattrapées et ensuite mon maître a passé des années à la punir et il a fini par la vendre. Il l'a fait marcher vers la corde et l'a cédée à l'Homme de Géorgie, qui l'a emmenée dans cet enfer fendu par les eaux. *Cours, Annis*, criait Maman. *Cours*, tandis qu'ils lançaient les chiens, et elle n'avait que ses bras et ses jambes pour se défendre. Et même alors que les chiens plantaient leurs crocs dans ses membres elle a crié, *Je t'aime !* et puis, *Aza !*

« Annis ? » dit Esther.

La figure contre la terre, je sanglote, j'offre tant à Celles-qui-prennent-et-donnent qu'à la fin je suis une outre vide : ma peine

asséchée, ne reste que le marc des souvenirs. Le chœur d'insectes qui nous a accueillies s'éteint car la belle saison expire, c'est donc le claquement des feuilles qui me fait taire, et je n'y entends pas la voix d'Aza.

Chaque homme, femme et enfant en état de marcher est dans les champs. On est des centaines, courbés sur la terre au milieu de l'odeur piquante des cannes, des herbes nerveuses qui poussent à leur pied et du fumier qui se décompose. Mary, Esther et moi, on s'agenouille, on sarcle, on empoigne et on tire. Certaines de ces herbes sont coriaces, elles se défendent et lacèrent la paume de nos mains. Heureusement, le ciel nous envoie une bénédiction : des nuages masquent le soleil, la température s'abaisse à celle d'une eau de lessive tiède, mais ma tête et mes mains hurlent de douleur et mon dos se bloque tandis que j'avance dans les rangées de cannes à sucre qui sont maintenant mûres. Des chansons naissent et meurent, flottent

et dérivent au-dessus des champs, charbons mouillés sous les yeux des contremaîtres. L'un d'entre eux aboie sur deux vieux et une petite fille qui avancent trop lentement à son goût ; la fillette marche mal, elle a un pied tourné vers l'intérieur. Je fais taire les battements indulgents de mon cœur qui me suggèrent de les aider. On n'est qu'au milieu de la matinée, mais la faim et l'épuisement dus à mon séjour dans le trou me font chanceler de plus en plus. J'ai beau apercevoir les arbres à l'horizon, la forêt dense qui interrompt les champs et les surplombe, déterminée à reprendre possession de la terre, et j'ai beau en voir la preuve dans chaque herbe que j'arrache, les rangées de cannes semblent ne pas avoir de fin.

« Pourquoi t'as coupé tes cheveux comme ça ? Et pourquoi tu les as enterrés ? » me demande Esther, aux prises avec une herbe solidement enracinée.

J'essuie mes mains sur ma jupe. Le bruit me fait penser à un nouveau murmure de la terre.

« J'essayais de me rappeler quelque chose à propos de ma mère. » Esther ne me croirait pas si je lui parlais d'Aza, de la terre, des rivières. Je dégaine un mensonge : « Mes cheveux me déconcentraient. Et si le mari me trouve plus laide comme ça, c'est tant mieux. »

Esther se redresse et indique d'un coup de menton une grappe de cases en lisière des champs, près de la forêt.

« Au début j'ai cru que tu coupais tes cheveux pour les amener à la frontière. Là-bas, dit Esther.

— Hein ?

— Là où tu as couru ce matin. C'est la frontière. Mais j'arrivais pas à comprendre pourquoi tu y laissais tes beaux cheveux. » Elle hausse les épaules et creuse. « T'aurais pu faire une corde avec.

— Y a des gens qui font des cordes ? »

Esther empoigne une herbe épineuse par les racines. Elle essuie sa main ensanglantée sur sa ceinture.

« Ceux qui s'enfuient. »

Je tire sur une plante.

« C'est là qu'ils vivent, certains, à la frontière. Dans la forêt, mais quand même assez près d'ici pour faire du troc et voir leur famille. »

Elle résiste puis cède brusquement et je tombe sur les fesses. Je me remets à genoux en tremblant.

« On leur laisse à manger, des vêtements ou des outils. »

Je glisse la plante dans mon sac.

« Je pensais que c'était pour ça que tu courais aussi loin, mais je me suis rappelé que tu connais personne qui s'est enfui d'ici.

— Il y a des gens qui vivent là ? je demande.

— Oui, dans la forêt, tout autour », dit Esther.

Je déglutis, ma langue est un biscuit imbibé d'eau et je repense aux deux souvenirs que j'ai reçus.

Je dis, « Y a un endroit au nord qui s'appelle le Grand Marais lugubre. À ce qu'il paraît ils sont des familles entières, des villages entiers à vivre là-bas. »

Esther fourre une graminée dans son sac.

Elle dit, « Tout autour d'ici, c'est des marais. Remplis de serpents, d'alligators et d'ours. »

Mary siffle en direction du ciel gris acier.

Esther dit, « Certaines personnes. » Elle parle tout bas, pratiquement sans bouger les lèvres. J'ai du mal à l'entendre à cause des bruits alentour, des racines arrachées, des sacs traînés, des pas pesants. « La mère de ma mère, elle venait d'un endroit qui s'appelle Terre Gaillarde, au sud d'ici, dans les marais. La terre était forte là-bas, très bonne. Elle les a nourris quand ils se sont enfuis. Ils avaient des tortues, des poissons, plein de choses. »

Bien que le ciel soit voilé, on transpire tellement qu'on étouffe.

« Pour y arriver il fallait nager, ils avaient de l'eau jusqu'au cou. C'était en plein milieu d'un marécage. »

Le ciel bout. Dans toutes les rangées, nous désherbons à la file.

« Mais c'était une vie dure. Ils avaient faim. Y avait un homme qui s'appelait

Saint-Malo. C'était leur chef ; il troquait pour eux des outils, des armes et du travail dans les plantations. »

Je ne chercherai pas Aza du regard. Je n'essaierai pas de voir si elle rassemble le ciel dans ses jupes, tournoie pour engendrer le tonnerre et l'avertissement, le bruit et le souffle.

« Ils étaient libres. À peu près. Mais la police s'en est aperçue et elle a prévenu le cabildo, l'administration. Tout un village de gens qui s'étaient enfuis pour aller vivre dans les marais, il pouvait pas laisser passer ça. » Esther jette son sac sur son épaule, passe dans la rangée voisine et s'accroupit à nouveau. « Après ça, Saint-Malo et les autres, ils sont partis dans le Mississippi pour vivre du troc et ils ont tué un Blanc qui les menaçait. » Esther soupire. « Ma grand-mère, elle disait qu'ils savaient que c'était idiot, mais ils ont cru que l'homme voulait les tuer, donc ils lui ont pas laissé le temps. »

Je transpire et frissonne. De petits filets de sang coagulent autour de mes doigts.

« La police les a traqués et elle les a retrouvés dans le marais. Ils se sont défendus, mais ils ont fini par être tous pris. La police a brûlé tout ce qu'ils avaient construit, et ensuite Saint-Malo a été pendu. Y en a certains qui ont été attachés et marqués au fer avec un M sur la joue. Ça veut dire *marron*, c'est comme ça qu'ils appellent ceux qui s'enfuient. Ma grand-mère et ma mère, elles ont eu ce M sur la figure pendant tout le reste de leur vie. Y en a d'autres qui ont eu trois cents coups de fouet. Tous ceux qui ont pas été tués, ils ont été renvoyés dans les plantations. » Esther traverse un carré de terre désherbée puis se baisse à nouveau. « C'est la mort aussi, mais moins rapide. »

On gémit et le vent l'emporte, c'est un chant funèbre qui enfle sous les arbres qui oscillent et bruissent. Il s'infiltre sous la douleur du travail entre les cannes aux feuilles tendues qui poussent avec violence d'un bout à l'autre des champs. Il bouillonne.

« Là où tu as enterré tes cheveux, c'est là qu'on laisse le maïs qu'on prend aux

animaux. On laisse aussi des couteaux et des machettes. On attache des poulets par les pattes aux branches des arbres. Et ceux qui se sont enfuis, qui sont là-bas dans les marais, ils nous laissent des poissons, des ratons laveurs et des sangliers parce qu'on n'a pas encore le courage de les rejoindre. Parce qu'on a des bébés et des mères qu'on peut pas abandonner. Parce qu'on a encore plus peur de ce qui rôde dans les marais que de ce qui rôde dans les champs, ou bien du cabildo qui vient déloger tous ceux qui sont trop nombreux au même endroit. Qui osent vivre libres. »

Esther arrache une herbe tenace aux racines aussi longues qu'une fourche. Son visage se froisse tel un torchon mouillé. Elle se retient de pleurer.

Elle dit, « Mon frère est là-bas. Des fois, il vient me voir en douce. »

Mary pose sur son dos des doigts aussi légers que le frôlement d'une aile de grue.

On désherbe jusqu'à ce que le soleil aspire toutes les couleurs du jour et que la nuit

se déverse dans le ciel. Ensuite, on rince le sable et la terre et les petits bouts de vert qui nous collent au visage, aux bras et aux mains, puis on va servir la dame qui ne mange rien et l'homme qui mange plus que sa part. Il grelotte d'un bout à l'autre du dîner, fait tinter sa cuillère et sa fourchette sur la porcelaine. Tandis qu'on enlève et qu'on apporte des plats, qu'on monte et qu'on descend, Esther me passe l'assiette intacte de la dame et j'engloutis ce qu'elle contient si vite que j'attrape le hoquet. On débarrasse la table, on ouvre leurs lits, on nettoie les cheminées et on y met du bois, on prépare leurs vêtements, et pendant tout ce temps l'épuisement me serre le ventre, m'attire vers ma paillasse dans l'office. Pourtant, quand je me couche, impossible de fermer l'œil. J'attends donc que les autres sombrent, puis je sors discrètement par la porte de la cuisine et je vais m'asseoir dans le jardin. La lune est haute, bleue et pleine. Je m'émerveille en pensant à ceux qui ont repris leur liberté. Je m'émerveille en imaginant leur errance dans

les marais à cheval sur l'eau. Je lève une main, efface la lune, laisse ses rayons filtrer entre mes doigts. J'attends Aza, murmure son nom. Cette fois elle arrive, suivie d'une brise fraîche qui flotte derrière elle telle une écharpe. J'admire la facilité avec laquelle elle va et vient dans ce monde. Masquant la lune, elle s'arrête devant moi.

« Oui », dit-elle.

Les régions plus sombres de la lune dessinent un lapin, un poisson, un éléphant.

Je demande, « Pourquoi tu n'es pas venue la dernière fois ? »

Elle forme un cercle avec son vent.

Elle dit, « Je ne t'ai pas entendue.

— Ils m'ont enterrée. Je t'ai appelée.

— C'est la terre, soupire Aza. Elles t'ont cachée. Enveloppée. Pour te garder. »

Elle s'abaisse et la lune réapparaît, et je comprends alors que ce qu'on raconte est faux. Il n'y a pas d'animaux sur cette sphère d'argent. C'est de l'eau. Ce sont des mers, des mers sombres dont l'eau coule de l'une à l'autre par d'étroites rivières, loin d'ici et

de nous. C'est peut-être ça, l'Eau dont m'a parlé Aza, cette Eau qui nous relie tous. Je me demande si on peut s'y noyer.

« Esther m'a dit qu'il y a des gens par là-bas. » Je baisse les yeux puis les relève vers Aza ; les siens sont noirs comme des nuages d'orage. « Des gens qui se sont enfuis et qui vivent dans les marais.

— Oui », dit Aza. Un éclair pépie sur son épaule, descend dans ses jupes.

Elle s'immobilise. Tout en elle est calme : elle n'est qu'un œil fabuleux.

Je dis, « Tu m'as pas raconté la vérité. C'est pas parce que Maman a perdu Mama Aza qu'elle t'a tourné le dos. » J'écarte les dernières mèches qui me tombent sur les yeux. « Ça n'a pas dû lui donner envie de t'aimer, mais c'est pas ça la raison. Tu étais censée nous conduire jusqu'au marais. »

Il n'y a pas un bruit. Les arbres s'inclinent au-dessus de nous, soulagés qu'Aza ne les bouscule pas.

« Ta mère demandait l'impossible, répond Aza. Vous arriviez à peine à courir.

Le marais était à des kilomètres et des kilomètres, il y avait une distance gigantesque à parcourir. »

Leurs branches se tendent vers la lune et ses mers. Vers l'Eau.

« Elle était condamnée. Je l'ai su dès qu'elle m'a demandé, dit Aza en gîtant d'un côté à l'autre.

— Tu es puissante, je dis. Plus que Mama Aza, Maman ou moi. Tu aurais pu en faire davantage. »

Je pose mes mains écorchées sur mes genoux qui me brûlent et je me lève, bien que chacune de mes articulations soit grippée.

« Ma mère méritait d'être épargnée. Je m'en suis souvenue. » Là-dessus, je m'éloigne dans la gueule noire de la maison et je referme la porte derrière moi.

On désherbe pendant des jours, mais je n'arrive toujours pas à dormir. Je passe mes nuits à fixer les lattes du plafond en pensant à ma mère et à sa fuite. Je me rappelle les

fils de ses bras, son souffle comme un grognement éraillé. Je suis donc éveillée lorsque Aza s'immisce dans l'office, aussi fine qu'un ruban, courant d'air frais à quelques centimètres du sol.

Elle dit, « Annis. »

Je fixe le dos d'Esther. La journée écoulée les a aplaties, elle et Mary : elles se sont endormies dès qu'on a posé le pied dans le garde-manger. Le sol est dur sous mon sac bourré de mousse. Mes bras sont marbrés de bleus semblables aux feuilles sombres qu'arrachent les vents décapants. Aza se change en une bruine fraîche qui se dépose sur nous. Sa présence me fait frissonner, elle est agréable et ça ne me plaît pas.

Elle soupire, « J'aurais beaucoup à te dire. »

Je ne prête pas attention à sa voix.

« À expliquer. »

Je ferme les yeux.

« Il est parfois difficile de s'orienter dans ce monde. Il fourmille de personnes, d'êtres, d'esprits. Il y a tant ici. »

Je frotte ma joue contre le sac ; il garde l'odeur de la farine qu'il a contenue.

« Nous, les esprits, nous ne sommes pas liés à ce monde. Nous en faisons partie, mais nous n'y sommes pas liés. »

D'une voix basse, étouffée, je dis, « Je suis fatiguée », puis la douleur se referme sur mon épaule, je repense au labeur de la journée et je devine que je ne réveillerai pas les autres, aucun risque. « Laisse-moi tranquille. »

La bruine d'Aza tourne à l'aigre.

« Écoute-moi. » Son vent s'apaise. « S'il te plaît, Annis. »

Je rentre la tête et vois ma mère, les fossettes bordant son sourire, la constellation de grains de beauté sur ses pommettes. Le chagrin se ravive en moi, se renouvelle, se loge dans ma poitrine. La façon qu'elle avait de baisser le menton et de lever les sourcils en me regardant, de me masser les tempes avec ses pouces avant de me dire, sans prévenir, dans la bulle d'un rire ou l'étirement éreinté d'un gémissement, *Tu y arriveras, ma petite.*

Je le vois. Tu bouges comme elle. Ta manière de balancer les bras, de te pencher en avant quand tu cours. Dès que tu as su marcher, tu as eu l'air de savoir te battre. La façon qu'elle avait de placer ses mains autour du V de ma mâchoire. *Tu portes ma mère tout entière en toi. Tu y arriveras, Arese.* Je peux imaginer à quoi elle ressemblait quand elle a quitté Aza, et ça ne me plaît pas : les pieds et les jambes rongées par le mal, boitant au milieu d'une procession d'hommes et de femmes voués à la souffrance. Je me demande combien de temps elle a marché avant de tomber, si quelqu'un s'est agenouillé près d'elle ou lui a tenu la main pendant qu'elle livrait son dernier souffle à la terre. Je me demande si Aza s'est réjouie de pouvoir abandonner ma mère après avoir abandonné ma grand-mère.

Je dis, « Je t'écoute », en forçant les mots à contourner le chagrin qui bloque ma gorge.

« L'endroit où j'ai pris vie se trouve loin d'ici. Il s'étend d'un horizon à l'autre. Au-dessous, il y a l'Eau. Ridée d'argent, rougie de noir. D'abord, ça a été une respiration. Un souffle

dans un lieu où il n'y en avait aucun. » Ma respiration gèle dans son éclat. « L'Eau me connaissait, reprend-elle.

— Comment ça, elle te connaissait ?

— Je l'ai senti. C'était une étreinte qui s'élevait de l'Eau comme une brume. Elle me disait que je faisais partie d'elle et qu'elle faisait partie de moi. » Aza miroite. « Quand tu étais bébé, ta mère te regardait dormir et son amour était tellement puissant qu'il déplaçait l'air dans la chambre. » Je renifle. « Il était tellement puissant que je le sentais. J'ai ressenti la même chose avec l'Eau. »

Elle rassemble ses brins, replie les bras dans un brouillard de coton.

« Ce regard, l'Eau me l'a offert. Et puis, dès que j'ai su qui j'étais et où j'étais, elle a arrêté. Elle est redevenue l'Eau. Lisse, infinie. Silencieuse. » Sa brume aspire la brûlure de mes contusions. « J'ai soufflé mon vent, volé au-dessus de sa surface. J'espérais que ça me permettrait de lui parler. De la réveiller. J'espérais qu'elle me répondrait peut-être, que je reverrais ce regard. Mais il n'y avait

rien qu'elle, l'obscurité et des lumières au loin. D'autres étoiles. D'autres mondes. Je l'ai sillonnée en soufflant, mais elle n'a pas répondu à mon appel. » Les lèvres d'Aza s'assombrissent, elles sont maintenant plus noires que des arbres de jais se découpant sur un crépuscule. « J'ai rapetissé. Mon souffle s'est mué en soupir. J'avais envie de me ralentir. De devenir aussi calme que cette Eau.

— Comme quand on meurt. » J'aurais voulu que ce soit une question, mais c'est une affirmation qui sort de ma bouche, à croire que je le sais depuis ma naissance. Et d'une certaine manière, c'est le cas : je sais ce que c'est de s'allonger dans le désespoir, d'y sombrer.

« Oui, dit Aza. Mais ensuite j'ai rencontré un autre esprit comme moi. Un autre vent. Elle m'a fait découvrir les endroits où nous nous rassemblons. Elle a dansé. Elle m'a appris à tourner sur moi-même, de plus en plus vite, en me comprimant de plus en plus. J'ai suivi ses instructions, j'ai créé une tempête et à ce moment-là j'ai entendu un murmure, une

bribe de voix, et j'ai reconnu celle de l'Eau. Différente, mais présente. »

Aza devient plus petite, plus dense.

« Et ce petit écho de la voix de l'Eau que j'ai entendu pendant que je tournoyais en tempête, il m'a ouvert un accès à ce monde, alors j'ai commencé à tournoyer au-dessus de vos océans, de votre terre. » Elle se comprime. « Ici, il y a tant de regards, tant de personnes qui lèvent les yeux vers moi. Qui supplient d'être épargnés. »

Son toucher me réchauffe.

« Je suis revenue à l'endroit de ma naissance pour souffler sur l'Eau, mais elle est restée muette. Nous, les esprits du vent, on le voit depuis les falaises de nos cités, depuis les avenues de notre brouillard, et on grave son histoire dans la pierre. Nous, les esprits, on est bruyants. On se regroupe dans notre lieu de naissance et nos éclairs blanchissent le monde. Notre musique : le tonnerre. On danse. On tourne sur nous-mêmes, mais au bout d'un moment, ça nous reprend. On a besoin de retrouver vos océans, votre terre. »

Aza est minuscule à présent, je ne l'ai jamais vue aussi petite. Si je lui tendais la main, elle pourrait être ma sœur. Des fois, pendant que je nettoie les miroirs éclairés par des bougies dans la maison qui se dresse au-dessus de nous, je m'observe : je reconnais les yeux de ma mère, ses cheveux, son menton décidé. En cet instant Aza pourrait être moi : mince, des bras de sylphide, un long cou.

« Nous voulons être vus par vous. »

Elle rapetisse encore. Il fait de plus en plus chaud.

« C'est un appétit qu'ont tous les esprits. Toutes celles nées de l'Eau, les esprits du vent, de l'eau, du feu, de la terre ou des plantes, malgré nos cités et nos mondes et nos pratiques, nous désirons être vues par vous. »

Aza mesure maintenant la taille d'un enfant.

« Nous désirons vos supplications. Vos chansons. Elles aussi, elles sont un écho de l'Eau. »

Elle se met à tourner lentement et une brise humide souffle à travers la pièce.

« J'ai dit à ta mère que le Grand Marais lugubre était loin. Qu'il lui serait presque impossible d'y parvenir avec toi. » La voix d'Aza est aussi douce qu'une larme. « Mais je lui avais parlé des passages entre les mondes, et elle était déterminée à t'emmener loin de celui-ci. »

Elle se penche et accélère.

« Elle aurait dû me faire confiance. »

D'abord ce sont des brins de sa chevelure qui s'élèvent, s'écartent vivement de sa tête et se dissipent. Dans mon épaule, la douleur lancinante devient cuisante.

« Ça m'a fait mal de décevoir ta mère. Parfois elle essayait de toucher mon visage, elle me regardait comme si j'étais celle qui lui avait donné la vie. »

Ensuite, ce sont les doigts d'Aza, ses avant-bras et ses jupes qui s'évanouissent, il ne reste plus que sa poitrine drapée de vent, son visage balayé par le vent, elle tournoie de plus en plus vite et s'estompe.

« Alors que je me contentais de prendre sa forme », dit-elle.

Soudain des crampes serrent la plante de mes pieds.

« Le souvenir du regard de ta mère… » Aza ne va pas au bout de sa phrase, sa voix est le crépitement d'une pluie légère.

« Après ça elle m'a tourné le dos, dit-elle. Est-ce que tu vas me tourner le dos, toi aussi ? »

La dernière goutte d'elle s'évapore. J'enfouis mon nez dans ma couverture trop mince et respire l'odeur de la vieille farine. Je sais ce qu'Aza ne dit pas, je l'ai deviné dans son histoire. La confiance qu'elle réclame est une sorte de vénération, notre dépendance une offrande, notre considération une forme d'amour. Elle veut que nous soyons ses enfants. Elle veut être notre mère. Et, de même que ma mère s'est détournée d'Aza qui ne lui donnait pas ce dont elle avait besoin, Aza s'est détournée de ma mère.

La voix est un fil, mince mais solide, traversant l'obscurité et appelant l'aurore qui

s'avance à l'horizon. Pourtant, il fait encore nuit quand j'ouvre les yeux. Quelqu'un chante. Cora dort sur le dos, près de la porte. Esther est sur le flanc, face à moi, et Mary se tient derrière elle, hissée sur un coude. Esther a les yeux fermés, elle émet un gémissement grave et affligé dans son sommeil. C'est Mary qui chante. La mélopée qui sort de sa bouche est un fredonnement de miel, un liquide au cœur chaud dont les bords se hérissent de cristaux de sucre. Les notes s'élèvent et retombent, s'enlisent dans les recoins de sa gorge, de sa bouche habituellement muette, et adoucissent l'air, ôtent tout poids à l'insupportable, aux heures d'éveil et d'effort.

« Venez entendre la complainte du pauvre Saint-Malo », chante Mary. La lune est un œil mi-clos derrière la petite fenêtre, et l'espace d'un souffle elle semble osciller avec la chanson, frémir dans le ciel.

Mary continue. « Ils le traquèrent et le chassèrent avec leurs chiens. Ils vidèrent sur lui leurs fusils. Ils le prirent dans le marais entre les cyprès. Ses bras ligotèrent dans

son dos, et ses mains devant lui. Ils l'attachèrent à la queue d'un cheval et le traînèrent jusqu'à la ville. Devant le cabildo et ses grands hommes, ils l'accusèrent d'avoir voulu trancher la gorge à tous les Blancs. » Esther ne bouge plus, la chanson de Mary l'a apaisée.

« Ils demandèrent le nom de ses camarades : le pauvre Saint-Malo ne dit pas un mot. Sa peine le juge lut, et puis le gibet ils dressèrent. Ils fouettèrent les chevaux – le chariot avança – et Saint-Malo pendu resta. » Mary passe une main sur les cheveux d'Esther, les lisse, et Esther roule sur le dos et vient se coller contre sa poitrine. La chanson doit couler sur sa joue. Comme la tendresse me manque, le contact des femmes de ce monde : l'épaule de Safi, la paume de Maman.

« Le soleil était levé depuis une heure quand près de la rivière il fut pendu. »

Et le baiser barbu de mes abeilles.

« Ils abandonnèrent son corps ballant », murmure Mary.

Ma mère qui serre ma main, notre fuite effrénée. *Cours, mon bébé. Cours.* Je pose la tête sur mon sac, le sol appuie contre mes hématomes mais la chanson de Mary me soigne aussi bien que la brume fraîche d'Aza.

« Aux corneilles qui vinrent le manger », fredonne Mary en se penchant sur Esther et en entortillant le mot par lequel a débuté la chanson au visage de son amie tel un ruban. « Écoutez, chante Mary en posant une main sur le cœur d'Esther. Écoutez. » Je m'attends presque à ce qu'elle se lève, réveille Esther et disparaisse des entrailles de la maison en la traînant à l'extérieur, vers les broussailles aux offrandes et le marais mouvant. Mary s'approche toujours plus d'Esther et articule une dernière fois le mot contre sa joue : une adjuration susurrée, un ordre. « Écoutez. »

Elle achève la complainte de Saint-Malo, l'homme qui mena certains d'entre nous vers d'autres mondes. Sa voix s'attarde, c'est la croûte de la tarte au bord du plat, ce plat qu'on gratte dans les coins chauds de la cuisine, la croûte beurrée et son goût riche,

ses pointes de cannelle et de muscade, et le sucre qu'on sème et qu'on arrose et qu'on bat pour le réduire en pulpe, en brins qui fusent vers le ciel, le sucre dont on sent l'odeur quand on se penche au-dessus de la tige verdoyante, des fibres riches, alors l'espace d'un instant, d'une rapide inspiration, l'estomac se sent comblé, comblé et cependant déchiré, si bien que je le fais, j'inspire un grand coup afin d'attirer en moi le reste de douceur que conserve l'air, extraire de l'obscurité la chanson de miel de Mary et l'absorber, de sorte que, durant un bref instant dans les boyaux de cette maison dégénérée, la tendresse effleure mes os.

9

LES HOMMES QUI BRÛLENT

Tandis que l'été s'éclipse et que les matins fraîchissent, je m'attends presque à ne plus trouver Mary et Esther quand j'ouvre les yeux un peu avant l'aube, et puis je les vois enroulées dans leur couverture, blotties l'une contre l'autre. Cora invoque le feu dans le poêle, attise et alimente la chaleur tapie dans son ventre. Je me lève et fourre ma couverture dans notre cachette, puis remplis ma main de farine de maïs et l'apporte à la cuisine. Voilà tout ce qu'on s'autorise durant ces matins tièdes qui précèdent l'automne : une poignée de poudre, une gorgée d'eau et une noisette de graisse afin de confectionner quatre petits pains de maïs tout plats. Un semblant de repas qui échappe à la vigilance de la dame. Ça n'empêche pas que j'en salive lorsque je m'accroupis à côté du poêle en attendant

qu'Esther et Mary se lèvent. J'observe Cora qui mesure et mélange, confectionne le repas de ceux du haut. Ses mouvements indiquent qu'elle connaît cette cuisine comme la poche de son tablier ; farine, sucre, huile et sel. Aucun geste n'est superflu, aucun pas autour de la gueule en fonte qui nous réchauffe.

« C'est bientôt la récolte, dit-elle, et elle s'adresse à moi autant qu'elle parle toute seule. La dame devient dingue, elle se met à compter chaque haricot, chaque petit pois dans le jardin. Comme si y avait à peine de quoi faire. »

Elle me tend une pointe de graisse, à peine un reflet. Je l'étale sur mes genoux, puis je plante un doigt dans ma bouche et j'en lèche l'idée : sel et fumée. Ça me rappelle la voix de Mary.

Je dis, « Mary chante. »

Cora en laisse tomber un faitout. Elle tousse dans son tablier, puis le secoue pour le lisser. La peau de mes jambes cesse un instant de me démanger. L'huile grésille dans la poêle.

« Oui », dit Cora.

Je trace un cercle dans la graisse étalée sur ma rotule.

« Sa voix, j'ai jamais rien entendu qui ressemble à ça.

— Elle était petite quand elle est arrivée ici, à la même saison qu'Esther. Des enfants, toutes les deux, avec des petits ventres et des genoux tout maigres. Je leur donnais à manger en douce. J'essayais de les remplumer, mais la dame, c'est un vrai œil de lynx. » Les petits pains dégagent une odeur de beurre et de sel et mon estomac fait des tours, je crève de faim. « C'est pas l'abondance ici. »

J'appuie avec mes bras sur mon ventre dans l'espoir de refermer la bouche qui s'ouvre en grand dans mon corps. Des crampes m'enserrent les côtes, me pincent la colonne vertébrale.

« Quand la dame les a amenées, elle a dit que Mary était simplette, mais dès que je l'ai vue j'ai compris que c'était pas toute la vérité. » Elle sort un des petits pains hors

de la poêle et me le tend, et je le fais passer d'une main à l'autre en soufflant dessus pour le refroidir. Il va devoir me tenir toute la journée.

« La plupart des gens, ils voient pas toutes les couches d'une personne. C'est comme avec la nourriture, ils savent pas reconnaître tout ce qu'il y a dans un plat. Ils mâchent et ils s'arrêtent sur un ou deux goûts. Mais les cuisinières, elles les connaissent tous. »

J'entends un froissement de tissu en provenance de l'office. Esther et Mary émergent de l'obscurité, guère plus épaisses que deux brins de fumée, et s'accroupissent à côté de moi, frictionnent leurs bras et leurs jambes dans la chaleur du four. Cora sert les derniers petits pains et on souffle sur nos mains qui nous servent d'assiette. J'attends pour mordre dedans que les bords aient refroidi, mais Mary dévore le sien à grosses bouchées brûlantes. Quand Esther pose une main sur son épaule, elle s'interrompt un instant puis mâche plus lentement, sans que son visage perde son air affamé.

« Cet air froid qu'on a le matin, il me rappelle les courges de ma mère, dit Cora en mastiquant une bouchée de pain limoneux. On les faisait cuire dans les cendres. Celles qui poussaient en Virginie, elles étaient aussi grosses que ma tête et elles fondaient dans la bouche comme du beurre. » Cora déglutit. « Elle m'a rendu visite cette nuit, ma mère. Elle a préparé une courge et elle a soufflé dessus pour me la refroidir. Elle m'a regardée manger. » Il lui reste la moitié de son petit pain. Elle appuie ses doigts contre sa mâchoire et ferme lentement les paupières, immergée dans ses souvenirs.

« Y en a qui diraient que ça signifie quelque chose. » Esther détache un morceau de pain et le laisse tomber dans sa bouche avec une distinction digne de la dame. Cora hausse les épaules. Son pain fume, mais elle ne souffle pas dessus ; elle regarde les volutes s'envoler et disparaître. Mes genoux graissés commencent à me faire mal, mais je reste accroupie car j'ai conscience que l'immobilité est un luxe. Je compte mes

respirations. Résignée, Cora finit son repas en trois grandes bouchées pendant que Mary et Esther se lèvent et attrapent des seaux.

« J'ai même senti le goût dans mon sommeil, dit Cora. Aussi bien que je sens celui de ce pain. »

Je me lève et hisse mes seaux en travers de mes épaules.

« J'aurais bien aimé qu'elle dise quelque chose », soupire Cora. On la laisse devant le poêle, occupée à disposer les ingrédients du repas, la graisse, les légumes. Ils se parlent, le poêle et elle. Le regard toujours lointain, elle ramasse les dernières miettes de son rêve.

Quand on revient du puits, Cora est en train de sortir une fournée de biscuits pour la mettre à refroidir et elle manque de faire tomber le plat en nous voyant. Une marmite d'eau bout sur le feu.

Elle dit, « L'homme a de la fièvre. Il a été malade partout. La dame a dit qu'elle a

besoin de draps, d'eau chaude, de vinaigre et de papier d'emballage. » Depuis que je suis sortie du trou j'évite la dame, je les fuis tous les deux. Je ne les regarde jamais, je fixe mes mains ou mes pieds. *Respire*, je me dis. *Respire*, tandis que je monte l'escalier avec les draps sur le bras et une bouteille de vinaigre à la main. Mes tremblements font danser le vinaigre dans la bouteille. Je me demande si les mains de Mama Aza tremblaient aussi la première fois qu'une des épouses royales lui a tendu une arme, une arme véritable, en prévision de la chasse. Je respire comme Maman me l'a appris et détends ma prise sur les objets que je tiens ; ce combat-ci est différent.

La mère aveugle attend dans le couloir devant la chambre.

Elle grommelle toute seule, « Je le sens d'ici. »

L'atmosphère est irrespirable dans la chambre du couple. On étouffe à cause de la flambée dans l'âtre. L'homme s'agite dans le lit. Il grelotte si fort que les draps

se tire-bouchonnent autour de lui : un ver qui creuse un tunnel. Il marmonne, demande toujours plus de chaleur.

« Oui, mon cher, dit la dame, nous allons vous faire suer et cela va passer. » Elle ordonne à Esther d'ajouter du bois dans l'âtre.

« Oui, madame », dit Esther en se baissant. La femme me prend le vinaigre et en renverse sur le papier qu'elle place ensuite sur la tête de l'homme, délicatement. Elle reste penchée sur lui. Il a un renvoi et elle réclame le pot de chambre, déjà rempli d'acide. Je l'approche, l'homme y vide son estomac. L'odeur est puissante et agressive, âcre, elle m'oblige à retenir ma respiration jusqu'à ce que mes poumons se tétanisent afin de m'épargner la puanteur de cet homme et du remède de sa femme.

« Toi, dit la dame en me reprenant le pot. Tu as dit que tu connaissais les herbes. Tu vas aller chercher quelque chose pour le soigner, c'est compris ? File. » Le vomi de l'homme éclabousse sa main crispée, blanche de peur et aussi d'incrédulité, je le lis dans ses yeux

écarquillés, ses pupilles d'un noir profond, sa bouche ouverte et molle. Elle dit, « S'il te plaît », et c'est aussi léger qu'un souffle, mais lorsqu'elle me regarde, puis Esther, lorsqu'elle nous regarde toutes, le temps d'une expiration elle nous voit, une assemblée de personnes ordinaires. Dans sa confusion, sa terreur, elle voit.

« Et toi, va chercher le docteur », dit la dame à Esther avant de passer le pot à Mary, qui porte déjà les draps visqueux et le savon.

Quelque chose en Esther se braque. Elle est rivée sur place, clouée au plancher. Son refus trahit un événement passé dont j'entrevois des fragments : le mari blond et vorace tiré de son sommeil, son torse large, ses joues rouges. C'est aussi clair que lorsque je vois Aza ou que j'entends Celles-qui-prennent-et-donnent. L'homme accule Esther, la plie en deux, lui plaque une main sur la bouche, l'oblige à se coucher par terre et s'enfonce dans ses parties tendres.

Esther ne me l'a pas raconté, mais je sais que ce souvenir la rend malade. J'observe la

dame. Je sais que c'est pour cela qu'Esther semble prête à dévaler l'escalier, traverser les entrailles de la maison et la cuisine où travaille Cora, ne pas prendre le temps de dire à un contremaître de prévenir un médecin et marcher sans répit jusqu'à ce qu'elle trouve son frère, quelque part dans l'immensité verte des marais de la frontière.

« File », dit la dame. Je me demande si elle est au courant de ce qu'a vécu Esther, si elle l'a déchiffré dans l'affaissement de ses épaules, la crispation de sa bouche, ou si, une fois de plus, elle a préféré ne pas voir. Esther tourne le dos à l'homme qui remue et transpire, à la dame affolée, et je la suis jusqu'à la cuisine. Elle reste un instant sur le pas de la porte qui donne sur le jardin, la tête basse et les yeux clos. Je la laisse et gagne la pénombre des bois pour chercher un remède à la fièvre de l'homme. Je garde en moi ces images d'Esther tandis que je scrute la broussaille en m'interrogeant un peu sur ce qui m'a permis de les voir, même si une partie de moi connaît la réponse.

Voilà pourquoi Aza a dit que les femmes de ma lignée chantent. Voilà pourquoi elle a dit qu'on est spéciales. On siffle ; on regarde. *Vois*, a dit la terre. Nos vies tout entières ont été des offrandes ; cette vision est ce qui m'a été accordé en retour.

De même que certains champignons poussent sur les arbres, certains champignons naissent des insectes. Maman disait que c'était une des choses les plus surprenantes que Mama Aza lui avait enseignées. Ces champignons sont des petits flocons qui flottent dans l'air, des grains de poussière qui se déposent sur un insecte ou une larve. Quand l'insecte est vivant, ils le tuent et propulsent leurs tiges vers le ciel. Parfois ils poussent sur des cadavres de papillons de nuit en longs troncs blêmes coiffés de petits boutons jaunes. Parfois ils sortent du corps des coccinelles en nuages cotonneux, denses, couleur ivoire. Parfois ils forment, à partir des cadavres de phalènes, de minuscules

arbres fantomatiques aux branches jaune et blanc, aussi minces que des brins de ficelle.

Je me penche au-dessus des feuilles mortes, Celles-qui-prennent-et-donnent juste sous mes genoux. J'inspire le pourri poivré, l'odeur de la terre, racines et mousse écrasée, et je cherche l'orangé. *Une massue orange.* Celui-ci pousse sur les chenilles des papillons de nuit et ressemble à une massue tachée de sang rouillé. Il sert à soigner le sang, à traiter la toux et la faiblesse, à rendre la santé après une longue maladie. Il faut le donner au malade avec toute l'enveloppe de la chenille. Il dégage la respiration, remet sur pied.

Cependant il existe un autre champignon orange, et celui-là pousse sur le bois. Il est plus plat, circulaire, aussi ridé et humide que le mufle d'un taureau. Il ne rend pas la santé aux personnes malades, mais rend malades les personnes en bonne santé. Il nage à travers le corps en se léchant les doigts et pince toutes les mèches, souffle toutes les bougies, éteint tout ce qui brûle : ce qui voit,

ce qui entend, ce qui respire. L'un et l'autre poussent dans les bois, sur le pourrissant. Je me demande si Aza a connaissance de ces petites offrandes, carcasses de tissu, ailes de papier, rumeurs d'animaux qui rampaient ou volaient auparavant, feuilles naguère grasses qui se balançaient à leur tige. Je cherche à quatre pattes, le nez près de la terre. Les nuages sont lourds dans l'air, mais la lumière et la chaleur croissantes en ce matin d'octobre où les cannes épaississent me font dire que le jour a pris possession du ciel. Je sais que la dame attend.

Aux feuilles brunes et déchiquetées, je demande, « Qu'est-ce que je vais lui rapporter ? » Pendant que je cherche, l'éclat du jour s'aplatit peu à peu, prend toute sa brillance. Je trouve quelques mains des morts, excellentes pour le sommeil. Elles ont la forme d'une main violet foncé : un homme qui résiste à une offrande ou s'acharne à regagner le monde des vivants. Je déniche des truffes blanches au pied d'un chêne, les déterre et les nettoie, puis je les laisse tomber dans

mon chemisier où elles se calent contre la courbe de mon ventre. Elles me chatouillent, c'est presque une caresse. Quand on en trouvait avec ma mère, elle y collait son nez et disait, *C'est un cadeau, Arese.* Puis elle creusait le sol à coups de bâton et en dégotait de pleines poignées qui remplissaient nos chemises à ras bord : de quoi nous rassasier, ainsi que Nan et ses enfants. Je me saisis d'un bâton ; rongé par la mousse, il tombe en poussière entre mes mains. J'en attrape un autre, creuse plus profond et m'arrête seulement lorsque ma taille est entourée d'une ceinture de champignons qui grimpe jusqu'au bas de mes côtes.

Le premier champignon orange que je trouve est le gourdin orange qui rend la santé. Le corps de chenille sur lequel il pousse est mi-noir et mi-violet, recouvert de poils blancs là où la chair s'est transformée en pierre. Je le glisse dans la ceinture de ma jupe et il se loge dans la poche entre le tissu et la peau. Des processions de moustiques qui sillonnent les bois obscurs se posent sur mes

épaules et autour de mon cou, faisant naître des perles rouges. Je trouve le cousin du premier, le chapeau orange mortel, alors que le soleil occupe déjà tout le ciel. Les chapeaux orange sont au nombre de cinq et composent aussi une main mais les doigts de celle-ci sont forts, larges : elle cherche à attraper ce qui vit pour l'attirer sous la terre. Tout en les cueillant, je m'émerveille de constater que mes mains ressemblent encore plus à celles de ma mère après le voyage qui m'a menée ici et cette période de privations. Le chagrin tombe sur moi tel un crachin. Je frotte mes doigts contre ma jupe et m'émerveille d'être là, agenouillée au milieu des ombres qui s'étirent. Comment se fait-il que je ne sois auprès d'aucun de mes gens ? Que je porte la vie sur une hanche et la mort sur l'autre ?

À l'air je demande, « Laquelle ? » Ma voix, en se frayant un chemin dans l'après-midi, m'aide à me sentir moins seule.

Quelque part, mes abeilles volent dans ce même ciel.

« Laquelle ? », je demande encore. Au

cours du voyage infernal de l'Italien, un des damnés dit, *Mais, maintenant, ici étends ta main et ouvre-moi les yeux.*

Je dis, « Ouvre-moi les yeux. »

Quelque part, Safi respire sous ce même ciel.

Je demande, « Safi. Laquelle ? »

J'arrive presque à la voir, le nuage de ses cheveux, son long cou, elle se tient dans la clairière sous la paume des chênes et des pins. J'arrive presque à la voir se tourner vers moi, me faire un sourire en coin.

Je demande, « Maman. Laquelle ? »

Ma mère qui a marché jusqu'à La Nouvelle-Orléans, boité jusqu'à la mort. Elle pourrait être ici, invisible à mes yeux. Même si son esprit est absent, ses cils pourraient se trouver dans cette tige, la douceur de son œil marron dans l'aile de cet oiseau, la peau velours de son bras dans cette colonne de lumière.

Je dis, « Laquelle ? »

Au-dessus des arbres, j'entends le bruit d'un grand éventail fendant l'air, puis un

léger bruit nasillard, suivi d'un autre, et enfin apparaît le V d'un vol d'oiseaux migrateurs, têtes crème, becs noirs, intérieur des ailes couleur d'éclipse de lune. J'imagine comme il doit faire chaud là où les plumes de leurs ailes rencontrent le duvet de leur ventre. Je me demande s'ils sont aimantés jusque dans leurs os par le Sud. L'une des oies est à la traîne. Elle vole un peu plus lentement, les battements de ses ailes sont inégaux, incohérents. Son cri est le dernier à résonner, puis elle disparaît à son tour.

Je dis, « Oui », et m'accroupis encore pour chercher une nouvelle chenille. Je sens le passage des heures dans mes genoux.

Le sol étouffé par les feuilles et hérissé d'épines recèle tant de choses. Je cherche avec les mains, le passe au crible. Quand je lève les yeux, le soleil s'est déversé sur tout l'ouest, simple jaune d'œuf entre les branches des arbres. Je me suis égarée. La forêt est épaisse ici, des lianes s'y entremêlent, des broussailles aussi, et des animaux cherchent leur pitance, traquent les

mêmes champignons que moi, des glands, et puis aussi un abri pour l'hiver qu'ils sentent approcher. Les champignons sont chauds et soyeux dans ma chemise. Je resserre le vêtement sur eux et poursuis ma recherche. Un peu plus tard, je tombe sur un paquet enveloppé dans des feuilles vertes, larges et cirées. J'ai marché plus loin que je le pensais, je me suis éloignée du grand périmètre de la plantation et me suis enfoncée dans ce qu'Esther appelle la frontière. Je soulève un coin du paquet et découvre une chair rosée, des articulations blanches. Ce sont cinq lapins disposés comme une gerbe de fleurs. Quelqu'un les a lavés, peut-être en les plongeant dans un ruisseau. Il y a une odeur d'entrailles et de musc et, au-dessous, quelque chose de sucré.

« Je les ai vidés. »

Une moitié d'homme émerge des ombres. Il est aussi grand que les hommes de la plantation, qui se cassent le dos dans les champs.

« J'ai enlevé l'estomac. Pas fait exprès. »

Je recule, m'écarte du bouquet de viande et de feuilles. L'homme lève une main.

« S'il te plaît, dit-il. Ma sœur travaille dans la maison. »

Je fais encore un pas en arrière. La peur, chaude et vive, envahit ma colonne vertébrale. Si je pars tout de suite en courant, je peux le prendre de vitesse, ressortir des bois et retourner auprès de la dame et de l'homme qui brûle. Au moins, ce danger-là, je le connais.

« C'est Esther », dit-il. Je me fige et le regarde. C'est maintenant un homme entier que dévoilent les rayons du couchant.

Il dit, « Je te veux pas de mal.

— Ça je sais pas. Je te connais pas.

— Tu veux bien les apporter à Esther ? Je sais qu'elle a faim.

— Comment tu le sais ? »

L'homme éclate d'un rire grave et tonitruant, qui vient du fond de lui mais n'éclaircit rien. J'entrevois Esther en lui, dans la ligne droite de son nez, et ses lèvres étirées ont quelque chose qui me fait penser à elle. Il

est mince, comme elle, mais les tendons de son cou à lui n'apparaissent pas, et ses joues sont moins creuses. Il ne meurt pas de faim, lui. Il trouve à se nourrir dans les bois de la frontière.

« J'y étais, et puis je suis parti. Je me suis échappé.

— Esther m'a parlé de toi. Elle dit que tu habites dans les marais. »

L'homme hausse les épaules. La dernière lumière orange éclaire le creux de son cou et son front. Sa peau brille d'un éclat couleur noix de pécan.

Je réponds, « Elle dit qu'elle a peur. »

Je fais un pas vers lui en serrant les bras autour des champignons que je porte à la taille. L'homme opine mais ne bouge pas. Il me montre ses paumes pour me faire voir qu'il n'est pas armé, mais je reste sur mes gardes.

« Quand elle était petite, Esther, elle avait peur de rien. Elle tapait du pied et elle crachait sur les alligators, elle racontait qu'elle savait leur parler. Un jour y en a un qui nous

a couru derrière à cause d'elle, et elle arrêtait pas de rire.

— Esther ?

— Oui. C'est pas les marais qui lui font peur. »

Il tourne la tête et un petit sourire se forme sur ses lèvres. Il ressemble tellement à Esther que je commence à avancer vers lui, mais je me reprends et plante mes pieds entre les racines, dans les aiguilles de pin et les feuilles en décomposition.

« T'attends un petit ?

— Non, je dis. C'est des champignons.

— Fais attention. Y en a qui sont empoisonnés. »

Je me balance sur mes orteils. Il ne sourit plus. Il fronce les sourcils en regardant mon ventre.

« On a beaucoup de gens qui sont tombés malades parce qu'ils en avaient mangé. Une des femmes, elle a même vu des choses qui existaient pas. »

Un oiseau gazouille. L'air a des reflets de miel.

« Comment tu sais que ça existait pas, ce qu'elle voyait ? » Je rentre ma chemise dans ma jupe. « Moi, je connais ceux qui sont bons à manger et ceux qui le sont pas. Ma mère m'a appris, elle avait appris avec sa mère. »

Les cils de l'homme sont si longs que leur extrémité paraît dorée. Il me refait le sourire d'Esther et ses joues se creusent d'une paire de fossettes ; sa mâchoire est carrée, une vraie enclume.

« Je voulais pas te vexer. »

Je sens sous ma clavicule un tourbillon chaud et dense qui me fait penser à Aza. J'arrache mon regard à ses cils et à son cou, mais le tourbillon persiste.

« C'est bientôt la récolte. Dis à Esther de faire attention à ses mains. De bien regarder. » J'acquiesce. « Et toi aussi, fais attention. » Puis, avec un rire, « Comment tu t'appelles ?

— Je dois y aller. Ça fait longtemps que je suis partie. » Je ramasse les lapins et les emballe solidement dans les larges feuilles

brillantes. Le paquet ne pèse pas lourd. Je fais un pas en arrière, puis un autre, à l'aveuglette. Les yeux du frère d'Esther sont noirs et doux, aussi noirs que sa chevelure qui est une touffe épaisse sur son crâne : un nuage violet dans un ciel menaçant. Le tourbillon dans ma poitrine accélère et je trébuche. L'homme penche la tête. Je dis, « Annis. Tu peux m'appeler Annis.

— Fais attention », dit l'homme, et il tend une grande main comme pour essayer de m'attraper.

Je tourne les talons et m'en vais en courant.

Les étages supérieurs de la maison sont plongés dans l'obscurité. J'entre sur la pointe des pieds, il fait froid dans les couloirs, l'air hérisse mes cheveux et les poils de ma nuque et de mes bras. Par bonheur, la cuisine est une bulle de chaleur et d'humidité.

« Elle est descendue, elle a demandé où t'étais, dit Cora.

— Elle m'a envoyée dans les bois.

— Pour quoi faire ?

— Chercher un remède. » Je pose les lapins sur le plan de travail puis libère de ma chemise les champignons qu'on pourra manger, ceux qui ont goût de sauce à la viande et de beurre quand on les fait cuire.

« Les lapins, c'est le frère d'Esther qui les a donnés. Les champignons, je les ai ramassés. »

Cora émet un petit bruit avec sa gorge et frotte ses mains sur son tablier.

« Comment tu les as trouvés ?

— Ma mère m'a appris. »

Cora caresse un chapeau, l'époussette et lèche le bout de son doigt.

Elle dit, « Laisse-moi une poignée et cache le reste derrière les étagères dans l'office.

— Esther et Mary sont toujours là-haut ? Il va pas mieux ?

— Oui, elles sont là-haut. Je sais pas. La dame avait l'air paniquée. » Cora prend un autre champignon et le renifle. « Tu crois que tu pourrais en trouver d'autres ? »

Je fais oui de la tête. J'extirpe une massue orange de ma ceinture.

« C'est pour lui, je dis. L'homme. J'en ai deux, il faut le couper en morceaux et laisser infuser. Tu veux bien m'aider ? »

Cora verse de l'eau dans une casserole. Le couteau qu'elle me tend est aiguisé, aussi long que ma paume et gris terne. Elle le tient d'une main légère et décontractée, mais je devine à sa façon de me proposer la lame, à l'inclinaison de sa tête, à sa manière de m'observer comme si je risquais de m'enfuir avec, qu'elle fait preuve d'une grande prudence avec les ustensiles de la cuisine, consciente que tout ce qui tranche peut se retourner contre elle. Je rince et débite le champignon curatif, verse les morceaux dans la casserole et les regarde virevolter au milieu des bouillons pendant que Cora fait revenir les champignons comestibles avec du lard. Cette bonne odeur fait gargouiller mon estomac : un sol doux et savoureux. Je déplace la casserole de remède sur une zone moins chaude du poêle et laisse mijoter ; j'attends que l'eau

s'assombrisse, puis je tamise la décoction et en verse la moitié dans une tasse grossière, l'autre dans celle en porcelaine fine de la dame. J'emballe le reste des champignons comestibles dans un sac que je glisse derrière nos couvertures. Puis je reviens à la cuisine et avale une grande gorgée amère de la première tasse.

« Tiens, dis-je à Cora. Bois. »

Cora prend la tasse mais ne boit pas.

Je dis, « Ça donne des forces », en considérant les poches sous ses yeux, sa peau tendue. Elle est encore plus maigre que je l'étais en arrivant. « Vas-y. »

Elle mélange, boit, fait la grimace.

« J'aurais pu chiper un peu de miel, dit Cora.

— Non. C'est important de connaître le goût de ce qui nous guérit. »

Esther arrive à reculons, un monceau de linges souillés en équilibre sur la poitrine. Elle me repousse quand j'approche pour l'aider.

Elle me demande, « Tu as eu la fièvre jaune ?

— Je crois pas, non.

— Alors t'es pas immunisée. Ils croient qu'on peut pas l'avoir, mais c'est faux. Mary et moi on l'a eue.

— Pas moi, dit Cora.

— Ma mère aussi l'a eue, dit Mary. Ça l'a tuée. L'homme a mal partout, il a froid et il vomit. C'était pareil pour ma mère. » Puis elle me demande, « T'as trouvé quelque chose ?

— Oui. Un champignon qui aide à guérir les longues maladies. Mais il faut pas dire à la dame que c'est un champignon, elle croit que je connais seulement les herbes.

— Elle a demandé ce que tu faisais. Si elle avait pas eu besoin qu'on l'aide, elle aurait sûrement envoyé une de nous pour te chercher. »

Je lui tends la tasse dans laquelle on vient de boire, Cora et moi. Elle en avale une petite gorgée.

« Prenez le reste, Cora et toi », dit Esther. Elle s'en va et revient avec une pile de draps crème pliés à la perfection ; ils nous ont fait transpirer plusieurs heures dans la buanderie.

Elle me dit, « Couvre-toi le nez et la bouche », et m'en tend une partie. « Viens. »

Je bois une grande gorgée de remède puis je laisse la tasse sur le plan de travail pour Cora et noue une bande de tissu sur mon nez. Je prends les draps et la tasse que j'ai préparée pour l'homme, et j'emboîte le pas à Esther. On monte lentement l'escalier, moi parce que je veille à ne pas renverser le breuvage, et Esther parce que l'épuisement alourdit sa démarche, ça se voit à la pente de ses épaules, aux nœuds de sa colonne vertébrale, à ses jambes molles.

Je chuchote, « J'ai vu ton frère.

— Où ?

— Dans les bois. Il avait des lapins pour toi.

— Bastian ?

— Il a demandé de tes nouvelles. Il a dit qu'il voulait t'emmener. »

Esther soupire, les marches lui répondent en grinçant.

« J'ai trouvé d'autres champignons qu'on pourra manger. »

Esther s'arrête à la porte de la chambre et je me rends compte qu'elle pleurait pendant qu'on montait. Je devine en partie pourquoi elle sanglotait sans bruit, avec seulement quelques gouttes d'eau roulant de ses yeux : elle est fatiguée, embourbée dans le travail, la faim et un sommeil difficile et décousu, dans le défilé des jours semblables et chaque fois plus insupportables, et elle n'a que Mary à qui se raccrocher, Mary qui ne parle pas mais qui chante. Je lui donne un petit coup de hanche, elle renifle.

« Ce soir on va manger, Esther. »

Elle hoche la tête et se ressaisit : une aiguille qui dessine de beaux pointillés dans un tissu, qui retend un bandeau.

« Oui », dit Esther.

En pénétrant dans la chambre, je me souviens que l'autre champignon orange, dont le cœur est rempli de poison, se trouve toujours dans ma jupe. Je pose les draps sur une banquette dans un coin de la pièce, à l'écart du halo du feu. Je pourrais le faire. Je pourrais en prélever une pincée, l'ajouter

à la tasse et laisser son amertume infuser : je pourrais terminer le travail entamé par la fièvre jaune. L'homme gémit. Le feu crépite. Je me retiens pourtant, consciente que cette décision entraînerait une vengeance : une marque sur ma joue, des fers à mes chevilles, une corde autour de mon cou, mes jambes écartées de force.

Le visage tiré et luisant, la dame rafle la tasse. Le remède éclabousse ses mains et dégouline sur le sol. Elle marche dedans et me gifle si fort que le masque tombe sur mon menton. Tandis qu'elle se dépêche de retourner auprès de son mari, je repositionne le tissu sur ma joue et mon nez endoloris, et je serre fort le nœud. Par terre, à quatre pattes, l'homme gémit dans ses avant-bras. Elle se jette près de lui et murmure quelque chose en approchant la tasse de ses lèvres. Il refuse de boire. Il racle son front contre le sol. La dame se démène pour le mettre sur le dos et on le tient afin qu'elle puisse lui donner le remède, dont il ne reste plus que quelques gorgées. La chambre empeste

la fumée, la suie et le vomi, et la peau de l'homme est brûlante.

On le maîtrise jusqu'à ce que ses gémissements ralentissent. Quand il se tait enfin, immobile et livide, on rassemble nos forces pour le hisser dans son lit et on remonte les couvertures jusqu'à son menton. La dame humecte et plie une compresse propre, puis elle se penche sur lui et murmure encore quelques mots, gazouille, tamponne son front à gestes délicats et hésitants. Avec quelle rapidité ses mains se sont changées en serres, avec quelle vitesse et quelle force elle m'a frappée. Sa violence emporte tous mes scrupules. On nettoie. On rassemble ce qui est maculé de vomi, trempé de sang, imbibé de vinaigre. Tandis qu'on laisse le couple à ses murmures et à ses gémissements, je sens monter en moi une nouvelle vague de haine. Je regrette de ne pas lui avoir donné l'autre champignon orange, de cette façon il aurait bu le poison de la main de sa femme. Sans le savoir, elle aurait tué celui qu'elle aime.

Une fois le petit oiseau happé par le sommeil au chevet de son mari, dont la respiration est légère et humide, on peut enfin descendre manger à la cuisine. Le soleil est couché depuis plusieurs heures et on n'en peut plus. Le bois que je rapporte pour le feu est froid et humide, Cora a un mal de chien à le faire prendre. On s'assied côte à côte contre le mur pendant qu'elle prépare le repas. Elle fait dorer et braiser le lapin jusqu'à ce que la chair soit brune, brillante et juteuse, puis elle ajoute les champignons. Tout ça grésille et j'en ai l'eau à la bouche. Au bout du compte, ma part de viande fait moins de la moitié de mon poing, mais avec les champignons ça fait une main entière. Cora n'a fait cuire qu'un seul lapin ; les autres, elle les a salés et fumés afin qu'on puisse les manger petit bout par petit bout durant les courtes journées d'hiver où on aura faim, après la récolte d'octobre. Le plat a l'odeur du saindoux dans lequel il a cuit et mes doigts ont goût de sel. Des larmes éclosent dans ma poitrine et remontent vers ma gorge, mais je cligne

des paupières et les ravale. Jamais je n'ai eu aussi faim, jamais je n'ai été aussi soulagée de savoir que le mortier de la faim allait cesser de me broyer le ventre. Je casse l'une après l'autre les articulations qui retiennent la chair.

« Tu crois qu'il va guérir ? » me demande Esther.

La viande a une saveur d'oignons sauvages et d'herbes mangées au crépuscule. Je lui réponds que je ne sais pas.

« Des fois on croit qu'ils vont mieux, et puis après ça empire, dit Esther.

— Je lui ai donné quelque chose qui aide à guérir. Qui donne des forces. »

Les champignons ont un goût de beurre, ils m'évoquent le soleil matinal et un vent chaud.

« Ça a été pire pour mes parents quand ils l'ont eue, dit Esther.

— Pire que ça ? » je demande.

Esther renifle et mastique. Quelque part, dans la nuit froide, un chien de chasse aboie.

« Ils ont saigné », dit Esther sans lever

les yeux de son assiette. J'ai l'impression qu'elle voudrait ajouter quelque chose, mais elle secoue encore la tête et embroche un champignon avec sa fourchette. « Merci, elle dit. J'en avais encore jamais mangé des comme ça. »

Un deuxième chien répond au premier, puis un troisième, ils sont tout un cercle qui hurle dans le noir. Ils ont peut-être coincé quelqu'un dans un arbre.

Je dis, « Je pourrai t'apprendre à en trouver. Faut bien chercher. »

Il ne reste rien dans l'assiette de Mary. Elle recueille avec ses doigts les derniers petits morceaux de champignon et de viande. Elle regarde Esther et fronce les sourcils.

« C'est mon frère qui est le meilleur pour ça, dit Esther. Pour trouver ce qui se cache.

— Y en a des blancs. Ceux-là, ils sont faciles à voir.

— Et ils sont bons », dit Cora. Elle détache la viande pétale par pétale et la déguste.

« Mon frère, Bastian... » Esther déglutit. « Il chasse en posant des pièges. Il faut

savoir attendre. Il est comme notre père. Quand mes parents sont tombés malades, ça a été la première et la seule fois que j'ai regardé comme lui. En remarquant toutes les petites choses. » Esther saisit un champignon entre ses doigts, d'un geste qui me rappelle la façon dont l'homme qui est mon père tenait son stylo. Et puis elle le repose. Mary lui donne un coup de coude pour qu'elle mange, mais Esther fait non de la tête. « J'ai remarqué comment mes parents transpiraient. Comment ça devenait jaune autour de leurs yeux. »

Je dis, « Je suis désolée », et je repense au moment où ses souvenirs ont resurgi, quand la dame lui a dit d'aller chercher le médecin.

« Je… reprend Esther. Ils ont commencé à saigner des gencives. Ils pissaient du sang. Et quand ils pleuraient, c'était aussi du sang. »

Esther passe son assiette à Mary, qui fronce encore les sourcils et essaie de la lui rendre, mais Esther insiste et Mary mange donc ses restes en la regardant. Elle se rapproche un

peu plus à chaque bouchée, jusqu'à ce que son nez effleure presque l'épaule d'Esther, qui finit par passer un bras autour de ses épaules et prendre son oreille dans le creux de sa main. Mary finit son assiette dans cette position.

« Je rêve d'eux, mais plus aussi souvent que je voudrais, dit Esther. Et quand je rêve d'eux, je pleure et c'est moi qui pleure du sang. »

Dans ma bouche la viande se change en vase craquelée par le soleil. Je l'avale quand même et ne laisse rien dans mon assiette. Je recueille ce qui reste sur le bout de mon doigt comme l'a fait Mary, en regrettant de ne pas avoir une crêpe de maïs en dessert. Chaque fois que Nan était enceinte, dès que son ventre commençait à grossir, Maman et moi on la surprenait près de la rivière : à genoux dans le sable, elle enfournait de pleines pincées d'argile dans la bouche avec le même raffinement que tous les esclavagistes que j'ai pu servir. À présent, alors que je suis assise sur le sol de la cuisine et que l'odeur

du gibier, de la graisse et des champignons nous entoure tel un drap douillet, je comprends. Cette heure volée, cette nourriture volée, ce temps volé, ce bref répit dans l'estomac : je comprends pourquoi Nan mangeait de la terre.

Je donnerais n'importe quoi pour sentir encore le sel sur ma langue. J'enfoncerais mes genoux dans la berge d'une rivière et je mangerais des poignées de sable. Je laisserais les grains se détacher dans ma bouche et je me régalerais de l'argile saumurée. Je déglutis et perçois le souvenir d'un oignon de printemps, amer et mordant, du froid piquant d'un matin de givre – mon arrière-train mouillé par la rosée, mes moustaches dans le vent, le prédateur qui tourne sans relâche dans le ciel.

On nettoie la cuisine et c'est seulement quand je m'allonge sur ma paillasse dans l'office que j'ai une légère sensation de satiété. Elle dure le temps d'un clin d'œil. Couchée sur le côté, avec la toile de jute qui me brûle la joue, je pense au frère d'Esther : son nez

fort et arqué, sa mâchoire puissante, ses cheveux que le soleil faisait scintiller. Je suis soulagée qu'Aza ne vienne pas, tout ce que je demande, c'est de me détacher du front de Bastian, de ses épaules. Je veux glisser dans le sommeil pour oublier ces appétits. Je me demande si la peau cachée de Bastian est aussi douce que celle de Safi, et cette question m'accompagne dans mes rêves.

On est réveillées par un hurlement.

« Quoi ? » fait Esther s'asseyant dans le noir. À tâtons, Cora va allumer une bougie au poêle. Mary fixe le plafond.

Je dis, « L'homme. »

On enroule une écharpe autour de nos cheveux, on resserre notre jupe et on monte en courant. Le hurlement nous guide jusqu'à la chambre de l'homme. Pas de feu dans l'âtre, que des cendres. Devant les miroirs, les bougies crachotent, mais on y voit quand même. La femme tient la tête de l'homme sur ses genoux et se balance d'avant en arrière, elle

a la bouche grande ouverte et le cri tournoie autour d'elle : un vent mauvais qui souille une clairière.

L'homme aussi est souillé, et en s'approchant on comprend que c'est du sang : ses yeux, son nez, ses oreilles, ses doigts, ses orteils, toutes les petites parties de son corps sont mouchetées de rouge, mais la maladie ne s'est pas arrêtée là. Elle a jailli par sa bouche en flaques marron qui s'étendent tout autour de lui. La chambre empeste une odeur âcre de vomi qui me brûle le nez et la gorge, m'écœure et m'oblige à ravaler un haut-le-cœur, empêchant ainsi ma bouche d'imiter celle de l'homme. De dire, voici la mer qu'il y a en toi et la mer qu'il y a en moi, le sel de la salive, du mucus et du sang.

On se tient par la main, par nos doigts froids et secs. Le cri de la femme est un flot de tempête, elle lève les yeux et nous regarde sans nous voir. La mort rend aveugle. Le corps marbré de son mari est une offrande : sa femme, la peine de sa femme. La maison grince. Les ongles de Mary pincent ma paume.

L'ombre d'un sourire naît sur le visage d'Esther et s'évapore aussitôt. J'ai un goût d'effroi dans la bouche parce que je connais le cri de la femme. Je l'ai entendu chaque fois qu'une de nous a été volée, séparée, vendue. Cette sirène annonce la souffrance, or la souffrance ne vient jamais seule.

10

DOUCE RÉCOLTE

Les heures fraîches de l'après-midi sont bien avancées et la dame est encore au chevet de son mari. Elle tient la tête de l'homme sur ses genoux alors que le dernier brin de fumée a quitté les cendres depuis bien longtemps, que les braises ont cessé de mordre. Elle lui caresse le visage sans répit, se penche sur lui et lui murmure des choses, la bouche contre son front. On n'entend pas ce qu'elle lui dit. Quand on remonte avec des draps propres, on trouve la porte fermée à clé. On laisse à manger pour la mère, qui va et vient entre la porte verrouillée et sa propre chambre : un vautour gris.

Elle marmonne, « La récolte », et ses cheveux tombent sur son visage à la manière d'une aile sans vie. Puis elle crie, « La récolte ! » à sa fille qui chuchote des choses

à son défunt mari. La mère aveugle prend ses repas dans le couloir, ne s'arrêtant de déambuler et d'appeler devant la porte close sur le chagrin que pour grignoter quelques bouchées.

Esther tente de l'escorter jusqu'à sa chambre, de la guider comme elle le ferait avec une chèvre aux articulations rouillées, mais la dame grise la congédie et continue son manège.

Elle dit, « Je sais », en grattant le bois. « La récolte. Le froid ! »

Alors que la vieille mère s'est repliée dans sa chambre, les chefs arrivent. Ils sentent la fumée et la transpiration, le pin brûlé et la paille moisie. Leur chemise bâille sur leur torse. Ils frappent à la porte, mais la dame ne répond pas. Ils frottent leurs mains sur leur pantalon.

« Qu'est-ce qu'elle a ? demandent-ils.

— C'est lui. Il a eu la fièvre. » Ils comprennent quand Esther leur montre son tablier maculé de sang.

Ils disent, « On a besoin d'elle. On peut

pas commencer tant qu'elle nous a pas donné son autorisation. » Et puis ils tournent les talons et s'éloignent à grands pas.

On récure, on lave, on essore et on sèche. On balaie et on passe la serpillière. On brique, on frotte. Lorsque la femme retire le loquet de sa porte, on nettoie la chambre tandis qu'elle retourne s'effondrer sur son mari, raide, froid et gonflé par la mort. Elle s'endort sur sa poitrine de pierre, se réveille, se ronge les sangs et sombre à nouveau dans le sommeil. Le jour déserte le ciel et la nuit emplit l'horizon. On apporte son dîner à la femme, on le remporte intact et on se le partage dans la cuisine, on découpe la viande en parts égales, on croque les œufs en saumure, on rajoute du sel sur les racines et les légumes. Ça nous évite d'entamer un lapin salé ou de toucher aux champignons qui sèchent.

Le lendemain matin, on recommence. On lave, on va chercher de l'eau, on s'occupe de la maison et on soigne le potager, on aide la vieille mère, on renvoie les chefs que l'attente

rend nerveux. Comme la mère aveugle, ils n'ont qu'une seule chose à la bouche : la récolte. Emil nous regarde moudre du maïs pour les repas en triturant le moignon de son avant-bras. Le maïs dégage une odeur de terre et de sucre qui s'insinue en moi, enveloppe mes épaules douloureuses, mon dos courbaturé, et se dépose dans mes pieds tendres.

« C'est elle qui dirige la récolte, dit Emil. Les chefs peuvent pas commencer sans elle.

— Et s'ils commencent quand même ? je demande.

— Elle les met à la porte », dit Esther.

Mary grogne en activant son pilon.

Je dis, « Le corps du mari. » Impossible de décrire l'odeur de la dépouille qui a commencé à tourner dès le lendemain, à noircir, mûre pour être offerte, cette chair qui devrait être en train de ramollir sous la terre.

« Je sais », répond Esther.

La puanteur de la décomposition se diffuse dans les couloirs étroits, les cages d'escalier confinées, les petites pièces aux hauts

plafonds. La vieille mère tourne en rond, l'air inquiet, en serrant un mouchoir sur son nez et sa bouche. Elle gratte à la porte et refoule des haut-le-cœur.

La dame reste enfermée trois jours avec le cadavre de son mari. Au matin du quatrième, on monte à l'étage, notre faim endormie par les pains de maïs qu'on cuisine le matin en douce, les champignons, les festins qu'on fait avec les repas délaissés par la dame. La porte de la chambre est grande ouverte. L'odeur, abominable. La femme a fait de son mieux pour le laver et l'habiller, mais il a commencé à enfler, sa chair étire ses vêtements d'une façon telle que son torse, ses jambes et ses pieds ressemblent à des saucisses trop pleines. Le contour de sa bouche est devenu gris et tout le rouge qui fleurissait en lui s'est déversé alentour. On doit s'y mettre à trois et demander en plus l'aide d'Emil pour le descendre dans le salon, où la dame veut absolument qu'on le dépose sur un canapé,

mais comme il est trop gros et trop encombrant, elle nous dit de l'allonger plutôt sur le tapis. La femme devient rouge, elle jure et nous maudit, puis elle promène une main sur la joue de son mari et remonte à l'étage à toute allure. L'homme a toujours une croûte marron autour de ses yeux globuleux, de son nez et de ses oreilles, donc on apporte de l'eau pour nettoyer ce que la dame n'a pas réussi à faire partir et je sors vider le liquide sale dans le jardin où tout brunit, flétrit, rend à la terre sa vie prodigieuse. L'automne est là. Aza se montre : une ombre qui voile les rayons mourants du soleil pendant que je verse l'eau morte, offrande à la terre. Je murmure, *Tenez, voici pour vous. Tenez*, et la terre me répond par un soupir évoquant le bruit du sable soulevé par le vent.

Très mûre, disent Celles-qui-prennent-et-donnent.

Aza agite les pieds de maïs, les fait frétiller.

Je dis, « Tu m'as dit que Mama Aza a rejoint l'Eau.

— Oui, répond Aza.

— Ils y vont tous ? » Je tape le faitout contre la terre pour en faire tomber les dernières gouttes.

Délicieux, dit la terre.

« Je sais qui prend les corps. » Je pose le faitout sur mes genoux et observe Aza du coin de l'œil, me demande quelle vérité ou quelle fiction elle va me raconter. Et comment je ferai la différence. « Mais qui prend les âmes ? »

D'après la Bible que lisait le tuteur, il existe un paradis baigné de lumière, c'est là que vont les justes. Pour décrire sa descente, le vieil Italien parle des profondeurs creuses d'un bol sinistre. Où est allée ma mère ? J'appuie avec le faitout contre mes cuisses. Aza désire le respect, l'amour, l'obéissance. Que demandera-t-elle en contrepartie de la vérité ?

Ses volutes se mettent à tourner lentement. Mes bras et mes joues se hérissent. Le vent s'engouffre dans ma jupe et cingle mes jambes écorchées. Son tourbillon soulève les relents des entrailles pourrissantes

de l'homme et les pousse dans ma gorge. Je les recrache.

« Regarde-moi », dit Aza.

Je lève les yeux et, bien que le soleil soit caché aujourd'hui, je dois plisser les paupières. La présence d'Aza a quelque chose de différent, comme si elle se tenait sur le pas d'une porte et bloquait le passage d'une pièce à une autre. Elle s'insère comme le sable dans un engrenage. Elle détraque ce qui l'entoure.

« Certains restent ici. Ils quittent leur corps mais demeurent attachés à l'endroit de leur mort. Ce sont ceux qui ont eu une mort atroce. »

Je me contente de répéter, « Atroce », mais Aza comprend qu'il s'agit d'une question.

« Les personnes qui ont été battues à mort. Brûlées ou violées. Celles qui sont mortes écartelées. »

Je cligne des yeux, mon souffle résonne dans mes oreilles.

« Elles restent à cause de la violence qu'elles ont subie. »

Je dis, « Ma mère », et Aza devine ma question avant que je l'aie formulée en entier.

Elle dit, « Je ne sais pas », mais je sais qu'elle ment, elle est aussi changeante et imprévisible qu'une averse d'été.

Je dis, « Tu ne sais pas ?

— Non. »

Je laisse le mensonge pénétrer dans la terre.

Encore, demandent-Elles.

« Et les autres ? Celles qui n'ont pas eu des morts atroces ? » Je ne le dis pas mais je le pense : les personnes qui ont eu une mort pénible mais pas atroce ? Qui sont mortes en perdant leur sang par les yeux, avec le souffle court, parce que leur corps lâchait, un organe après l'autre, comme les horloges qui arrivent au terme de leur vie, les personnes qui sont mortes parce que leur ventre a gonflé ou que leurs yeux sont devenus jaunes, celles qui se sont noyées dans les rivières, celles qui n'ont jamais cessé de trimer, celles qui se sont couchées un soir, épuisées par des journées de marche,

et qui ne se sont jamais réveillées ? Tout ça, ce sont des morts pénibles.

« Il y a des pays, d'autres pays au-delà de l'Eau. Certaines vont là-bas.

— Et l'Eau, elle les connaît ? »

Aza tournoie lentement en arrachant les feuilles des arbres.

Je demande, « Est-ce qu'elle leur parle ? »

Les feuilles dansent dans le vent puis tombent en spirale. La fumée du poêle de Cora s'élève tout droit dans le ciel.

« D'après ce que les autres m'ont raconté… l'Eau chante, dit Aza.

— Elle chante ?

— Oui. Elles n'ont pas réussi à comprendre les paroles, mais elles ont entendu les voix. L'Eau a de nombreuses voix. Et les humains… » Aza cherche ses mots. « Ils chantent avec l'Eau. Ils lui répondent en chantant.

— Tu les as entendus chanter ?

— Celles qui sont plus âgées que moi les ont entendus. Elles m'ont raconté que ça les a lavées. Ça les a démolies. Ça les a emportées comme un vent violent. C'est pour ça

que certaines viennent dans ce monde : pour chercher l'écho de ce chant qu'elles ont saisi un jour. Le chant de l'Eau. De ton peuple.

— Tu l'entends, ici ? »

Aza tend la main, effleure mes doigts. Je m'agrippe au faitout, mes articulations crispées jaunissent.

« J'ai entendu des enfants faire quelque chose qui y ressemble, chuchote-t-elle.

— Et moi ? »

Aza me touche l'épaule. Des frissons parcourent mon cuir chevelu.

« La plupart des enfants le pleurent. Chez certains adultes, c'est un ululement. »

Elle étudie ma bouche, mon cou. Son regard est aussi perçant que celui d'une chouette.

« En général, ils ne comprennent pas que c'est de ça qu'il s'agit. Ils ne comprennent pas que c'est la capacité à voir d'autres lieux que celui-ci, à parler à l'esprit, à entendre l'Eau.

— Et ma mère, elle chantait ? Et Mama Aza ? »

Le froid s'immisce dans l'air.

« Oui. » Elle opine. « Mais toi… tu hurles presque. » Elle regarde derrière moi, à travers la maison, les champs et les bois. Ses yeux sont vides et gris, comme ceux du mort. Ils voient partout et ne voient rien. « Quand tu étais au nord, ta douleur étranglait ton chant, mais on l'entendait quand même vrombir. C'est la marche qui a tout changé. Plus tu marchais et plus il devenait fort, jusqu'au jour où la femme t'a enfermée dans la terre. Là, il s'est mis à retentir.

— C'est trop. » J'ignore encore la vérité des mots au moment où je les prononce. « Il y a bien assez à ressentir dans ce monde sans ressentir en plus ce qu'il y a au-delà.

— Je donnerais n'importe quoi pour connaître l'Eau, chuinte Aza, pour l'entendre, la sentir à nouveau bouger à travers moi. »

Encore, dit la terre, un murmure rauque qui me parvient au milieu du grouillement des insectes bientôt morts, des coups réguliers d'une hache au loin, d'Emil qui part avec les chevaux en criant, « Yah, yah ! »

Donne encore, dit la terre avec un bruit

semblable à celui de l'eau sur le sable. Elles rient.

« La chanson de l'Eau, mon enfant, elle tourne autour de toi comme un ouragan et tu es dans son œil. Cette vision que tu as, c'est un don qui te permet de percevoir ce qui existe au-delà de ceci. » Elle devient mordante. Elle se rassemble, rapetisse. Souffle sur mon front de petites bouffées d'une colère cinglante. « Le chant est une marée en toi, en ceux avec qui tu peines au travail. Il est dans tous ceux qui ont été volés comme vous. Tu savais que ta Safi entendait le chant de l'Eau dans ses rêves ? »

Je lâche le faitout et masse mes poignets, mes paumes crispées. Je pince la chair entre mon pouce et mon index pour me distraire de l'absence, de l'attraction terrible du souvenir : le grand sourire éclatant de Safi, le petit grain de beauté à la couture de ses lèvres, son souffle délicat dans ma bouche et le mien dans la sienne. Je me secoue pour m'arracher au souvenir comme un animal s'ébroue après une saucée. Je ne réponds pas à la

question d'Aza et comprends soudain qu'elle ne désire pas simplement me faire ressentir la piqûre de la mémoire. Elle veut que la douleur déferle en moi avec la même force que le chant. Elle veut m'obliger à venir chercher le réconfort, la force auprès d'elle. C'est cela qu'elle compte prendre, l'offrande qu'elle réclame. Elle a adopté le visage de ma grand-mère parce qu'elle veut que je me tourne vers elle comme je me tournerais vers une mère. Je vois la main de Maman, détendue puis serrée autour de son bâton, et au lieu de me tourner vers Aza je crache par terre.

« Est-ce que tu peux repartir près de l'Eau et chercher ma mère ?

— Non. »

Je m'éloigne d'elle et me penche pour ramasser le faitout.

« Pourquoi ?

— Je te l'ai dit. Je ne peux pas tout voir. »

Je secoue le faitout, un petit crachin de gouttelettes en tombe. Aza souffle un vent qui évapore l'humidité.

« Toi, tu pourrais voir ce qui nous est

inaccessible », dit Aza. Son visage est petit et méprisant. « Si tu t'ouvrais au chant, tu pourrais voir ta mère. Tu pourrais voir plus loin. »

Je serre le faitout contre mon ventre.

« Les détroits s'ouvriraient, dit Aza.

— Quels détroits ? »

Aza ramène son vent contre elle, et l'air entourant la maison est une membrane d'eau tiède.

« Les mondes sont des océans. » Elle flotte, longue et souple telle une corde qui pend d'un arbre. « Il y a des courants qui circulent entre eux, les relient. Des détroits qui ressemblent à des rivières. C'est par eux que nous voyageons quand nous dansons. » Même les insectes se taisent.

Aza croit dire une chose, mais elle en dit une autre. Elle croit me dire, *Tu pourrais nager loin de cette vie. Fouler la surface des océans, battre des pieds et des mains, et quand tu sortirais la tête pour respirer, tu serais ailleurs.* En réalité, elle me dit, *Tu pourrais partir.*

Je demande, « Et moi, je pourrais nager dans ces détroits ? »

Je pense, *J'ai pas besoin de toi.*

« Tu ne comprends pas, dit Aza.

— Comment ça ? » Je ne prends même pas la peine de chuchoter pour éviter qu'Emil ou Esther me découvrent en train de parler à celles qu'ils ne peuvent pas voir.

« Les détroits appartiennent à l'esprit.

— Comment ça ? » Je m'avance vers elle. Mon pied se prend dans la vrille d'une pastèque et je tombe sur les genoux, le visage baissé, à quatre pattes, mes yeux libérant une eau salée. Je suis la suppliante qu'elle a toujours désirée. Aza écarte les bras et s'envole en tournant avec furie, et je distingue du plaisir dans son sourire, de l'appétit dans son souffle. Elle n'est jamais rassasiée.

Le corps de l'homme est déformé, aplati par la gravité.

« Soulevez-le ! dit la dame. Allez, soulevez ! »

Elle nous aurait enterrées pour avoir regardé son mari quand il était en vie, mais à présent elle exige qu'il soit mis dans son cercueil par les femmes qui travaillent dans la maison et personne d'autre. On fait de notre mieux : on le cale sous nos bras, on pousse avec les genoux et les cuisses, on charge son poids sur notre dos.

« Attention ! dit-elle. Faites attention ! »

Sa masse et sa raideur mettent mes épaules et mes genoux à rude épreuve. Elle nous dit de le porter dans la boîte que les contremaîtres viennent de livrer et qui est posée en diagonale. Comme les yeux aveugles de l'homme se rouvrent chaque fois qu'elle les ferme, elle finit par les couvrir avec un mouchoir pris dans sa robe mouchetée de sang. Sous le mince tissu blanc, la peau et la chair gonflent, se détachent de l'os tel un grand nuage de viande. La femme confie une mission à Esther, qui revient avec un jeune garçon dont la peau a la couleur de la chair des noix de pécan. Il a les épaules et la tête basses. La dame lui dit d'aller chercher le

croque-mort. Il lève les yeux vers Esther et fait oui de la tête en la regardant plutôt que la dame, puis il ressort en courant. La vieille mère descend l'escalier lentement, annoncée par les grincements et les gémissements du bois. Je vais à sa rencontre et la prends par le coude. Ses cheveux sont tout emberlificotés, les épingles se défont, il y a plusieurs jours qu'elle n'a pas été coiffée. En général, Mary est la seule qu'elle autorise à s'occuper d'elle. Parfois elle repousse les autres, affolée par ce qu'elle ne voit pas, la pénombre de la chambre, ces mains qui ne lui appartiennent pas, mais ce coup-ci elle accepte que je l'aide. Elle a toujours sa robe de chambre, qui flotte autour de ses jambes, et elle sent les feuilles cassantes et la terre glaise.

La dame pleure sans bruit. Elle essuie les larmes qui tombent sur le visage de son mari. La vieille mère se débarrasse de moi à la porte du salon, je patiente donc avec Esther et Mary. La vieille mère rejoint sa fille en se dirigeant à l'oreille et s'arrête près du cercueil, tâte la poitrine figée de l'homme, sa

taille, remonte jusqu'à son visage boursouflé et masqué. Elle pince le mouchoir mais ne le retire pas. Elle saisit les mains de la dame, l'attire à elle et lui dit tout bas, « La récolte ! Je l'entends. Elle est prête. Si nous attendons, elle va se perdre. »

La vieille mère caresse la joue de sa fille avec la même douceur que Cora quand elle pétrit sa pâte à tarte, puis elle éloigne sa main et la gifle : une fois, deux fois.

« Qu'est-ce que je t'ai appris ? Cette terre est sans pitié, et nous avons la charge de l'apprivoiser. Je t'ai prévenue qu'elle ne se laisserait jamais faire. »

La dame s'effondre et la vieille mère lève encore la main, mais la femme montre ses paumes, sa chair pâle.

« Ni elle ni eux », dit encore la vieille mère en baissant la main. La dame se rassemble de la même façon qu'Aza, ramène sa puissance contre elle, serre les poings dans le tissu de sa robe, renifle la morve de ses pleurs et enfin tourne le dos à son mari.

« Vous toutes, dit-elle d'une voix qui a le

son d'une charrue dans des cailloux, d'une terre stérile. Aux champs. »

Des chariots circulent tout autour des champs, de même que les chefs et les contremaîtres juchés sur des chevaux marron ou glaise. On est des centaines dans les rangées. Des femmes et des enfants pas plus épais que les cannes, jupe, chemise, tignon et pantalon noués serrés. Les enfants à la peau fragile derrière les oreilles et les genoux, à l'intérieur des poignets, sont droits comme de jeunes pins. Les femmes se taisent, aussi stoïques que les enfants. Derrière nous, Emil conduit un chariot dont les chevaux écartent les mouches à grands coups de queue. Une colonne d'hommes avance devant nous, certains vêtus d'une chemise, les autres torse nu. Ils tiennent dans leur poing des machettes comme le faisait ma mère avec son bâton d'entraînement : d'une main lâche qu'ils peuvent serrer en une seconde. Un souffle de vent ébouriffe les cannes à sucre qui se

mettent à bruisser. Je cherche Aza, mais elle n'est pas là. Les cannes forment un lac vert, parcouru de vagues émeraude, qui s'étend jusqu'à la forêt lointaine. La faim tord mon corps et s'il n'y avait pas cet homme à cheval, avec son fusil en travers du pommeau de la selle, je me laisserais tomber dans cette marée vivante pour qu'elle me submerge. Je me demande si ma mère aussi a ressenti cette envie de s'agenouiller, de sombrer sous le soleil d'un jour de récolte où l'air était haut et sec et comme rafraîchi par un ruisseau, mais soudain le contremaître à cheval pousse un cri et les hommes aux épaules sombres lèvent tous ensemble leurs armes. On se met en branle.

Une odeur verte et sucrée éclôt tout autour de nous. L'espace d'un instant, elle m'emplit et j'arrive à imaginer que je suis rassasiée, que la farine, le sucre et la graisse, les sablés à moitié mangés et les gâteaux entamés que j'ai goûtés quelques fois dans les assiettes délaissées ont suffi à me remplir l'estomac. Un goût qui me revient facilement

en bouche : doux, beurré. Des aliments faits pour attiser l'appétit, dont la délicatesse se condense dans la bouche comme une brume : sitôt inspirée, sitôt dissipée. Le soleil cogne sur le champ. J'expire, et je suis vide à nouveau.

Je me demande ce que les hommes mangent. Ils glanent, je le sais : j'ai entendu Emil raconter qu'ils piquent dans la nourriture des bêtes des épis de maïs desséchés et assez durs pour leur briser les dents. Quand les contremaîtres blancs les surveillent, ils n'ont même pas cela. Ils s'efforcent d'entretenir des potagers, mais les semis flétrissent à cause du soleil ou meurent car les hommes passent leurs journées aux champs et n'ont pas le temps de s'en occuper. Une fois, dans la cuisine, Emil nous a dit, « Je sais pas comment les animaux font pour être aussi gras, les seuls à bien manger ici, c'est ceux de la maison », puis il a éclaté d'un rire qui a roulé sur ses gencives, sur les rares dents saines qui lui restent, mais qui ne contenait aucune joie. On meurt tous de faim.

Les hommes lèvent haut leur arme et tranchent les tiges à la base. Leurs bras se brouillent ; les cannes cèdent dans d'épais craquements. Les hommes les débarrassent de leurs fanions verts, découpent les sommets et les laissent tomber à côté d'eux. Les tiges n'ont même pas touché le sol qu'ils ont déjà relevé le bras et que leur lame s'abat en sifflant. À la tête de notre groupe, une petite femme chauve attrape une canne, puis une autre, et encore une, et l'enfant qui marche à côté d'elle, qui mesure la même taille qu'elle et qui a son nez, la suit en ramassant. Mère et enfant empilent les tiges dans le chariot, hissant leur fagot avec tout leur corps. Les autres femmes et enfants se baissent et soulèvent, et le bruit des tiges qu'on tranche, des pas dans les rangées et des feuilles piétinées fait écho aux trilles agonisants des derniers insectes qui meurent de faim comme nous, ralentissent comme nous, s'endorment debout, se réveillent en sursaut et se rappellent alors qu'ils rêvaient de s'arrêter, de s'arrêter dans les champs ivres de canne.

« Yah ! crie l'homme à cheval. Yah ! »

Je m'empare de ma première tige. Elle est si grosse qu'elle tient à peine dans ma main.

« Plus vite ! » dit l'homme à cheval.

J'en saisis une autre. Emil donne un petit coup avec ses guides et le chariot avance brusquement puis s'arrête.

« Elles vont pas se cuire toutes seules ! » dit le contremaître.

J'en prends une troisième et une quatrième ; sous leur poids, mes pieds s'enfoncent dans les feuilles et les souches.

« Les feux sont allumés ! » dit l'homme.

Je me dirige vers le chariot en chancelant. Quand je trébuche, les femmes de ma rangée m'aident à me relever en plantant leurs pieds dans les feuilles coupées.

« Les fourneaux chauffent ! » dit l'homme.

Les échardes laissent des marques rosâtres sur mes bras.

« Le bon sucre », fredonne l'homme.

Je regagne ma rangée, je me baisse.

« Yah », dit l'homme à cheval.

Les hommes lèvent leur machette. Tranchent. Coupent les feuilles. Jettent.

« Bien », dit l'homme à cheval.

J'agrippe une canne.

« C'est bien, les garçons », dit l'homme comme s'il caressait des chiens de chasse à la truffe maculée de sang, flattait leurs flancs de velours.

J'en attrape une autre.

« Plus vite », souffle Esther.

J'en saisis une autre, ma main glisse.

« Annis. Plus vite », dit Esther.

J'en prends une autre entre mes bras.

« Le fouet », dit Esther.

Partout l'odeur de la sève.

« Le trou », dit Esther.

Je grogne.

« C'est bien, les filles. »

Je porte.

Le soleil brûle sans répit.

Six chariots à plateau transportent les cannes. Ils font le tour des champs à la queue

leu leu. J'ai les paumes, les avant-bras et les jambes sillonnés de coupures reliées les unes aux autres comme les filaments souterrains d'un champignon, la grande toile qui s'étend entre les racines des arbres, des buissons et des fougères : *Ça fait mal*, dit la toile. *Ça pique*, dit-elle. *Assez. Assez.* Mais je ne m'arrête pas. Je vois le trou, le mur hérissé de pieux. Je sens la terre qui cède sous mes pieds. Hors de question que j'y retourne. La transpiration luit sur notre peau. J'essaie d'essuyer mon visage sur mon épaule, la sueur qui me coule dans les yeux, mais tout est trempé. Ma jupe traîne derrière moi. Dans toute ma rangée, les femmes et les enfants sanglotent à chaque respiration. La gueule aveuglante du jour nous engloutit. Les heures, les chefs et les contremaîtres, les femmes dans la maison en veulent toujours plus. On tranche, on effeuille et on charge jusqu'au moment où le soleil commence à se coucher, disparaît derrière la barrière noire des arbres.

« Viens », dit Esther en m'attrapant par la chemise, et on suit le dernier chariot sur

un chemin étroit et défoncé qui part des champs en serpentant, s'éloigne de la frontière et conduit à la rivière et à la raffinerie. Je pose une main sur le chariot et me laisse à moitié traîner. Comme la poussière m'empêche de bien voir où on va, je regarde mes pieds. Je hume mon sel, mon sang. Je n'ai jamais été aussi fatiguée. Je cligne des paupières et mes yeux mettent un long moment à se rouvrir, j'ai envie de tomber à plat ventre dans les ornières poussiéreuses. Mais je tiens bon. Il n'y aurait personne pour me remettre debout. Je lève les genoux pour essayer de combattre la fatigue et je sens l'odeur de la rivière, moussue et vaseuse, suivie par une grande vague de fumée et de sucre caramélisé.

Les arbres cèdent la place à la raffinerie : elle est aussi grande que la maison de la dame. Les femmes et les enfants avec qui on trimait dans les champs déchargent un chariot et placent les cannes sur deux immenses tapis roulants actionnés par des roues dentées qui tournent avec de grands crissements métalliques.

Notre chariot rejoint les autres. La clairière où se dresse la raffinerie est encombrée par les corps, les cannes, les chariots. Esther se penche vers moi, colle ses lèvres à mon oreille. Sa bouche ressemble beaucoup à celle de son frère.

Elle crie, « On doit décharger ! »

J'acquiesce.

Les feux illuminent les tunnels dans lesquels s'enfoncent les tapis roulants et les cannes qu'ils transportent. De grands rouleaux les écrasent, les broient, les réduisent en bouillie vert et blanc. Voilà comment les cannes cèdent leur jus, qui ruisselle ensuite vers les cuves. Des chaudrons, que les feux lèchent et enveloppent avec une telle violence que la chaleur s'évacue en tourbillons par les issues du bâtiment. Un filet de brise caresse ma nuque, ma joue, agite mes cheveux puis s'en va, mais ce frôlement des jupes d'Aza ne suffit pas à purger le ciel assombri de l'odeur des cristaux qui se forment ni du crépitement des feux.

La mère et l'enfant qui se ressemblent

émergent de l'obscurité. La mère tient en remorque une deuxième enfant. Ses épaules basses trahissent son épuisement, l'enfant est aussi fatiguée que sa mère mais elle attrape des cannes comme les autres.

« Helen, dit Esther en la saluant de la tête.

— Esther, répond la femme.

— Tu as amené ta petite ? »

Helen pose une main sur la nuque de l'enfant, qui secoue les épaules pour se libérer et prend trois cannes d'un coup ; elle les porte jusqu'aux rouleaux, serrées dans les cordes de ses bras. Elle pince sa lèvre inférieure entre ses dents, se concentre pour soulever, tenir en équilibre, transporter dans l'air écumant de poussière. Helen a une façon de la regarder qui résonne en moi ; il y a un lien de tendresse, aussi fin qu'un fil de pêche, qui part des mains d'Helen, de son cœur, du sommet de son crâne, et l'unit à l'enfant aux épaules étroites, toute en peau et en tendons. L'enfant trébuche, Helen se précipite vers elle.

L'enfant fait, « Maman », et une grimace

passe sur son visage comme un papillon de nuit. Elle se blottit dans les bras d'Helen sans lâcher les cannes qu'elle porte.

« Fais attention », dit Helen.

J'aimerais voir ma mère. J'aimerais me voir, moi, quand je faisais la même taille que la fille d'Helen : petite, légère, des mèches embroussaillées qui dégringolaient dans mon cou. J'aimerais voir Maman marcher sur le chemin entre les cases avec une main posée sur mon cou, elle me guiderait par le V de son pouce et de son index et dirait, *Elle est à moi, je suis à elle, on est ensemble.* Les nœuds des cannes me cognent noir et bleu, versent mon rouge. Le feu nous cingle, lape le ciel, chevauche le vent. Helen chante, tout bas, une mélopée qui part de sa gorge. Sa fille reprend, lie sa voix à celle de sa mère, puis la grande sœur les accompagne et enfin nous toutes qui avons sué dans les champs, nous chantons toutes et alors je vois ma mère et je me vois, moi, je vois ma tignasse, les reflets rouges que m'a transmis mon maître et aussi, plus claire, la main profonde de ma

mère, les petites oreilles qu'elle m'a léguées, sa démarche aquatique lorsqu'elle circule entre les cases, l'éclat dans son regard quand elle me tend son arme et murmure, *Sens-la, sens son équilibre – bouge avec elle et elle fera tout pour toi, ma petite*, puis la marée et le chant me ramènent à la raffinerie, à la fumée et au sucre dans l'air. Aza m'a dit la vérité : je vois, je vois, je vois.

La dame et sa mère prennent leur repas autour d'une petite table dans le salon : Esther et Mary l'ont sortie d'un coin de la pièce et l'ont dressée, recouverte de cuillères, fourchettes, couteaux et assiettes, au point que les tasses et les soucoupes dépassent des côtés comme les pétales d'une fleur. Chaque fois que l'argenterie tinte, la table tremble.

Le corps de l'homme se trouve de l'autre côté du salon, comprimé dans sa boîte lisse. Sa tête va bientôt dépasser du bord. Il continue d'enfler dans la mort et est maintenant presque méconnaissable, tout le rouge

a déserté son visage et ses traits sont aussi pâles et plats qu'une crêpe. La puanteur de la vase noire contenue dans sa peau, dans l'étoffe fine de ses vêtements, sature la pièce. L'air est une serviette mouillée ; les bouffées que j'inspire sont chaudes et fétides.

« Cela se présente bien », dit la dame. Elle pose une passoire à thé sur sa tasse.

« La récolte ? demande la mère aveugle.

— Nous avons cueilli à temps. Tout juste.

— J'ai senti le froid arriver, dit la vieille mère. Je l'ai senti dans mes articulations, dans mes genoux.

— Ils ont encore besoin de ma présence, dit la dame.

— Ça m'a empêchée de fermer l'œil.

— Ils sont lents.

— Sans compter le vent qui faisait trembler les fenêtres. C'était trop.

— Trop lents. » La dame verse le thé. « Il faut leur serrer la vis. » Elle lève la théière et hausse un sourcil à l'attention de sa mère, qui fait oui de la tête. Elle la sert.

« Cette maison bouge. Elle se soulève et

se repose. » La mère rit, un gloussement qui se mue en toux. Elle boit une gorgée. « Du sucre. »

La dame en prélève une cuillerée dans le sucrier en porcelaine blanche cerclée de bleu. Il y a des points dorés sur le rebord. Un mal de tête naît derrière mon œil gauche.

« Quelques coups de bâton ne les tueront pas », dit la dame.

La vieille mère boit une gorgée et acquiesce ; la douleur bouillonne dans mon crâne.

« Ton père disait que la maison avance plus vite que les esclaves », dit la mère.

La femme plonge la cuillère dans sa tasse, remue, la lève au niveau de son œil. Elle la regarde, regarde l'homme.

« Il prend du sucre avec tout. Son porridge. Son café. Ses œufs », dit la dame. Elle glisse la cuillère dans sa bouche et la lèche. Elle déglutit lentement. Le bruit s'entend dans toute la pièce. Elle pose la cuillère dans son assiette, qui tremble légèrement. « Moi, je n'en prends qu'avec mon thé », dit-elle.

Le rire de la mère me brûle les yeux et enflamme l'intérieur de mon crâne.

« Il adore ça », chuchote la dame.

Je ferme les yeux et une vague d'or déferle sur moi. *Ma petite*, disait ma mère. La migraine est un marteau. L'homme mort empeste les viscères et les bouches assoiffées. Je me demande ce que feront Celles-qui-prennent-et-donnent de cet homme qui aime tant le sucre : une massue orange, une gomme tendre, une glaise rouge et solide ? Si je pouvais tourner la tête assez vite, je suis sûre que je réussirais à voir au-delà de la douleur, de ces femmes, de cette pièce, de ces corps voués à la décomposition.

Je pourrais me voir réunie avec ma mère.

11

CE QUI MINCIT, CE QUI DÉBORDE

Les jours débordent. En période de récolte, tous les matins se mélangent. Je cligne des yeux, je dors et je suis debout à nouveau. La dame ordonne à Emil et six autres hommes de construire un mausolée dans une petite clairière visible depuis sa chambre. Une fois le mortier sec, ils peignent la tombe en blanc puis ils y transportent le corps. Le nom de la famille est gravé au sommet du mausolée, qui est assez large pour accueillir le cercueil de l'homme et, un jour, celui de la dame. Les planteurs voisins viennent à l'enterrement. Autour de la tombe, ils reniflent dans leur mouchoir ou leur poignet, le visage cireux et fermé. La dame exige que les esclaves de la maison soient présents, mais les contre-maîtres et ceux des champs continuent à trimer, mer de dos courbés. La dame est

plantée devant le mausolée, immobile comme une corneille, des larmes roulent lentement sur son visage et s'accumulent à la base de son cou, et lorsque les hommes poussent le cercueil à l'intérieur et commencent à refermer l'ouverture, elle s'écroule à genoux. Ses voisins essaient de la relever, mais elle est aussi molle entre leurs bras que je l'ai été, ou qu'Emil l'a été, quand on nous emmenait vers le trou. Sa mère lui chuchote quelque chose à l'oreille, tente de la distraire de la peine qui l'assomme, mais la dame n'arrive pas à se remettre debout. J'aimerais tant que la terre lui accorde ce qu'elle désire, qu'elle s'ouvre sous elle et que ses multiples bouches l'engloutissent. La dame frappe le sol avec le pied et sanglote.

Après les funérailles, on se remet à la récolte, c'est un travail sans fin : on sert le petit déjeuner avant que le soleil teinte le ciel, on ramasse et on charge les cannes, on décharge à la raffinerie, on sert le dîner tard le soir à la lumière des bougies qui vacillent et fument devant les miroirs. Telle une reine

au cœur de sa ruche, la dame ne dort pas. On ne dort pas. On se traîne dans les champs. On collecte des gerbes poisseuses. On les broie. On brûle le nectar. On collecte le sucre. On remplit de gigantesques barriques qu'on envoie vers l'aval de la rivière.

Je rétrécis : le travail m'essore. Marcher, soulever, jeter, laver, débarrasser, tout ça rogne mon visage. Je suis moins. On est toutes moins. Les hanches de Mary dessinent une coupe sous sa peau. Les pommettes d'Esther sont des cuillères retournées. En ouvrant les yeux ce matin, les torsions de mon estomac me disent qu'une partie de moi restera ici à jamais, embourbée jusqu'au cou dans cet endroit où le travail n'en finit pas : prisonnière de ces champs verts où tout bruisse, de cette terre noire, de cette brûlure constante dans tout mon corps, dans les pétales ouverts de mes mains, les tiges blessées de mes jambes, prisonnière de la faim qui me ronge de l'intérieur pendant que la terre me ronge de l'extérieur.

Aujourd'hui, on doit chercher du bois pour

les cheminées de la maison ; les arbres des environs n'ont plus rien à donner, les feux de la raffinerie leur ont tout pris. On s'enfonce dans la forêt, en direction de l'endroit où elle est immobile et où le froid à venir dépose sur les feuilles une teinte brune, de la même façon qu'une infection blanchit le visage d'un malade. Trois aigrettes se posent dans un cyprès ; chacune incline son corps et sa tête vers ses voisines puis replie ses pattes. Aujourd'hui, je décide d'aller lentement ; la dame n'est pas là, elle ne vient jamais dans les bois. Ici, elle n'a aucune autorité. Tout mon corps me fait mal : les longs muscles de mes jambes, le bas de mon dos, mes épaules. Je cherche des champignons et j'en trouve un, pâle, vêtu du plus doux des cuirs. La terre collée à son pied s'effrite. Mes dents sont des dagues plantées dans mes gencives. Je me tourne vers Mary et Esther, trouve un autre champignon et le leur tends.

Esther lève les yeux.

Elle dit, « Mon frère. »

Les cheveux tressés et plaqués sur le

crâne, Bastian approche. Il relève Esther et la serre fort contre lui.

« Il ne reste plus rien de toi, dit-il.

— Bastian », dit Esther.

Il me regarde en fronçant les sourcils puis se tourne vers Mary, occupée à entasser des branches et des bûches à moitié pourries.

« Ça récolte tout le long de la rivière », dit-il.

Esther laisse tomber ses bras contre son corps et fait un pas en arrière.

« Non », dit-elle.

Un trait de lumière moucheté d'ombres tombe entre eux : un néant d'or.

« Esther, répète Bastian, et ses épaules inclinées, son mince filet de voix le fait paraître plus petit qu'il ne l'est.

— Je la connais, dit Esther en fixant le tapis d'aiguilles de pin. Elle nous poursuivra.

— Je ne laisserai jamais rien t'arriver, dit Bastian.

— Non », dit Esther en s'écartant de lui. Il tend une main vers elle, doigts écartés, mais elle est trop loin et lui échappe.

« Viens, dit Esther en se tournant vers Mary. Y a rien à ramasser ici. » Mais, au lieu de s'en aller, elle va se blottir contre la poitrine de Bastian et marmonne quelques mots, trop bas pour que je les saisisse.

Mary ramasse son fagot, le serre contre elle : une des branches érafle son menton en y gravant une entaille blanche, une ligne rouge. Elle m'adresse un signe de la tête et part entre les souches à la suite d'Esther, d'abord d'un pas lent et hésitant, puis elles se mettent à trotter et disparaissent dans la forêt.

Le nez du frère d'Esther est un aileron au milieu de son visage et ses yeux sont le fond d'une rivière, l'endroit où elle est le plus profond, le froid noir que le courant n'atteint pas et où des branches, des troncs entiers se changent en vase. Bien qu'il soit presque aussi maigre que nous, son cou est solide comme un jeune arbre. Comme un arbre il se dresse dans la clairière, et comme un arbre il penche aussi, enraciné dans la terre mais agité d'un bord à l'autre par le vent. Faire ou non un pas vers moi.

« Chaque fois on dit les mêmes choses », dit Bastian.

Je me demande si ses mains sont encore tannées par le travail dans les champs. Je ne me suis pas lavée depuis que la récolte a commencé, je n'ai pas eu un moment pour démêler et tresser mes cheveux, soigner ma peau avec de l'eau et de la graisse. Je sais que je suis dégoûtante et couverte de coupures, que mes os pointent sous ma peau comme le bout des plumes dans les oreillers trop minces. Je sais que la soif rend ma langue épaisse et lourde comme du coton, mais si je vais à lui et si je mets les mains sur ses épaules, avec son assentiment je pourrai me montrer douce, me pencher vers lui et me lover dans son cou. Je m'avance sur les doigts noueux des chênes noirs, la mer de champignons, les insectes qui rongent, entreposent, accumulent bruyamment en prévision du froid. Les aiguilles de pin craquent sous mes pieds. J'enfonce mes mains dans ma jupe, m'avance vers lui, et il cesse de se balancer.

« Elle a peur, je dis.

— Je peux la protéger », dit Bastian, mais sa voix part dans les aigus à la fin de sa phrase et je me rends compte qu'il n'est peut-être pas certain de ce qu'il dit ; il sait peut-être que sa colonne vertébrale est en pin, que le centre de son être ne pourra plier indéfiniment avant de rompre. Bastian est une jeune pousse, or ce monde est une tempête.

« C'est pas ça qui lui fait peur. Elle te connaît.

— Ça lui arrive d'en parler ? »

Je fais non de la tête, renifle sans bruit. Bastian exhale une odeur de soufre du bayou, de sel, de gibier grillé sur les flammes. Il y a en lui une douceur qui trouve à s'épanouir dans les gerbes de lapin qu'il offre, et dans la viande qu'il sort à présent de sa besace, enveloppée dans des feuilles.

« C'est du raton laveur, dit-il. Pas beaucoup à manger, mais ça nourrit. »

Il me tend la viande. Je referme les doigts autour du nœud lâche qui retient le paquet. Je me demande si l'homme qui aimait Mama

Aza la couvrait d'un regard semblable à celui que ce grand homme calme pose sur moi, et dans lequel je lis l'appétit vigilant et prudent du chasseur. Il s'incline et la ligne de ses clavicules, la courbure de ses bras me rappellent Safi et sa façon de se pencher sur moi quand, assise à la porte de notre case, j'éventais mon tibia sur lequel suintait une plaie cuisante. Elle en retirait les grains de sable en murmurant, *Du calme, mon amour, du calme.* Mon cœur déraille. Je me recule et serre le paquet contre moi, la blessure fantôme me pique la jambe.

Je dis, « Elle a peur de tout le mal qui pourrait venir à elle. Du diable. Elle sait que le diable est ici.

— J'empêcherai qu'il lui arrive du mal.

— Elle a confiance en toi.

— Alors quoi ? » Je devine sa frustration à l'angle de ses sourcils, aussi noirs et fins que des brindilles brûlées, et à sa moue, à sa façon de scruter l'endroit où Esther a disparu, puis de revenir à moi.

Je dis, « C'est du reste du monde qu'elle se méfie. »

Le vent souffle haut dans les arbres, puis il plonge vers nous et nous caresse.

« Et toi ? » demande Bastian.

Le cocon humide qui se crée au printemps et se renforce durant l'été a commencé à s'alléger depuis quelques jours. Il me donne l'impression de m'enfoncer dans la terre, un peu plus chaque mois, de sorte que sa dissipation me trouble quand les matins deviennent plus frais et plus légers. La maigreur de mes bras m'apparaît encore plus nettement : ce sont de vrais fils de fer, secs comme l'amadou.

Je préférerais un autre contact. Une autre étreinte.

« Moi ? je demande.

— Est-ce que tu viendrais ? »

Je pose le paquet par terre. Je fais un bref pas vers lui. Il déglutit et la peau de sa gorge tremble, une vague aussi douce et fragile que mes abeilles lorsqu'elles se posent sur une fleur.

« Je pourrais toutes vous protéger », murmure Bastian.

Je cligne des yeux et me remémore la dernière fois où Safi a posé sa main sur ma joue avant de courir à la chute d'eau.

Bastian effleure du bout des doigts l'arête de mon nez. Je glisse mon pouce sur ses lèvres.

« Pourquoi moi ? » je demande.

Il incline la tête. Son regard est un fil de pêche lesté par une pierre, qui plonge de plus en plus profond en moi.

« Tu es attentive quand tu glanes. Tu cueilles des champignons pour tout le monde et tu en laisses pour les suivants. Tu es perspicace : tu comprends ma sœur et Mary. Tu m'aides à les connaître d'une manière qui n'appartient à personne d'autre que toi. » Il pose une main sur le côté de mon cou. « Tu es triste. Et belle. Pareille qu'un renard efflanqué. Et le mal que le monde te fait ne peut rien y changer.

— Mais toi, si.

— Tu mérites plus. »

Je l'attrape par la chemise et je l'attire à moi. J'ai beau me hisser sur la pointe des pieds, il est obligé de se pencher pour atteindre ma bouche. Il a goût de mousse, de gibier, de cendre. Je lèche ses dents, me laisse aller dans ses bras, et je me sens écartelée entre deux moments. Je suis avec Safi, ma douce Safi qui passe son bras autour de mes épaules, pose ses doigts dans le creux de mon coude et sa bouche est si soyeuse, chacun de ses frôlements me donne des frissons, fait jaillir le miel de ma poitrine et de ma bouche, et en même temps je suis avec Bastian qui me tient dans ses bras comme deux grandes branches, ses doigts sont délicats, moelleux comme le coton, sa barbe ressemble au filament d'une aile d'insecte et il presse son nez contre le mien, sa langue est ferme et présente, on se respire un moment puis je me recule et m'assieds. Je tends les mains vers lui, je l'attends et il s'accroupit devant moi. J'embrasse les articulations de ses doigts. Il touche mon cou, ma poitrine, mon ventre. Tout ralentit. Je remonte

mes jupes. Je vais prendre ces caresses, ces maigres plaisirs. Je vais me repaître de cette tendresse, mais avant de m'ouvrir à lui je veux qu'il m'entende.

Je dis, « Je te vois. »

Sous mon dos, la terre vrombit. Aza est là, elle joue avec la cime des arbres, fait pleuvoir une cascade de feuilles brunes qui se posent sur le dos de Bastian. D'une main, je la repousse pendant que, de l'autre, je disperse les feuilles tombées sur le pont vivant qu'est cet homme.

Je n'ai pas un regard pour Aza quand elle descend auprès de moi tandis que je rentre de la forêt. Quand il me voit approcher sur le chemin avec mes fagots et mon paquet de viande, un contremaître m'arrête. J'observe sa bouche et sa barbe jaune à cause du tabac qu'il chique, puis je me tourne vers les taillis lorsqu'il m'ordonne de me diriger vers la levée en m'expliquant qu'il faut dégager le canal afin que les barges puissent emporter les barriques de sucre vers l'aval. Aza patiente, m'encercle d'une légère brume. Une buse

passe dans le ciel et plonge telle une lance vers la cime des arbres. Des oies volent vers le sud en triangles cacardeurs.

« Tu pourrais partir avec lui ? » me demande Aza. Ses cheveux forment une bruine autour d'elle.

« Peut-être.

— Ta grand-mère…

— Je sais. »

Son crachin mitraille mon visage.

« Elle lui faisait confiance, et elle a fini dans le ventre noir d'un bateau. Il n'a pas pu la protéger. »

Je réplique, « La dernière personne qui m'a protégée, c'était ma mère », et je me rends compte en le disant à quel point c'est vrai.

Elle s'arrête devant moi et je l'esquive, mais sa robe, le flot de ses bras sont encore tangibles et leur froid me blesse.

« Je te protège, moi », dit Aza.

Elle souffle dans mes jupes et les gonfle telles des voiles. Bien loin de la tendresse de Bastian, les gouttes d'Aza piquent mon dos

et mes jambes écorchés. Peu avant la rivière, je m'arrête dans un petit bosquet de cyprès. Leurs feuilles se ratatinent, rouges et fines comme des plumes, prêtes à tomber. Je pose mon chargement.

Je chuchote, « Contre ça, tu ne peux pas », en passant une main sur les blessures et les cicatrices qui couvrent mes bras. Je tombe à genoux et l'envie me prend de m'accorder un repos, de grappiller quelques minutes dans les broussailles, m'asseoir un moment ou deux, contempler la rivière gonflée par les tempêtes du nord, ses bouillons blancs et ses remous verdâtres. Les berges sont jonchées de troncs brisés et de branches en éventails.

« Je prépare une nouvelle tempête, dit Aza.

— Je sais. »

Je suis consciente de ce qui arrive aux gens qui s'échappent. Les voleurs rameutent leurs hommes, leurs chiens à la bave épaisse et aux crocs pointus, et ils se lancent à leurs trousses pour les voler une fois encore. Et

quand ils les retrouvent, ils leur passent une corde autour des mains, des pieds et du cou. Ils les battent avec du cuir, des planches. Ils chauffent de l'acier au rouge et les marquent sur les joues, le dos. Ils leur enfilent des colliers métalliques à pointes. Ils leur mettent des fers aux pieds ; ils obligent les femmes enceintes à trimer jusqu'au terme. Je veux. Je veux pouvoir me laisser pousser les cheveux, chercher ma nourriture et manger sans avoir à me cacher, m'asseoir au soleil et me gratter le crâne pour faire partir les tracas, respirer sans que la terreur m'étrangle, décider mes secondes, mes minutes, mes jours. J'ai assez souffert. Près de moi Aza tremblote, guère plus épaisse qu'une épingle, humide et miroitante.

Je dis, « Je pourrais me creuser une grotte dans la berge. Celles-qui-prennent-et-donnent l'empêcheraient de s'écrouler.

— Tu leur fais confiance ? »

J'acquiesce.

« Les hommes finiraient par voir ton feu. Et par te voir, toi.

— Je pourrais traverser. Je pourrais m'éloigner.

— Cette eau est sans pitié. »

Je connais l'appétit de la rivière. Je me racle la gorge et déglutis, simplement pour avaler quelque chose.

« Qu'est-ce que tu veux, Aza ? »

Un moucheron effleure mon oreille.

« Que tu coures, répond Aza. Que tu coures dans la tempête. »

Autour de moi, les bruits du bois marécageux et fané.

« Je ne sais pas.

— J'effacerai tes traces. Je disperserai ton odeur, dit Aza.

— Pour aller où ?

— Vers le nord, Annis. »

J'ai entendu des histoires à propos des gens qui nous emmènent loin de cet enfer. On en parlait dans les cases quand j'étais petite, une passeuse vient au milieu de la nuit pour vous emmener loin vers le nord, et la pièce que vous lui donnez témoigne de votre désir de liberté. Mais j'ignore s'il y

a une passeuse par ici, et je ne veux pas de la liberté que m'offre Bastian, cette semi-liberté des habitants de la frontière, qui colportent des histoires le long de la rivière, font du troc avec nous, gardent des attaches et voient les personnes qu'ils aiment se faner un peu plus à chaque saison ; Bastian, lui aussi, est un fantôme dans les terres grises de la mort. Une nouvelle pensée surgit en moi, une petite idée musclée par la nage et couverte de duvet : *Je veux évoluer dans un monde que j'aurai façonné moi-même.*

Je demande, « Et sinon ? »

Aza flotte et crépite. Quand un bruit vaseux de succion s'élève de la berge, je comprends qu'il s'agit de Celles-qui-prennent-et-donnent, le chuintement des sédiments qui se déposent contre la rive et le bois détrempé qui pourrit les remplissent de plaisir. *Oui*, disent-Elles. *Ici.* Aza fronce les sourcils, son irritation grésille. À la mort de ma première reine, les ouvrières se sont mises à nourrir les larves, à les baigner de crème opaque afin que l'une d'elles devienne la prochaine

souveraine. Une fois grandes, noires et enragées, les larves sont sorties de leur matrice poisseuse et se sont affrontées sans pitié jusqu'à ce qu'il ne reste que la nouvelle reine, tremblante au milieu des ouvrières qui la choyaient ; grisée par le combat, elle chantait pour elles. Ces esprits désirent être vénérés, adorés, obéis, elles désirent secourir, désirent des enfants. Elles désirent l'amour. Comme nous, elles sont affamées.

Je dis, « Aza. »

Ses cheveux se plaquent sur son visage, le masquent et ne laissent plus voir que ses yeux électriques.

« Je te dégagerai un chemin », dit Aza.

Je pourrais creuser une grotte et en masquer l'entrée avec des branches de pin et du bois mort. Ensuite, avec du temps, je pourrais forer des tunnels qui disperseraient la fumée de mes feux. Je pourrais vivre dans l'obscurité, dans la gueule de la terre. La boue aspire mes pieds quand je me relève, mais je réussis à me dégager et marche jusqu'à la rivière. Aza me suit en planant. Je m'enfonce dans

l'eau, dans le courant rapide dont les mains sûres se referment autour de mes chevilles. Je m'arc-boute contre lui et attrape une branche que je lance en direction de la terre. Mary et Esther sont un peu plus haut avec des femmes et des enfants ; quand elles me voient, elles commencent à se rapprocher de moi. Les femmes et les enfants s'accrochent à des arbres, s'agrippent les uns aux autres, forment une chaîne humaine pour nettoyer la rivière étranglée par la tempête.

Je suis rassasiée, parfaitement rassasiée, mais j'ai encore un peu de place, encore un peu, un peu de place pour toi, je m'enroulerais autour de toi et on pourrait aller loin, jusqu'aux marais du bayou, jusqu'aux baies, jusqu'à la mer, dit la rivière.

Je m'enfonce dans l'eau et extrais une branche de sa gueule.

Celle du vent ne peut pas te soulever mais moi je le peux, dit la rivière. *Et les autres, elles t'enterreraient.*

Je saisis une autre branche et tire, mais le courant résiste.

Je t'emporterais jusqu'à l'océan et aux îles lointaines, murmure la rivière.

Le bois est arraché à mes mains, écorche mes paumes, fait couler mon sang. Encore une offrande. La rivière éclate de rire.

Avec moi tu pourrais t'échapper.

Je tends la main vers une nouvelle branche. Il y a des hommes un peu plus loin. Attachés à des troncs, ils tirent des arbres sur la berge pour les faire sécher avant qu'ils soient brûlés dans les fourneaux de la raffinerie dont la fumée nous irrite la gorge au réveil, pendant la nuit. Je trébuche. Le courant est puissant, il m'emporte sur un ou deux mètres avant que je puisse planter mes orteils dans le sable et grimper sur la rive en titubant. Le courant rit, froid et turbulent. Esther et Mary approchent, Esther me tend la main.

« Ici, dit-elle. Viens. »

Elle me hisse sur la levée. Mes vêtements pèsent lourd, l'effort m'a fait mal aux jambes.

« Accroche-toi à un arbre », dit Esther.

Je choisis un pin étroit et passe mon bras

autour de son tronc. Esther attrape d'une main ma jupe et de l'autre celle de Mary, bandant chacun de ses muscles et tendons. Mary s'enfonce dans l'eau et en sort une brassée de branches qu'elle jette sur la rive. Elle fait un pas incertain, puis un autre, et continue à s'avancer, tendant notre chaîne.

« Mary, fait Esther. Arrête. »

Mais elle n'écoute pas. Elle continue. Esther fait ce qu'elle peut, ma jupe et celle de Mary lui glissent des mains. Mary fait encore un pas et c'est trop pour Esther qui lâche sa jupe. Mary s'enfonce jusqu'au cou. Elle vient de tomber d'un banc de sable.

« Mary ! » crie Esther.

Mary se retourne et essaie d'attraper la main d'Esther, mais déjà elle est emportée, elle bat des bras et des jambes dans le courant qui glousse et hoquette, enivré par la tempête.

Fendeuse de pierres, je suis, dit la rivière.

Mary coule, puis elle réapparaît en criant.

« Esther ! » chante Mary.

Esther lâche ma jupe et plonge, aussi belle

et élancée qu'un cerf surpris en plein repas. Mary coule et remonte, les yeux écarquillés, la bouche grande ouverte.

Dévoreuse de villes, je suis, dit la rivière.

Esther nage, tire avec les mains, pousse avec les jambes. Des débris la percutent mais, assurée et droite, elle ne se laisse pas dévier. Elle trouve la main de Mary, hisse son amie à la surface et la serre contre elle. Les deux filles s'agrippent l'une à l'autre. Leurs têtes dansent sur l'eau chahutée. Elles échangent quelques mots bouche contre bouche, puis lèvent les yeux vers le ciel.

Quel nom me donneras-tu ? demande la rivière.

Les derniers insectes sont déchaînés. Des lames de lumière bleue fendent l'air. Je songe, *Partez.* Dans ma tête je le hurle : *Partez !* Un tronc qui roule dans le courant surprend Esther et Mary dans leur nage effrénée, elles tendent les mains vers lui et parviennent à s'y accrocher. Les hommes leur crient des choses, se crient des choses, crient de plonger les secourir.

Je murmure, « Partez. » Mary et Esther entrelacent leurs bras autour du tronc.

Qu'est-ce que ça peut me faire ? demande la rivière grisée. *Je peux manger le monde entier.*

Les tourbillons bruns propulsent Mary et Esther vers l'aval. Le tronc roule sans arrêt sur lui-même ; l'eau les entraîne de plus en plus vite, elles filent maintenant au centre du courant. Elles approchent du coude de la rivière. Esther verrouille un bras autour des épaules de Mary et sous son aisselle, puis lève l'autre main comme pour me saluer. Je tends la mienne vers le vide, vers Aza qui se matérialise en scintillant près de moi. Esther ferme le poing, leurs deux silhouettes sont maintenant si petites que je dois plisser les yeux pour les distinguer. Elles arrivent au coude et disparaissent. Des feuilles dégringolent des arbres. Je m'entoure de mes bras, mon ventre me brûle. Le chagrin me serre la gorge. *S'il vous plaît.* Une prière enfle en moi et je ne sais pas à qui je la destine, en tout cas pas aux esprits présents, cette rivière

sans pitié, cette terre qui grogne, cette tempête proche. Je dis encore, *S'il vous plaît*, mais j'ignore où Mary et Esther pourraient trouver la sécurité.

Je demande, « Est-ce que tu peux les aider ? »

Aza balaie la rivière d'une nouvelle bourrasque. Il ne reste plus que nos cris sur la berge.

« Mon domaine s'arrête à toi », répond Aza.

Je tremble, claque des dents, ouvre et ferme la bouche. Je souffle, *S'il vous plaît*, et c'est alors que je comprends à qui j'adresse ma prière, qui j'implore : l'Eau qui se trouve au-delà de celle qui coule devant moi. Soudain je ne vois plus le monde, ni les hommes, les femmes et les enfants sur la berge, ni le coude de la rivière, ni Aza, maussade et toujours derrière moi, ni mon corps endolori et affamé, tout cela s'évanouit et il n'y a plus qu'une cascade. Elle coule à travers moi et m'aveugle, et en son centre réside une immense présence qui voit tout et sait

tout. Face à elle je suis minuscule, timide, effrayée ; je suis contenue. Je suis. Elle me traverse encore une seconde, puis elle se dissipe aussi vite qu'elle est apparue et je retrouve le monde, des larmes dévalent mes joues et chaque respiration m'assure que si je vais à la rencontre de cette Eau, je la connaîtrai et elle m'acceptera.

« Annis ? » demande Aza, mais je ne réponds pas, je remonte à quatre pattes, m'accroupis près d'un arbre et m'essuie les joues. L'écho de l'Eau continue de résonner en moi ; c'est un lent murmure, inexorable et léger, présent. Les contremaîtres seront bientôt là, ils doivent être en train de passer les berges au peigne fin, de s'interroger, de calculer à quel endroit ils retrouveront Mary et Esther en aval, mais j'ai l'intention de rester assise jusqu'à leur arrivée. Je resterai assise jusqu'à ce qu'ils exigent davantage : une perte supplémentaire, une nouvelle offrande. La rivière gronde. Je renifle, mon souffle est haché, j'attends. Le souvenir de l'Eau me tient comme personne ne m'a plus

tenue depuis l'époque où ma mère me serrait dans ses bras quand j'étais son bébé, un bébé trop clair, à la bouche et aux oreilles trop rouges, gluant de placenta, la peau zébrée à cause de la terre qui était logée dans les creux des doigts de la sage-femme. Envers et contre tout, ma mère me tenait.

« Je suis ici, dis-je à Aza. Je suis. »

Pour regagner la grande maison, je dois traverser un océan noir d'encre qui m'engloutit. Comme je regarde mes pieds, je ne vois pas que la dame est dans la cuisine, aussi blanche et fine qu'une mèche intacte. Cora, elle, brûle grande et brune ; les mains croisées, elle fixe le sol, et c'est la première fois que la cuisine et tout ce qui s'y trouve ne se plie pas à sa volonté. La bouche de la dame est une entaille tordue, son front une falaise froissée. Je m'arrête sur le pas de la porte. Le bois et le bouquet de ratons laveurs sont humides et glissent entre mes mains.

« Viens », dit la dame.

Cora se racle la gorge et je tente de cacher mon fagot derrière mon dos, mais j'arrête quand le regard de la dame se pose dessus.

« Viens ici », dit la dame.

J'avance et m'immobilise juste assez loin pour être hors de portée de ses bras. La viande sent le gibier et le musc, la dame se bouche le nez.

« Tu as volé », dit-elle d'une voix nasillarde. Je nie en secouant la tête. Elle me fait taire d'un sifflement sec, d'un geste tranchant de son bras mince.

« Ce gibier que tu rapportes, petite, à qui est-ce qu'il appartient ? »

Elle joint les deux mains comme pour prier.

« Et ces feuilles ? »

Elle porte les mains à sa bouche.

« Et ce bois, petite, à qui ? »

Elle attrape un tisonnier.

« Et les deux qui sont tombées à l'eau ? »

Elle tente de me frapper avec le tisonnier mais je recule et me baisse, toutes les leçons de ma mère resurgissent, je pare en

levant les branches et le paquet, et la viande s'écrase au sol dans une giclée de sang.

« À moi, tout ça », crie la dame. Un tremblement s'empare d'elle qui la redresse brusquement. Je me demande quel esprit l'anime, la tend jusque dans son sang, ses nerfs, son squelette. Ça doit être une tempête de neige colossale. Ça doit être la puanteur crémeuse des asticots, des os blanchis. Je connais cet esprit : je l'ai vu dans les dents de mon père. Dans les doigts de l'Homme de Géorgie. Dans les paumes du médecin, dans les rides du vendeur. Je l'ai vu dans le blanc des yeux du mari de cette femme. Cet esprit monstrueux qui la voile, qui l'aveugle.

Elle jette, « Tiens-toi tranquille ! » et me frappe encore.

Non, dit mon corps. *Non.*

« Assez ! » Encore un coup. Il y a trop longtemps que ma mère m'a enseigné cette danse, trop longtemps que j'ai appris à avancer, reculer, plonger et esquiver. Le tisonnier perce la peau de mon bras, me brûle. La femme laisse échapper un rire strident.

« Là ! » Cette fois elle vise la tête. Je m'écarte et bloque avec mon fagot, mais le bois ne résiste pas, le métal cogne ma tempe et la douleur explose. Cora et la dame s'évaporent. Je tombe.

12

LES PASSEUSES

Je reprends conscience au sein du poing noir de la terre. Je suis dans le trou. C'est la tempête au-dessus de la grille et je reconnais la patte d'Aza ; elle hurle, tournoie, secoue ses jupes, claque des mains et incendie le ciel. À chaque éclair, mon crâne me lance. La pluie dévale les parois de ma fosse ; elle s'accumule avec joie à mes pieds et me rappelle la promesse faite par la rivière ivre de m'emmener au loin.

C'est comme ça que tu pourras t'échapper, chuinte la terre marbrée de rouge. *Trouve l'argile rouge et creuse, creuse un tunnel, creuse une grotte.*

Je palpe ma tête. Sang chaud dans les rainures de mes doigts.

Je te garderai, gronde la terre.

Je porterai la marque de cette nuit durant toutes celles qu'il me restera à vivre.

Je te cacherai, grognent Celles-qui-prennent-et-donnent.

Sang poisseux dans ma bouche.

Tu peux avoir une vie dans le noir, disent-Elles.

Aza m'appelle à la surface.

Ici, dans le noir, tu pourrais avoir des enfants, disent-Elles.

Je pense, *Avec qui ?* Je demande, « Avec qui ? »

Elles demeurent silencieuses. La flaque grandit et chuchote à mes pieds, éclabousse et lèche mes chevilles. La boue du fond ramollit, s'infiltre dans le sol.

Il y a une vie dans l'écoulement, clapote l'eau à mes pieds. *Une vie au-dessous*, soupire la nappe phréatique.

J'enfonce mes mains dans les trous de la paroi. Certains pieux ont été remplacés sous la grille, mais le reste est toujours nu. La pluie qui tombe sur mes yeux et ma figure m'empêche de respirer et la boue serre mes pieds,

bloque mes jambes. Je m'agrippe à la paroi et me hisse vers la surface. Mes ongles dérapent dans la glaise et je tombe. Je ne respire plus, je sanglote et suffoque. Je suce la boue et le sang qui recouvrent mes doigts, tète pour apaiser la douleur, et je plante de nouveau mes mains dans la paroi. À grands coups de pied, je plonge mes orteils dans la glaise et j'escalade en pleurant. Tout brûle mais je grimpe, je grimpe vers la grille et la tempête aveuglante. Je m'accroche à des pieux et j'essaie de me hisser, mais Aza pousse un hurlement et je lâche prise, les pieux se déchaussent et je dégringole dans la boue.

« Non. »

Je fiche un pieu dans l'argile au niveau de mon épaule, puis je lève le second aussi haut que possible et le plante dans la terre, après quoi je cale une nouvelle fois mes orteils dans la paroi et je me hisse. J'arrache un des pieux et le plante plus haut en imaginant que c'est le visage de la dame, la gelée molle de son œil, et je tire. Je m'élève. J'avale de la boue. J'ai mal mais je m'élève. Je pourrais souffrir

à jamais, m'élever à jamais pour m'arracher à ce ventre noir, cette offrande éternelle. J'ai l'impression que tous ceux qui ont été dans ce trou et qui ont saigné dans cette boue, tous ceux qui ont été attachés avec des cordes, frappés par des haches, brûlés vifs, enterrés vivants, sont avec moi. Nous avalons de la pluie, nous déglutissons de la boue et nous crions contre le vent.

« Qu'est-ce que tu as à nous offrir ? je demande. Qu'est-ce que tu donnes ? »

Je me rends compte que je parle lorsque mon nez touche la grille. Je coince un pied dans un coin et l'autre dans le coin opposé. Je me tiens à la grille avec une main et je poignarde la terre pour la desceller. Je frappe, je frappe. Je suis l'arme. Aza ulule pendant que je tords mon épaule et ma poitrine autant que possible, et je recule une main, rassemble ma force, mon élan, prépare un coup fatal et abats le pieu. Je massacre la terre que la pluie dissout, je creuse, creuse, fore un trou à la base de la grille qui érafle mon bras, mais je ne m'arrête pas.

« Vas-y », dit Aza.

Vas-y, dit la terre.

Vas-y, dit l'eau.

Je sens monter un flot en moi et je suis aveuglée par la rage, la douleur, la vision de l'Eau. Je plante et je plante, j'arrache la terre à la terre, la boue à la boue, la glaise à la glaise. Mon bras est une lance qui fend l'air essoré par la tempête. La boue ruisselle par le trou, qui fait maintenant la taille d'un gros melon. Je frappe sans répit, élargissant peu à peu l'ouverture jusqu'à pouvoir y loger mon épaule, et alors je sens la pluie sur le côté de mon visage. J'agrandis encore le trou puis je lâche le pieu, j'agrippe la grille et je pousse afin de me glisser dans l'espace éventré. Ma tête traverse l'écoulement fangeux et ressort de l'autre côté, mais je reste coincée. Le trou n'est pas assez grand pour mes clavicules et mon torse. Je pousse un gémissement affligé, Aza me répond par un cri. Je secoue la grille, mais elle est fermée par un cadenas. En larmes, je tords le métal, tente

de l'arracher à l'emprise de la terre, mais la terre s'y oppose.

Ton arme, c'est toi, disait ma mère. Mon arme, c'est moi.

Et puis je me souviens : l'aiguille.

J'extrais la pointe d'ivoire de mes cheveux et l'insère dans la serrure, triture et tourne, sens toutes les petites pièces de métal et guette le déclic. Alors que je commence à céder au découragement, Aza éventre le ciel qui se vide sur moi.

« S'il te plaît, ouvre-toi. » Pendant que je tâtonne, la paroi commence à s'ébouler. Je me pousse vers le haut avec les jambes, consciente que je ne tiendrai pas longtemps. Je dis, « S'il te plaît. » Je crie, « S'il te plaît ! » Le désespoir entre dans ma bouche en même temps que la pluie, mon corps commence à sombrer.

Je me répète, *Mon arme, c'est moi*, et je trifouille avec l'aiguille, éperdue, le souffle court, prise de panique, quand soudain je perçois un léger déclic, minuscule, infinitésimal, et le cadenas s'ouvre. Je m'en débarrasse,

replonge dans le trou, plie les genoux. Je dérape, la terre engloutit mes pieds. J'oriente mes épaules, prends mon élan et cogne sur la grille qui s'ouvre en grand à l'instant où je perds prise et où les parois s'effondrent.

J'empoigne le cadre de la grille, me hisse à l'air libre et m'écroule à côté de l'ouverture. Le vent me cingle. La peau à vif tel un nouveau-né, je réussis à m'accroupir, le menton sur un genou, et mon cœur bat si fort qu'il résonne dans mes oreilles malgré les hurlements d'Aza. En vain, j'essaie d'essuyer ma figure couverte de boue.

« Viens », dit Aza.

Viens, dit la terre.

Viens, dit la rivière.

Dans un soupir, je réponds, « Je suis là. » Puis, du côté de la maison et des quartiers, je distingue une lueur orangée : une lanterne. Ils arrivent. Je m'éloigne de la fosse, recule à quatre pattes dans l'herbe et la boue jusqu'à un buisson où je me cache. Le vent et la pluie m'apportent des bribes de mots.

« Ici », disent les hommes. « Ici », lancent

les contremaîtres. Ils approchent, baissent leur lanterne vers mon ancienne prison, et je devine leur surprise, ils ne comprennent pas que je ne sois plus là, comment j'ai pu leur échapper. La lumière tremble et repart en direction des quartiers, je parie qu'ils vont réveiller Emil. Rameuter les hommes qui cherchent encore Mary et Esther sous les peupliers envahis par la jungle, sous les chênes coiffés de mousse, et leur ordonner de se lancer à ma poursuite. J'aperçois de la lumière dans la chambre de la vieille mère et dans celle de la dame. Elles veulent récupérer ce qu'elles croient être leur bien. La tempête d'Aza se déchaîne. La nuit est vaste.

Ils te marquent, m'a raconté Esther. *Ils te marquent au visage avec une fleur de lys, comme ça tout le monde, tous les gens qui te voient, ils savent que tu t'es enfuie et que tu as été rattrapée. Ils te mettent des chaînes aux pieds, ils t'obligent à marcher avec des bracelets en fer qui te rentrent dans la peau. Ils te mettent des colliers, des colliers en métal qui mangent ton cou et qui te font des guir-*

landes de blessures. Et ça, c'est à condition qu'ils t'abattent pas avec leurs fusils, qu'ils te pendent pas, qu'ils te tranchent pas la gorge parce que t'as eu le culot de te libérer. J'entends sa voix, les mots qu'elle me chuchote à l'oreille aussi clairement que si elle était accroupie auprès de moi dans le noir. La peur courbe mon dos et me brûle les jambes, elle me donne envie de me relever en criant, pour me livrer aux contremaîtres ; ils me battront, mais ensuite je retrouverai la pénombre de la cuisine et les miracles concoctés par Cora pour se nourrir, pour nourrir Emil et ceux qui viennent la voir, poussés par la faim à mendier des restes dans la pénombre aux odeurs de farine.

Mais, alors que je me lève à moitié pour faire signe aux contremaîtres et regagner un enfer connu, une marée monte dans mes entrailles et agite la partie molle de mon corps qui serait la première à pourrir si je mourais. Elle soulève le nid de ma poitrine, la branche de ma gorge, ma tête. L'Eau est là, elle aussi.

« Toi », je dis.

J'ouvre les yeux et laisse son grand filet m'attirer et me contraindre à ramper, dissimulée par la nuit, jusqu'aux arbres qui entourent la maison. Là, je m'élance à l'instinct, d'un pas aussi régulier que mon souffle et les coups que frappe mon cœur dans ma poitrine. La pluie qui balaie mes yeux m'empêche de voir, mais je me fie au courant de l'Eau, qui s'incurve autour des mouvements des jupes d'Aza pour me guider vers le murmure torrentueux de la rivière ivre dont la mélopée m'appelle. L'Eau me fait contourner la raffinerie, sa chaleur de caramel, et m'envoie vers le sous-bois, la sous-nuit, où je dévale la berge de la rivière, giflée par les lianes et lacérée par les arbrisseaux, par la main de ce monde qui cherche à m'aplatir, mais la marée de l'Eau continue de me porter jusqu'à ce que je sois jusqu'aux genoux dans le courant, que je me tienne debout par moi-même.

Viens, dit la rivière. *Je peux t'emmener jusqu'à la mer.*

Creuse, disent Celles-qui-prennent-et-donnent. *Creuse.*

« Cours, ma petite, siffle Aza. Cours. »

Nage, glousse la rivière.

Enfonce-toi, dit la terre.

Et moi je dis, « Maman », et son nom coulisse dans ma gorge, un gémissement dans cette balafre entre obscurité et clair de lune. « Je fais quoi, Maman ? »

Je n'arrive plus à respirer.

« Maman. »

Ma petite, dit ma mère, et en entendant ces mots je me redresse de toute ma hauteur. D'abord sa voix est dehors, carillon diffus dans la nuit, et puis elle parle encore et cette fois je l'entends partout.

« Ma petite », dit ma mère, et ce surnom qu'elle me donnait tinte dans mes oreilles. Il y a plus d'un an que l'Homme de Géorgie l'a emmenée, mais c'est maintenant que je l'entends. « J'étais encore à des kilomètres des marais, de l'eau. Quand on est tombées, j'ai compris que j'étais trop lente. C'était trop loin. Aza n'aidait pas. Mais il fallait que

j'essaye, Arese. Je devais me battre. Si je réussissais à atteindre les marais, je pensais pouvoir faire avec toi comme les parents de Moïse. Je comptais te déposer sur un lit de roseaux ou de joncs, dans un tronc, et tu aurais flotté. Je t'aurais déposée sur l'eau, mon bébé. Tu aurais flotté », dit ma mère, et je sens son amour aussi nettement que je sens l'Eau quand elle m'emporte. Je me sens entourée par son amour, plus puissant que la tempête d'Aza, que la terre mouvante, que la rivière tumultueuse. Il m'embrase.

Je m'élance à l'aveuglette le long de la rivière qui lèche les troncs n'ayant pu être dégagés. Je trouverai un lit de roseaux. J'en suis convaincue. Je me prends les pieds dans un radeau d'arbres qui flottent à moitié, attachés entre eux par leurs branches emmêlées. Sans réfléchir, j'enlève ma chemise et passe les manches autour des branches, puis je serre. J'entends le jappement rauque d'un chien ; les contremaîtres ont dû les lâcher. Je noue les manches et grimpe comme je peux sur les troncs. Je pousse avec mes jambes,

mais le radeau est trop lourd, il refuse de bouger.

Je me mets à crier, « Aza ! Aza !

— Pas comme ça », répond Aza.

Je fais, « Aza, pousse ! » et je mets toutes mes forces dans mes jambes, arc-boutée au-dessus des tourbillons.

« Tu me demandes de te livrer à un esprit aussi vil que la rivière ! crache Aza.

— Je ne prononcerai plus jamais ton nom ! Je ne te chercherai plus jamais, et mes enfants, mes enfants ne connaîtront jamais ton nom ! Ils ne prononceront jamais ton nom, Aza, si tu ne m'aides pas. »

Je m'acharne et le radeau finit par bouger, à peine, avant de s'enfoncer encore dans la terre. À la vase, au sable et à l'argile, je crie, « Lâche ! » Puis je dis, « C'est à moi de décider », en me laissant tomber à plat ventre sur le nid d'arbres et ma chemise, puis je me remets à pousser.

« Vas-y », dit Maman.

Les jappements des chiens, stridents et excités.

« Pousse, Aza, pousse ! »

Les aboiements déchirent la nuit comme les dents d'une scie. Aucune compassion à espérer ici. Si ces esprits me trahissent, je me retournerai vers les chiens. À corps perdu je les affronterai et je perdrai, mais quoi qu'il arrive je m'en irai vers l'Eau et les chants qui lui succèdent, et je rejoindrai Mama Aza, Safi peut-être, et ma mère. Ce soir je gagnerai ma liberté, par la porte ou la fenêtre, le trou de la serrure ou la lucarne. Je gagnerai ma liberté. Cette vérité éclate en moi.

« Allez », dit Aza en agitant ses jupes.

Allez, disent Celles-qui-prennent-et-donnent.

Allez, dit la rivière.

« Allez ! » Je pousse encore, mes orteils dérapent, pendant une seconde il ne se passe rien et puis je commence à glisser sur la rivière avec mon embarcation de fortune. Je file au centre du courant, tout droit, dans un chuintement pressé. Mon visage fend l'air. Derrière moi, des lampes éclairent la berge, illuminent les cris des chiens. Les poils de

leur cou luisent dans les halos huileux ; les bras des hommes clignotent dans le noir, ressemblent à des vers émergeant de la vase. Ils luttent au bord de la rivière, les chiens tirant les hommes, les hommes tirant les chiens, et tous sont tournés vers moi, les limiers guidés par leur flair, mais aucun ne saute à l'eau.

« Allez, je dis. Allez. »

J'ignore à qui je m'adresse, peut-être à tout et à rien, ou bien à moi seule, à mes mains enfouies dans les branches des pins, à mes jambes calées entre les troncs, à ma tête, à mon cœur qui bat en moi, à l'espoir et à la terreur qui m'agitent.

Sans un bruit, j'articule, « Merci. Merci, merci, merci. »

Je ferme les yeux pour m'extraire de la tempête d'Aza, du murmure bredouillant de la rivière, du sifflement des arbres. Ma mère se tait. L'amour qui m'enveloppait, aussi dense que la nuit, a disparu. Je ne sens plus que le froid de la pluie et du vent, les écorchures et les plaies qui me brûlent au ventre,

aux bras, aux jambes et à la poitrine. Je suis seule. Je me demande si Safi a éprouvé la même chose lorsqu'elle s'est enfuie de notre convoi. Je me demande si Mary et Esther sont quelque part devant moi, toujours agrippées l'une à l'autre et à leur tronc. Ou si elles ont été entraînées vers le fond, blafardes et asphyxiées. Ou si elles ont échappé au courant, à la tempête, et si elles sont saines et sauves, si elles entendent les aboiements distants des chiens en courant main dans la main.

Je dis, « Maman. »

Mais ma mère ne se montre pas. Me parviennent les voix des chiens et des contremaîtres, charriées par un ruban de vent. Je ferme les yeux.

« Il y a une histoire », dit une voix qui résonne dans ma tête. Je ne la reconnais pas. « Il y a une histoire que tu dois connaître », dit la voix, et soudain elle est partout. Aussi grave que celle de ma mère, mais plus aiguë vers la fin des phrases. Dans celle-ci, il y a un chant sous les mots. J'aperçois sa silhouette

du coin de l'œil, brumeuse comme Aza dont la pluie danse au-dessus de moi. C'est Mama Aza qui est là : ma grand-mère. Un chien glapit.

« Je savais que je portais ta mère quand on nous a fait passer par le squelette d'un fort, le tombeau d'une salle, la porte sans retour, et descendre au fond du bateau », dit Mama Aza.

Un autre chien crie.

« Je savais que je l'avais en moi et je me demandais comment elle grandirait dans cette cale obscure, sous la pression des vivants et des morts, dans ce roulis et cet enfer rongé par le sel. »

Encore un aboiement. Hormis la bosse formée par ma mère dans son ventre, Mama Aza est mince.

« Je m'endormais désespérée. Je me réveillais désespérée. J'avais envie de mourir. Il y avait une fille à côté de moi, un jour elle s'est endormie et elle n'a jamais rouvert les yeux. Je l'ai enviée, même quand elle a commencé à gonfler et à devenir grise. »

Plus loin, un chien répond aux précédents. Mama Aza est grande, élancée.

« On parlait tout bas dans le noir. On échangeait nos noms, on se racontait des histoires de mères dominatrices, de mères attentives, de pères absents, de pères orgueilleux, de petites sœurs, de grands frères, de cousins dévoués. On tanguait et on essayait d'éviter que les blessures qu'on avait aux jambes, au dos et aux bras s'ouvrent et deviennent vert et noir. »

Un autre chien jappe, plus près maintenant. Des muscles roulent dans les épaules et le cou de Mama Aza.

« Je me disais que certaines morts étaient préférables à celle-là. Je me disais que, s'ils me faisaient monter sur le pont du bateau, je me jetterais par-dessus bord. J'ai réussi à desserrer mes liens, j'ai enroulé la corde autour de mon cou et j'ai essayé de m'étrangler. J'ai trouvé un clou qui dépassait du plancher et j'ai lacéré mes jambes, j'ai tenté de lacérer ma gorge, mais les entailles n'étaient pas assez profondes. Elles ont

cicatrisé lentement, très lentement. Ta mère dans mon ventre. J'ai pensé à l'homme avec qui je l'avais faite, il était grand et doux, et je me suis mise à pleurer. »

Je passe la langue sur mes lèvres. Des lignes presque invisibles descendent du nez de Mama Aza à sa bouche, souvenirs des efforts de la traque, de sa fuite sans fin.

« Quand la tempête est arrivée, l'espace d'un instant j'ai pensé, *Ça y est, le bateau va chavirer et on va tous mourir. On va tous couler.* L'océan rugissait si fort que je n'entendais même pas mes prières, ni les prières de ceux qui étaient avec moi. L'océan était tout. La mer a réussi à s'infiltrer dans la cale et on a commencé à patauger dans l'eau salée, l'urine, les crottes et le sang. Je priais, mais de la merde est entrée dans ma bouche et je me suis mise à tousser sans pouvoir m'arrêter, recroquevillée autour de ta mère qui nageait en moi. »

Au loin, à travers les arbres qui se balancent, des lanternes clignotent comme

les insectes en été. La rivière emporte mon radeau en ululant.

« C'est à ce moment-là que la tempête a répondu et qu'elle s'est présentée à moi. »

J'entends les cris échauffés des contre-maîtres.

« C'est à ce moment-là qu'elle a pris mon visage. Ma forme. » Les yeux de Mama Aza sont encore plus tristes que ceux de ma mère. Le souvenir de cette tempête sournoise qui l'a dépouillée de son apparence alors même qu'elle implorait d'avoir la vie sauve, alors même qu'elle l'honorait en l'appelant, en la voyant, plombe le regard de Mama Aza. « Oui, la tempête a épargné le bateau. Et oui, elle m'a parlé. Mais pendant que j'étouffais, alors que ma gorge se fermait comme un poing, j'ai compris quelque chose : je voulais vivre. Même si j'avais été tentée de mourir, je voulais que personne d'autre que moi ne m'ôte la vie. »

À présent Mama Aza est d'or.

« Cet esprit m'a épargnée, il nous a tous épargnés. L'océan aussi m'a épargnée. Et

moi aussi, je me suis épargnée. » Mama Aza me regarde en hochant la tête. « Je me suis épargnée, Annis. Chaque jour, en ouvrant les yeux, j'ai décidé de m'épargner. »

Apparaissant dans une brève lumière, ma mère nous rejoint : je ne l'ai jamais vue aussi jeune, ses cheveux sont tressés en couronne autour de sa tête, et elle a des yeux qui doivent être ceux de son père : aussi grands et doux que ceux de ma grand-mère sont petits et perçants.

« Je savais déjà ce que c'est de vouloir vivre, dit Mama Aza. Je l'avais vu dans les yeux des éléphants qu'on traquait. Jusqu'à leur dernier instant ils voulaient vivre, même couverts de centaines de blessures. »

Ma mère pose sa main chatoyante sur la mienne, à peine un souffle d'air frais.

« Même terrassés par la douleur, ils appelaient la vie de toutes leurs forces », dit Mama Aza.

Je bois ma mère du regard. Je n'arrive pas à la quitter des yeux.

« Tout ça, c'est aussi vrai pour toi, mon enfant. Tout », dit Mama Aza.

Ma mère : ma lune. Son sourire : les ailes entrouvertes d'un papillon de nuit.

« Bats-toi pour ça », dit Mama Aza.

Ma mère pose une main sur ma joue : une pluie encore plus froide que celle d'Aza.

« Je le savais, dit-elle. Dès avant ta naissance, je le savais. »

Sa voix est à la fois hors de moi et en moi, exactement comme elle : ma mère qui cousait nos vêtements, les élargissait et les raccommodait ; ma mère qui cuisait du riz pour nous et le parfumait avec des champignons, des herbes sauvages et de la graisse de porc qu'elle avait chipée ; ma mère qui tressait mes cheveux pendant que je posais la tête sur l'oreiller de sa cuisse. Ma mère qui me racontait une des histoires de Mama Aza puis éclatait de rire et attendait de me voir sourire. Un grand serpent s'enfonce en moi, c'est la peine terrible d'avoir oublié le son de sa voix, râpeuse au fond et lisse à la surface,

parce qu'il y a trop longtemps que je ne l'ai plus entendue.

« Toi qui marchais, qui dormais, qui courais. Toi au milieu de tes abeilles. Toi qui tenais ton bâton. Toi qui me grattais la tête. »

Je dis, « Maman.

— Cet éclat que tu avais, dit Maman. Et que tu as toujours.

— Maman. Maman. »

C'est tout ce que j'arrive à dire.

« Ton arme, c'est toi, dit Maman. N'oublie pas. »

Un sanglot me perfore.

Mama Aza pose une main sur mon dos, guère plus qu'un halo tiède, le souvenir d'une chaleur, puis elle hoche la tête et disparaît dans un miroitement. Je reste seule avec Maman sur ce lit de roseaux, ce radeau précaire. Elle me regarde avec tout son calme et son sérieux. Son nez s'épate. Ses pommettes s'effacent. Elle disparaît, mais le velours noir de ses yeux demeure.

« Ça ne durera pas éternellement, ma petite. Ça ne durera pas. »

Elle sera toujours près de moi. Je le comprends à travers ma respiration hachée. À travers mes mains crispées. J'ai la certitude que je verrai son reflet dans la brillance tavelée de la lune et son éclat fragile. Je la verrai parmi l'infinité d'étoiles fichées dans le ciel de mélasse. Je la verrai dans mes mains qui se rideront, mes cheveux qui blanchiront. Après mon dernier souffle, au terme de mon labeur et de mon temps, je sais que c'est elle qui me fera franchir l'Eau. Maman. Je le sais comme je sais que les chiens au loin fouillent les buissons de la berge et lèvent la truffe pour aboyer de concert, leurs voix aussitôt emportées par le vent : frénétiques et affamées. Un éclair illumine la rivière, le tunnel des branches qui la surplombent, s'entortillent au-dessus de mon radeau et de moi, m'incite à les suivre. Mais alors un coup de tonnerre retentit et s'enroule autour de moi.

Je fonds en larmes et mords les aiguilles de pin. La résine, âcre, envahit ma bouche.

Alors qu'elle semblait ne jamais devoir s'arrêter, soudain la tempête prend fin. Le vent et la pluie cessent, il ne reste plus que la rivière qui marmonne comme un poivrot en train de piquer du nez. Aza prend forme humaine et descend flotter à l'arrière de mon radeau. Je note dans son apparence quelques autres traits pris à Mama Aza : ses membres sont aussi longs et fins que ceux de ma grand-mère, et l'esprit reproduit même ses traits léonins et la bosse que forme Maman dans son ventre. Je déglutis.

Aza ne veut pas seulement être vénérée, elle veut être aimée. Je perçois de la jalousie dans sa manière d'imiter Mama Aza. Elle est jalouse de ma grand-mère, qui respirait en dépit de tout ce qui menaçait de l'étouffer ; portait dans son ventre le fruit d'une étreinte avec son amant ; savait ce que c'est de se reposer avec ses sœurs-épouses, ses sœurs-guerrières, après une longue course, pendant que le vent évaporait leur transpiration, et aussi de plaisanter, de voir la joie envahir le visage de ses sœurs-épouses tel

un frémissement vert dans les buissons, et de les voir rire, leurs fossettes dessinant des têtards dans leurs joues.

Aza était pleine de convoitise quand elle est descendue sur le bateau de Mama Aza. Elle était pleine de convoitise quand elle a abandonné Mama Aza sur cette terre inconnue et chaque fois qu'elle est revenue l'observer, lorsqu'elle a assisté à la naissance de ma mère et plus tard à la mienne. Elle a décelé de l'amour maternel dans l'attachement de Mama Aza à la vie, dans la cavale de ma mère vers le Grand Marais lugubre, et elle a commencé à convoiter une relation semblable : Aza veut être une mère pour les femmes de ma lignée. Nos prières, nos suppliques ne lui suffisent pas ; elle veut toujours davantage de considération. Mais elle s'égare, elle ne pourra jamais tout connaître de nous.

Je me rends compte que, même quand elle donne, elle prend ; alors que Mama Aza était usée, brisée par le travail, cet esprit conservait l'apparence qu'elle avait plus jeune. Aza enroule un souffle d'air autour des troncs

entrelacés. Le courant a ralenti et ma piteuse embarcation dérive tranquillement d'un bord à l'autre de la rivière. Le marais s'étend de chaque côté, il nous enveloppe dans un écrin de feuillages et de lumière nacrée. Une légère brume plane au-dessus de l'eau ; je me baisse en espérant que la couleur de ma peau se confonde avec celle de mon radeau.

« Cette rivière se déverse dans le grand fleuve qui traverse la ville. On devrait s'arrêter ici », dit Aza.

Des oiseaux chantent dans les hauteurs des arbres et volettent de branche en branche à notre suite.

Je demande, « Pourquoi ?

— Il y a mes enfants dans la ville », répond Aza.

Ce sont des grues, sveltes et aussi claires que le brouillard matinal. Lorsque j'apportais de l'eau à ceux qui trimaient dans les rizières, j'en voyais marcher, hocher la tête et s'incliner avec une grâce de danseuses.

Elles redécollent et se posent sur l'arbre voisin, à peine plus lourdes que des feuilles

de papier soulevées par la brise. Au même moment, mon radeau s'échoue sur la berge et les vents d'Aza retombent.

« Tu pourrais disparaître, dit-elle. Te fondre dans la masse. »

Les oiseaux braquent sur nous leurs yeux cerclés de noir. Ils ébouriffent leurs plumes. Nous observent.

« Tu pourrais rejoindre mes enfants. » Aza détourne le regard en disant ça, mais je sais qu'elle me scrute. « Tous ceux qui m'appellent. » Ce qu'elle ne dit pas : *Tu pourrais devenir un de mes enfants.*

Dans ma poitrine aussi, quelque chose s'échoue. Je refuse de me cacher dans la ville, de vivre comme un rat, longer les murs, me tapir dans les coins, dissimuler mon visage et ne sortir qu'à la nuit tombée pour mendier et voler. Je refuse de donner les parties les plus précieuses de mon corps à des hommes qui ressemblent au mari de la dame. Et je refuse aussi de cantonner mon existence à la frontière des plantations esclavagistes, même si c'est avec Bastian, avec Mary et

Esther, à condition qu'elles soient encore en vie et qu'Aza m'aide à les retrouver. Je ne pourrais jamais plus fermer l'œil, jamais plus rire car je guetterais les cris des chiens et les clameurs excitées des contremaîtres. Je craindrais toujours qu'ils fassent irruption dans notre clairière, fusils à l'épaule, babines retroussées et dents serrées. Quand on y met suffisamment de feu, même ce qui est vert finit par brûler.

« Non, Aza. »

Même les hommes finissent par brûler. Des tourbillons de fumée noire et une odeur de cochon grillé s'élèveraient dans les airs, nouvelles offrandes au coton gris qui nous surplombe et à la terre aux voix si nombreuses.

« Quoi ? » dit Aza.

Notre dispersion profite aux dieux.

« Non. Je ne veux pas m'arrêter à la ville. »

Les oiseaux descendent des arbres en sautant d'une branche à l'autre, puis s'arrêtent avec un battement d'ailes. De la canopée tombent des aiguilles orange et des feuilles brunes qui colorent les remous de la rivière.

« Je veux me trouver un marais tellement touffu que même l'Homme de Géorgie ne pourra pas le traverser. »

Les grues haussent les épaules toutes à la fois.

« Tellement touffu que les esprits seront les seuls à pouvoir me trouver. »

Une expression de plaisir éclaire le visage d'Aza. Je sais la flatter. Je sais étancher sa soif de vénération, de maternité. Je suis son enfant rebelle et perfide. Si j'avais le choix, je n'hésiterais pas à l'affamer pour l'obliger à abandonner le corps de Mama Aza et à reprendre son vrai visage. Mais j'ai besoin d'elle et du mouvement de ses jupes. J'ai besoin qu'elle me pousse loin de ce rivage, me dissimule dans sa brume pendant que je traverse la ville. J'ai besoin qu'elle me fasse esquiver les bateaux à vapeur et les négriers et m'aide à chercher ma solitude dans un recoin de nature. Je descends du radeau, tombe dans l'eau jusqu'aux cuisses, ma poitrine se hérisse de chair de poule. Je me munis d'une grosse branche cassée,

très feuillue, et je remonte sur le radeau. Je cale une extrémité de la branche contre mon ventre et pousse dans le courant. Les grues frissonnent en silence. Je ramène péniblement la branche sur moi et m'allonge sur le dos, la tête dans le feuillage en dentelle.

Je dis, « S'il te plaît. »

Aza reprend de la hauteur et lisse ses jupes. Une brise apparaît. Les grues observent, étirant le cou de sorte que le vent trousse leurs plumes et apaise une démangeaison éventuelle.

« C'est parti ? » demande Aza.

J'acquiesce, elle pousse.

Je me réveille à La Nouvelle-Orléans, dans une obscurité constellée de lumières. La rivière est plus large ici, elle scintille en murmurant de manière presque inaudible. C'est un boulevard aquatique, un vaste fredonnement encombré de remorqueurs et de barges transportant du coton et de la canne à sucre, des hommes et des femmes volés qui

pleurent et cogitent et fondent des familles dans le noir des cales. Chuchotis couverts par le babil de la rivière. Le long des berges se dressent de hautes maisons aux fenêtres aveugles dans lesquelles brillent des lampes. Des hommes et des femmes jurent en se percutant dans la nuit, sur les pavés et les parquets, s'aiment une minute puis, la suivante, se déchirent et se giflent. Attachés à des piquets, des chevaux hennissent. Tout cela est estompé par le brouillard d'Aza, une mousseline grise parsemée d'or, de pêche, de silence.

Loin en dessous la terre gronde, ploie sous la vase qui s'étale sur cette terre massacrée, le long de ces kilomètres de rivière. La figure ronde d'Aza m'apparaît brune dans la nuit et je me rends compte que cette ville est peuplée de nombreux autres esprits. Celle-qui-se-souvient brûle au-dessus des quais, elle grave sur le parchemin de ses bras le nom des asservis qu'elle regarde sortir en titubant de la cale des navires, aveugles même aux lumières de la ville : la langue gonflée, le

crâne irrité par les démangeaisons, l'estomac retourné par la pourriture du voyage vers le sud. Un autre esprit, aussi blanc et froid que la neige, arpente le bord de la rivière ; celle-ci a faim de chaleur, de souffle, de sang, de peur, et elle aussi se nourrit du spectacle des volés. Un esprit serpente d'un toit à l'autre puis s'enroule aux ferronneries des balcons devant les chambres des femmes en *plaçage**, à qui elle chuchote d'administrer le poison par petites pincées au fil des ans, de se révolter à tout prix. Une autre sillonne les rues à grandes enjambées avec sur la tête un chapeau noir de guingois et un grand sourire aux lèvres. Une autre joue du tambour avec rage ; son instrument fait le vacarme d'un troupeau de chevaux, d'une horde de cochons sauvages qui déferle sur la terre en razziant les forêts et en dépouillant les plaines. Une autre est assise au pied d'un lit dans lequel pleure un jeune enfant ; elle porte les petits doigts bruns à la bouche, suggère au bébé de frotter ses pieds l'un contre l'autre, chantonne pour le consoler. Une autre est assise

sur une montagne de lames qu'elle aiguise successivement avant de les planter entre les pavés ; à mon passage, elle me sourit en pointant une machette vers moi. Je saisis son salut et hoche la tête, et elle recommence à frotter le métal des lames contre la pierre. L'air de la ville empeste le soufre.

Aza s'abaisse jusqu'à moi.

« Pourquoi pas ici ?

— Non. »

Je vois l'endroit qui sera à moi. Il est quelque part là-bas, au bout de la grande rivière au large lit, après un vaste lac miroitant. Cet endroit m'attend, plein de bruits et d'arbres aux racines qui dépassent de l'eau comme des genoux, plein de roseaux dodus et d'alligators qui pleurent, de poissons-chats moustachus et de palétuviers.

Je dis, « Là-bas. »

Aza replie ses cheveux de brume et resserre ses jupons autour de mon radeau. J'arrache mon regard à ce foisonnement de dieux et de déesses, d'esprits et de malheureux tombés à genoux qui se traînent sur

leurs pieds épuisés par la marche ou qui gisent dans les caniveaux. Je sais que tout est lié, que l'Eau coule ici aussi, mais je ne suis pas chez moi dans cette ville. Bien que la résine me donne des démangeaisons, je frotte mon visage contre l'écorce et inspire la verdeur acide des aiguilles.

13

REVOIR LES ÉTOILES

Quand paraît la première grisaille de l'aube, je m'aperçois que je flotte sur une eau saumâtre, brune avec des reflets d'argent, à l'orée d'un immense lac avide. Il est si grand que je dois plisser les paupières pour distinguer de la fumée à l'horizon, certainement des gens qui s'éveillent et font du feu pour préparer un repas. Ces vies sont des points minuscules qui disparaissent par à-coups. Je grelotte, crispée contre le froid sur ce qui reste de mon radeau. Les vagues du lac l'ont démantelé peu à peu et il n'en subsiste que les deux troncs que j'ai liés avec ma chemise et auxquels j'ai enroulé mes bras et mes jambes. Je claque des dents. Cherchant la douceur, je pose mes lèvres sur mon épaule mais elles sont aussi dures qu'une flaque gelée le premier jour de l'hiver.

« S'il te plaît, Aza. »

Elle me pousse sur l'étendue du lac, en direction d'une rivière qui coule vers le nord.

Je dis, « Là-bas », et elle m'accompagne.

Souffle après souffle, un claquement après l'autre, le bruissement furieux qui m'appelle depuis si longtemps devient de plus en plus précis. Il cliquette et grince, s'interrompt puis reprend. Il m'attire. Les heures passant, la rivière rétrécit, fermée des deux côtés par les couleurs de l'automne, orange et vert éteint, et au bout d'un moment une branche de mon radeau se plante dans le fond et il s'arrête d'un coup sec. Je tombe à l'eau et le tire sur la berge. Je porte mes mains froides à ma bouche et respire dans leur creux entre deux grelottements. Des cyprès s'inclinent, brillants de rosée. J'essaie d'entendre quelque chose malgré les croassements des petites grenouilles qui m'entourent, je hoquette dans le froid, meurs dans la boue. Je tremble tant que j'ai du mal à respirer. Je m'allonge au

milieu des grenouilles qui détalent à grands bonds.

« Annis, dit Aza.

— Je peux plus respirer. » Je serre mes bras autour de moi. J'ai la sensation qu'on va m'arracher la tête, que les fils vont craquer, et je ferme les yeux pour repousser la douleur. Je m'efforce d'entendre l'appel, transmis par l'Eau, qui m'a conduite ici, mais la douleur m'en empêche. Ma peau brûle et tire, comme si elle allait se détacher de moi. À chaque respiration, je m'enfonce un peu plus. À chaque clignement des paupières, je songe à baisser les bras. Je pourrais me laisser partir comme ça, de mon propre chef et de mon propre gré, mais tout à coup voilà une touffe jaune et noire qui vrombit dans l'air. Une abeille. Je me relève difficilement et je la suis.

Je me bats contre la boue qui essaie d'aspirer mes pieds, plisse les yeux contre la lumière grise et ce vert qui ruisselle des arbres. J'esquive les lianes, cordes sèches qui s'entremêlent entre les arbres. Puis

j'abandonne et me mets à ramper. L'abeille vole lentement, tout en courbes et en boucles. Aza qui souffle derrière moi la fait tanguer. La verdure qui m'appelait s'est tue à présent, il n'en reste qu'un murmure.

« Aza, s'il te plaît. Arrête. »

Elle tournoie sur elle-même.

Elle dit, « Je peux te trouver un chemin.

— Non. »

Je veux décider. Je veux me débrouiller seule dans ces bois denses qui s'assèchent en prévision de leur sommeil hivernal. Je veux choisir où je poserai chacun de mes pieds endoloris, à quel endroit il s'enfoncera dans la boue survolée par un tapis de moustiques. Je veux lever la tête vers l'abeille. Je veux choisir. L'air que j'inspire me brûle la poitrine. À mesure que j'avance derrière l'abeille, la douleur dans mon crâne et mes membres s'allège. Les insectes stridulent, s'appellent, et l'abeille poursuit son chemin avec un zonzonnement si bas qu'il est presque inaudible.

Il y a quelques fleurs au milieu de la gadoue, au milieu de tout ce qui est noyé

par la boue ondulante et qui repoussera au printemps prochain. Ici une grappe violette, là du jaune et un peu plus loin du blanc. Comme moi, les pétales regardent vers le ciel, ils tâchent de saisir le dernier rayon de l'automne, le dernier brin de chaleur. L'abeille se pose sur une fleur pour se désaltérer, puis elle redécolle et en trouve une autre. J'escalade des arbres tombés. Leurs branches inscrivent leur histoire en rouge sur mes tibias, tirent sur mes mollets, me disent, *Reste avec nous, deviens creuse.* Je les écarte à coups de pied. L'abeille repart et je monte et descends au gré du relief. Je gravis péniblement une butte, plus sèche que le reste et couverte d'une végétation plus basse : au lieu de marisques effleurant mes épaules et de joncs oscillant au-dessus de ma tête, ici l'herbe s'arrête à mes cuisses et pousse en mottes chauves. Il y avait peut-être un sentier, autrefois, qui serpentait à travers les broussailles. Des lianes grimpent dans les branches, s'y enroulent puis retombent et leur rideau me bloque le passage. L'abeille

se faufile entre leurs grosses veines et moi je cherche à genoux, trouve une ouverture et passe en rampant. Des épines se plantent dans mes cheveux, ma peau. Après avoir crapahuté un moment, je réussis à me redresser à l'air libre : j'ai trouvé une clairière. La coquille carbonisée d'une maison se dresse sur le sol sec telle une main vers le ciel. Autour de moi, le marais murmure son assentiment, referme son cœur secret autour de moi.

J'ai trouvé.

Je dis, « Il y a eu la maladie ici. » Je le sais. Aza ne se trompait pas : depuis que je me suis ouverte à l'Eau, il m'est facile de glisser dans la vision, de voir d'autres lieux au-delà de celui-ci. Le passé apparaît devant mes yeux sous la forme d'un homme à la peau aussi blafarde qu'une coquille d'œuf. Debout dans la clairière, il pointe du doigt et bouge les lèvres sans bruit pendant que trois Noirs éreintés vêtus de guenilles déchargent des canoës remplis de marteaux, de pieux et

de haches. Ensuite, le Blanc est grêlé par la maladie, à genoux dans les ruines inachevées de la demeure qu'il voulait imposer à ce site récalcitrant ; dans la vision suivante, il saigne des yeux, des orteils, du nez et de la bouche.

Je dis à Aza, « La fièvre jaune… elle a emporté l'esclavagiste. »

Les gens qu'il a laissés derrière lui ont mis le feu au squelette des fondations et fui dans les marais, libres. « Ce sont les esclaves qui ont tout brûlé. » Un essaim d'abeilles a trouvé à s'abriter dans une branche de chêne qui avait pris feu : elles ont exploré ses veines vides et les ont comblées avec leur cire et leurs filaments, leur miel et leurs jeunes. Et pour finir, la jungle s'est approprié les ruines, a poussé à longueur d'heures, de jours, de semaines, de mois et d'années sur le bois calciné, la maçonnerie inachevée, elle est sortie de la terre imprégnée de suie et a cerné la case dans laquelle vivaient les gens qui ont posé les bases de cette plantation cachée. Quant à cette cabane désertée, les

hommes qui se sont échappés ne l'ont pas brûlée. Ils me l'ont laissée.

« Pourquoi ici ? » Aza se tortille à côté de moi, elle ne cache pas son agacement. « Il n'y a personne ici. En ville…

— Non.

— Tu seras seule ici. Tu n'auras personne pour te donner à manger. »

Elle remue ses jupes comme un chat agite la queue. Ce qu'elle dit la concerne aussi. Sans personne pour la vénérer, elle mourra de faim.

Je dis, « Je me débrouillerai pour manger », et décide de m'y atteler sur-le-champ. Je ne connais pas encore ces abeilles, je ne peux donc ni les enfumer, ni les amadouer. La cabane est encombrée d'outils rouillés : une hache, une hachette, des marteaux. En creusant un peu, je déniche des pelotes de ficelle couvertes de terre durcie, une courtepointe confectionnée à partir de lambeaux et raide comme une planche, et une poêle en fonte.

Mes ongles déchiquetés pris dans une

gangue de terre, je remercie Celles-qui-prennent-et-donnent. La terre me répond en soupirant.

Aza laisse échapper un souffle et l'air dans la cabane devient glacial. Je frissonne. Elle secoue les épaules et engage le tourbillon de ses jupes dans la porte étroite.

Elle dit, « Je reviendrai. »

Je la suis du regard le plus longtemps possible, puis je retourne à ma cachette dans la verdure. Je cueille de l'oseille des bois, des champignons et du sassafras et mange ce qu'il faut pour apaiser mon estomac, calmer les torsions de la faim, puis un petit lapin brun me guide vers un ruisseau clair où je trouve tant de plantes et de champignons qu'ils font une bosse sous ma jupe. Assise au bord de l'eau, je regarde les grenouilles qui sautent par dizaines d'une berge à l'autre en s'adressant des croassements. Une grue blanche et grise aux plumes bordées de lavande se pose non loin, bientôt suivie par une autre. Elles font un pas puis donnent un coup de bec, un pas et un coup de bec, s'offrent un festin

de grenouilles. Le soleil passe une main à travers les nuages et baigne de son or les oiseaux au crâne couronné de noir. Je suis seule, couverte de boue, des épines plein les cheveux.

Les grues me fixent de leurs yeux noirs et aussi doux que ceux de ma mère, et on reste ainsi jusqu'au moment où je me lève pour regagner la cabane et m'attaquer au ménage. Je débarrasse le sol, me fabrique une couche avec le reste du tas de bois, balaie taupinières et toiles d'araignée avec une branche de pin. Tandis que le ciel vire à l'orange et que les insectes entonnent leur chœur nocturne, je vais me laver au ruisseau. Je cueille de la barbe de grand-père pour m'en faire un matelas. Ma peau, couverte de coupures et d'entailles, de croûtes et d'écorchures, absorbe la lumière et resplendit. Je retire un nœud de bois dans un bâton, tapisse le trou avec de l'herbe sèche, dégote un bout de bois à peu près droit et l'insère dans le creuset, puis je le fais tourner jusqu'à en avoir mal aux bras, et alors que le

soleil est presque couché de la fumée commence à s'élever et des étincelles jaillissent en embrasant les aiguilles de pin.

« Merci », je dis.

Celles-qui-prennent-et-donnent émettent un bruissement, auquel répond le chant du marais, et en entendant ça la solitude et la reconnaissance qui m'emplissent en ce tout premier jour de liberté gonflent mes yeux et s'écoulent sur mes joues en longues traces chaudes. Je pose une main sur ma bouche et ris et pleure de me trouver dans ce nouvel au-delà, cet outremonde.

Au ciel qui s'assombrit, teinté de rose et de pêche, de violet foncé, je dis, « J'aurais aimé que tu connaisses ça. J'aurais aimé que tu aies ce que j'ai ici. » Ces mots, je les adresse à ma mère, à Mama Aza. Une chouette ulule dans le vert glauque qui tourne au noir, je sens une goutte d'émotion tomber de mon sternum et se répandre en rides concentriques, et la voix de ma mère me parvient – une bribe, un écho.

« Je sais », dit Maman.

Un alligator vagit au loin.

Je dis, « Tu me manques. Je t'aime.

— Je sais », répond ma mère, puis le silence se fait dans mon esprit, le calme.

Plus tard dans la soirée, Aza se pose au milieu de la clairière. Elle brûle d'un feu sourd, une flamme illumine ses bras, ses yeux, la pointe de ses cheveux. Son faux ventre rond. Nul enfant en elle cependant : elle est gavée de louanges.

« Ils jouent du tambour sur une des places de la ville », dit-elle. Ses yeux brillent d'une lueur ambrée. « Ils m'appellent par un autre nom, mais c'est pour moi qu'ils chantent. Ils chantent pour tous les esprits. »

Elle s'approche en planant, s'arrête devant moi et me tend une main hésitante ; ses doigts me rappellent la pluie qui tombe par beau temps.

« Ils nous demandent de descendre sur leur vie, de les débarrasser de ce qui ne leur sert à rien, les encombre, les bloque. » Elle

me caresse un bras, que la faim a réduit au même diamètre de l'épaule jusqu'au poignet. « Les femmes portent des vêtements blancs. »

Je la repousse.

« Nous dansons avec eux. » Aza regarde autour de moi, étudie la hutte et les ruines qui s'étendent derrière. « Ils s'ouvrent. » Elle réveille la ruche avec son vent grisé par l'adoration. « Nous dansons au milieu d'eux. »

Un bourdonnement assoupi s'élève. Les flammes vacillent.

« Ils seraient heureux de t'accueillir », dit Aza.

Je reste de marbre, goûte la chaleur du feu qui m'enveloppe telle une couverture. Je tâte la bordure de la courtepointe que j'ai lavée dans la rivière. Elle est presque sèche.

« De m'accueillir comme ils t'ont accueillie, toi ? » je demande.

Aza a un sourire qui laisse à peine entrevoir ses dents.

« Comme une de mes enfants, répond-elle. Comme une de celles à qui je parle. »

Soudain, une douleur m'envahit du bout des doigts jusqu'aux orteils. J'ai à nouveau faim. Aza se déplace de l'autre côté du feu. Je repense à la saison de la cueillette, quand j'étais petite : Maman cuisait du riz dans un petit faitout et le parfumait avec du lard chipé et du sel volé, et je m'en remplissais la panse avant de poser la tête sur les genoux de ma mère. J'en ai l'eau à la bouche.

« Je ne sais pas, Aza.

— Tu pourrais devenir ma prêtresse. Tu pourrais leur enseigner mon vrai nom. »

Je tique en me rappelant l'histoire que Mama Aza m'a racontée pendant que j'étais sur le radeau. J'ai envie de lui répondre, *C'est pas ton nom*, mais je me retiens. Aza s'élève en même temps que la fumée chargée de résine et se met à tournoyer devant les étoiles, au-dessus de la cime écumeuse des arbres.

Je dis, « Je suis fatiguée.

— Je reviendrai », dit Aza, et je sais où elle s'en va même si elle ne le dit pas. Je sais qu'elle souffle en rafale au-dessus des arbres,

se dépêche de regagner la ville pleine d'esprits et de croyants. Les grenouilles chantent. J'entends les éclaboussures d'un poisson qui engloutit une bouchée d'insectes nocturnes avant se replier dans les profondeurs.

J'installe mon matelas de mousse devant le feu. Demain, je couperai deux branches et j'en placerai une troisième au-dessus des flammes pour cuisiner. Je ferai une infusion avec les racines des massettes. Je chasserai des grenouilles, je les tuerai, les dépècerai et détacherai leurs grandes pattes musclées. Je chercherai des champignons. Je m'en ferai un ragoût. Je suivrai mon intuition.

La tranquillité que j'ai ressentie le premier jour ne dure pas jusqu'au matin. Toute la nuit je suis aiguillonnée par la peur. Mon sommeil est haché. La panique reflue quand le matin se pose sur le marais, mais elle revient au fil des heures. Je sursaute par moments tandis que je retape la maison. Je referme le rideau de lianes sous lequel j'ai rampé en arrivant,

puis je reste dissimulée dans son entrelacs et m'efforce de ralentir ma respiration, mon cœur affolé. Je guette des aboiements. Le lendemain soir, épuisée, je m'endors sous le carrousel des étoiles. La lune se cache. Un matin, un crépuscule, une aurore, un jour, un soir ; les deux premières semaines se fondent l'une dans l'autre. Je dors mal, puis une nuit je ne dors pas du tout et ensuite je m'écroule sur un lit d'aiguilles de pin, serrant encore dans mes mains les massettes et les racines que j'ai récoltées, alors que le soleil filtre à travers les branches. Plus tard, je m'accroupis dans la demeure incendiée, mon cœur tape dans mon cou et mes oreilles, je guette les hommes à la bouche acérée. L'absence d'Aza devient cruelle.

Un matin, en ouvrant les yeux, je me souviens vaguement d'avoir rêvé de ma mère et de Mama Aza, mais lorsque j'essaie de me rappeler si elles m'ont parlé, aucun mot ne me vient et leur visage s'estompe. Je ne vois plus que moi dans ce rêve, mes genoux bosselés et mon cou maigrichon ; j'engloutis de

pleins bols d'un gruau riche et salé jusqu'à en avoir le ventre tout gonflé. En dehors de mes rêves, mes côtes ressemblent à des couteaux à beurre. En dehors de mes rêves, l'Eau est muette. J'arrange la cabane et fais des provisions pour l'hiver. Un vent froid souffle du nord. Il faut encore plusieurs semaines pour que je réussisse à m'expliquer le creux que je sens en moi, aussi sec et vide qu'une ruche abandonnée, car je ne l'ai plus senti depuis que ma mère m'a été enlevée : la solitude. Qu'est-ce que je vais devenir si je n'accompagne pas Aza dans la ville ? Est-ce qu'elle me trouvera morte la prochaine fois qu'elle viendra ? Ou peut-être en vie mais muette, les cheveux embroussaillés, engloutie par le marais ?

Mais alors une famille de sangliers surgit des broussailles. Je les regarde passer, la terre chatouille le ventre des plus petits marcassins et je me rends compte que je ne suis pas seule. Sous mes pieds je sens grouiller Celles-qui-prennent-et-donnent, dans les arbres les feuilles bruissent, je tends mon

esprit vers l'Eau et j'imagine ce que dirait ma mère : *Nous sommes là.* Je cueille quelques morilles. Le soir, tout en affûtant une hache, je pense aux maigres connaissances qu'Emil m'a transmises sur le travail de la viande et je me demande si je pourrais construire un petit fumoir, quelle quantité de graisse je tirerais d'un de ces marcassins, et puis je commence à rêver au festin que les danseurs d'Aza me réserveraient si j'acceptais qu'elle me ramène à la ville, aux gens. Si j'en faisais ma mère. Et puis soudain me vient une certitude : Aza a fait en sorte que j'aie ces pensées, je suis convaincue qu'elle s'est absentée afin de me montrer que j'ai besoin d'elle, de sa pluie, de son vent, de ses attentions.

La lune est pleine et dodue. Assise devant le feu, je palpe ma poitrine qui me fait mal. C'est la première fois que je ressens ce type de douleur et ça me fait craindre d'avoir attrapé une maladie des marais.

À la ruche, je demande, « Vous savez ce que c'est, vous ? » Ma poitrine me lance comme si elle brûlait d'un feu purificateur, et une abeille solitaire, toute d'or scintillant, me fait la surprise de passer devant le feu avant de virer et de plonger sur mon poignet. Son duvet me chatouille.

J'éclate de rire puis j'en aperçois une deuxième, qui vient se poser à son tour. Levant les yeux, j'en vois des centaines au-dessus de moi, baignées par l'éclat de la lune. Elles descendent une à une sur moi, me recouvrent d'un tissu soyeux et vivant qui me fait comprendre à quel point j'avais faim de douceur, et mon cœur se réchauffe. Je me souviens que, la première fois que j'ai saigné, ma mère m'a appris à étancher le sang avec des linges et m'a dit, *À partir de maintenant, tu peux porter un enfant.* Puis elle a passé un bras autour de moi, m'a attirée à elle et a versé une larme.

J'ai demandé, *Maman, pourquoi tu pleures ?* mais elle s'est contentée de me caresser une oreille et d'enfouir mon visage

dans son cou, et ses larmes brûlantes ont coulé sur ma joue.

À la nuit je demande, « C'est pour ça, Maman ? » et les abeilles quittent mes bras, le sommet de mon crâne, et regagnent leur ruche en une procession muette.

Je dirige mon esprit au-delà de l'Eau, me rappelant le geste brusque par lequel ma mère a écrasé ses larmes. Aujourd'hui j'en comprends la raison d'être : c'étaient des larmes de terreur et d'amour, le soulagement que j'aie vécu assez longtemps pour saigner. Mon maître l'a vendue trois saisons plus tard.

« Maman. »

Elle répond, « Tu es bénie », puis elle se tait. Je compte les jours écoulés depuis mes derniers saignements, et tout à coup j'y discerne la conséquence du plaisir que j'ai cherché auprès du frère d'Esther. Je comprends ce que signifie la douleur dans ma poitrine. Je comprends qu'il y a une graine, un chant, un bébé qui vient à moi.

Je pose les mains sur mon ventre et me balance d'avant en arrière.

Les jours suivants, je ravale mes nausées et cherche les champignons qui me donneront la force et la santé. Le soir, je sens la pression de mes ongles qui repoussent et ma peau me démange en s'étirant sur mes hanches. Je construis un petit appentis pour fumer la viande et je tue quelques écureuils, un raton laveur et un porcelet au moyen d'une fronde, mais j'ai constamment envie de riz et de gruau, surtout le matin. Je m'efforce de chasser les céréales de mon esprit pendant que j'ingurgite ma soupe aux champignons et à la viande. C'est ce que je suis en train de manger quand Aza revient.

« Tu as bien travaillé », dit-elle en se posant dans la clairière au milieu d'une brume grise. Son humidité étouffe un peu mon feu, je dois attiser ses braises avec un bâton.

« C'est vrai. » Je suis surprise par le sentiment que j'éprouve, plaisir des retrouvailles,

joie de sa compagnie, c'est aussi moelleux et chaud qu'un gâteau de maïs nappé de miel. Elle est encore plus en forme que la dernière fois, ses bras sont rebondis, son visage est illuminé par la foudre et déborde de plaisir. Mama Aza n'a probablement jamais eu le luxe d'une satisfaction pareille.

« Tu es en meilleure santé », dit-elle. Elle me jauge, et l'espace d'un instant son expression me rappelle la dame blanche et maigre qui tirait sa richesse des esclaves, du sucre, de la terre. Une bouffée de panique m'envahit.

Afin de la masquer, je réponds, « Je mange bien. Mieux qu'à l'époque où j'étais captive. »

Aza acquiesce, réfléchit. Ses jupes s'assombrissent. Elle rassemble sa puissance.

« Construis un radeau. » Elle sourit et pousse une bourrasque dans la cime des arbres, qui oscillent et murmurent en occultant la lune. « Tu es prête. »

Je baisse les yeux vers Celles-qui-prennent-et-donnent. Mes abeilles, le marais, Aza, la terre : tout le monde se tait, attend.

Je croise les bras et relève la tête, regarde Aza, sa beauté dure, le tourbillon de sa chevelure splendide, échos de ma grand-mère, et je pense à la graine, au chant, au secret que j'abrite.

« Non. »

Je parcours du regard la clairière, les arbres frémissants, les animaux qui fendent la nuit sans bruit, le squelette de la grande demeure, la coquille de la cabane que j'ai récurée, balayée et retapée pour en faire mon chez-moi.

Aza gronde puis s'immobilise. Un coup de tonnerre retentit dans son cœur. Cependant, sa voix reste douce.

« C'est moi qui t'ai menée jusqu'ici.

— Non. »

Je tends les bras devant moi, m'émerveille de les voir. En arrivant je n'avais que la peau sur les os, mais à présent des muscles s'y dessinent. « Je me suis délivrée toute seule.

— Non, répond Aza.

— Si. Toi, Aza, tu m'as aidée. »

Elle jette ses vents sur son épaule.

« C'est grâce à moi seule que je suis ici. »

Elle fait claquer une nouvelle rafale et je me baisse, me rapproche de la terre. Le vent m'oblige à fermer les yeux, puis à plisser les paupières afin de lire les mots sur ses lèvres.

« Sans moi, tu serais morte pendant la marche.

— Sans toi et Safi.

— Sans moi, tu serais morte sur le marché.

— Toi et Phyllis.

— Sans moi, tu serais morte dans les champs.

— Toi et Emil.

— Tu serais morte dans le trou.

— Toi et Esther.

— Tu te serais noyée dans la rivière.

— Toi et Mama Aza.

— Tu aurais chaviré sur le lac.

— Toi et ma mère. »

Le vent tord la clairière tel un gigantesque tournevis. Le ciel noircit. Il prend la couleur du visage d'Aza, et la terre sous elle devient charbonneuse. Elle fait pivoter sa tête sur son cou, puis elle se met à tourbillonner.

« Tu ne connaîtrais pas cette danse », fait Aza. Elle continue à tourner, ses jupes se brouillent. « Ni cet amour. »

Je plonge mes doigts dans la terre, m'agrippe aux racines et aux rhizomes. Par son vent, Aza m'oblige à céder. À la vénérer. Je m'allonge à plat ventre sur cette terre que je balaie chaque jour. Mon feu s'éteint. Je m'aplatis le plus possible et grimace devant la folie d'Aza : sa poitrine s'élargit, ses bras se lèvent et s'enroulent, ses cheveux s'entortillent en cône. Sa danse l'a changée en tornade. J'inspire le peu d'air que je trouve.

Je crie, « Tu m'as aidée, Aza. »

La lune est invisible. J'ai la bouche pâteuse à cause de tout le sable projeté.

« Mais je ne peux pas te donner ma vie. »

Le vent s'engouffre dans le marais brun.

« Je continuerai toujours à te voir, et je te serai toujours reconnaissante, mais je ne t'appartiens pas. »

Aza tonne et on croirait entendre l'océan en pleine tempête. Je ferme les yeux pour bloquer les images du monde salé.

« Tu n'es pas ma mère.

— Ta mère ? » fait Aza dans un murmure qu'elle projette là où je suis couchée. J'inspire une goulée d'air. Quand je rouvre les yeux, je suis assaillie par l'obscurité. Elle serait capable de me prendre jusqu'à mon souffle, surtout mon souffle.

« Oui ! » J'étouffe.

Je plaque ma bouche contre la terre. Le vent d'Aza se mue en chant, le type de chant qu'on entonne les pieds dans la poussière, pendant qu'un cercueil mord la chair tendre de notre épaule, bien qu'il pèse à peine le poids d'un cil comparé à celui de notre peine.

« Je n'appartiens qu'à moi seule. »

Les arbres fouettent l'air, inclinent leur tête vers la terre aux relents de soufre. Je tiens bon au côté des minuscules, des êtres au petit cœur et aux jambes vives. Je m'accroche à la terre en compagnie de ceux qui, les yeux brillants, se figent dans la nuit et font les morts pour duper le coyote efflanqué, le loup au rictus jaune. Les grenouilles râlent, les insectes protestent, je pousse des

gémissements brefs et aigus mais Aza n'entend pas la plainte des petits. Débordant de rage, elle tord et arrache des branches pleines de sève.

« Tu m'as abandonnée », sanglote Aza avant de s'éloigner dans la nuit du marais en déchirant tout sur son passage. J'ai beau avoir en moi la graine, le secret, le bébé, son départ me fait mal. J'ai presque envie de l'appeler Mère, parce que c'est le nom qu'elle espérait de Maman et de moi, le vrai nom qu'elle convoite. Je pourrais le lui donner. Je pourrais le lui donner et elle ferait demi-tour. Si je la rappelais, elle reviendrait. Je pourrais bricoler un nouveau radeau et accepter qu'elle me ramène vers la ville étranglée par la foule, les enfants qui appellent leur mère, je trouverais ma place parmi eux, je me cacherais dans leur fourmillement et je prierais pour ne jamais plus voir la femme au visage dur et ses hommes de main. Mais non. Je ne veux pas de cette traque. Ce que je veux, c'est cette clairière, cette viande de sanglier fumée, le miel qui viendra au

printemps. Je veux que la graine, le secret, le bébé voie le jour ici. Je veux que le premier souffle de mon enfant chérie, l'explosion de ses pleurs résonne dans la clairière, réveille les têtards à peine éclos, ouvre les yeux des jeunes opossums, fasse lever le nez aux marcassins fouisseurs.

Aza déchire l'air, arrache toutes les pages du livre céleste. Elle s'élève et tournoie, et je devine que je l'ai durement blessée parce qu'elle ne repart pas vers l'ouest et La Nouvelle-Orléans. Au lieu de ça, elle se dirige vers l'est et les houles ardoise de l'océan où jadis elle a trouvé Mama Aza. Elle va tournoyer au-dessus de la terre le long de la route que nous avons parcourue, survoler la maison de mon maître et retrouver la nurserie qu'est sa mer. Au fil de sa danse elle deviendra torrent puis ruisselet et enfin se dissoudra, s'essorera de ses dernières gouttes au-dessus du squelette des noyés que Mama Aza a connus, après quoi elle empruntera un détroit qui la conduira auprès de sa propre mère : l'Eau. Aza a offert : elle a escorté

celles et ceux qui étaient convoyés vers le sud, elle nous a vus brûler, saigner, sombrer dans le ventre des rivières, dans la gueule noire de Celles-qui-prennent-et-donnent. La première fois qu'elle m'est apparue et qu'elle m'a parlé, comme son contact était frais et apaisant : la main d'une mère qui apaise une fièvre au moyen d'un linge humide. Son départ est le linge qui tombe, chaud à présent. Quand elle regagnera le royaume des tempêtes, leurs villes aériennes, est-ce que ça lui suffira ? Connaîtra-t-elle l'Eau, et l'Eau la considérera-t-elle ?

Aza partie, la nuit du marais reprend ses droits. Les insectes pleurent leurs semblables brisés. L'obscurité secouée sent la sève et les œufs pourris. J'enjambe les débris et vais m'agenouiller dans le ruisseau où je rince ma bouche, ma figure, mon corps. J'essuie mes parties fragiles, guette la présence de sang ; je suis soulagée, la graine est toujours dans mon ventre. Feuilles arrachées et branches touffues jonchent la clairière, recouvrent mon feu éteint. Je trouve ma courtepointe

et m'enroule dedans, puis je dégage l'entrée de la cabane à coups de pied et m'allonge en travers du seuil. Dans la bouche j'ai le goût dense de la terre. J'avale ma salive pour m'en débarrasser et je lève les yeux. La tempête d'Aza a nettoyé la grande roue du ciel et l'immense rivière d'étoiles scintille.

J'espère que ma mère vogue à la barre d'un solide navire à grande voile blanche sur le fleuve céleste qui relie les mondes. Que son vaisseau fait partie de la flotte ressuscitée qui sillonne l'Eau. J'espère qu'elle se tient les jambes bien campées sur le pont, Mama Aza à ses côtés, et qu'un vent invisible fouette leurs tignons. Deux femmes clairvoyantes au pied sûr. De larges voies de traverse s'ouvrent à elles, y miroitent la glace et la lumière, l'eau et l'esprit. Elles sont poussées par l'éclat des étoiles. Elles dansent au gré du roulis. Elles chantent.

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier mon éditrice, Kathy Belden. Ce livre a été particulièrement dur à créer et je lui suis reconnaissante d'avoir su poser les questions nécessaires qui ont permis la métamorphose du texte durant la grande réécriture. Elle a sauvé ce livre et m'a sauvé la vie en m'aidant à traverser le deuil et à retrouver ma voix. Rob McQuilkin, mon agent, est le premier défenseur de mon travail. Merci à Rebekah Jett, éditrice associée, qui m'a aidée à m'organiser et à tenir mes délais. Jaya Miceli, ma directrice artistique, a conçu la sublime couverture de l'édition américaine. Laura Wise, ma cheffe de projet, a veillé au moindre détail. Merci à Stuart Smith, directeur éditorial associé, qui a été parmi les premiers à croire en Annis. Ashley Gilliam Rose et Brianna Yamashita

ont travaillé d'arrache-pied pour faire lire ce livre, de même que Georgia Brainard. Kate Lloyd est mon attachée de presse depuis quelques années maintenant, et elle est formidable : inventive, inflexible et explosive, elle a accompagné mes livres et mes enfants dans le monde avec la même prévenance. Je remercie Nan Graham, qui a choisi de promouvoir mon travail et d'investir dans ma carrière, et m'a offert de précieux conseils pour ce roman. J'aimerais aussi remercier Miriam Feuerle, Hannah Scott et toute l'équipe de l'agence Lyceum, qui œuvrent sans relâche à faire lire mon travail.

Je tiens à remercier mes collègues de l'université de Tulane, qui se sont montrés arrangeants et m'ont soutenue durant l'écriture de ce livre, notamment les professeurs Michael Kuczynski et Thomas Beller. Le président, Michael Fitts, et le doyen, Brian T. Edwards, ont aussi su faire une place à ma carrière littéraire tout en continuant de me soutenir dans le domaine académique. J'ai des étudiants exceptionnels, qui font des ateliers

d'écriture un plaisir et me donnent envie de repousser mes limites dans la fiction.

Je n'aurais pas pu sortir du marécage du deuil sans mes amies, au premier rang desquelles le Dr Veronique Robins-Brown, qu'elle soit éternellement remerciée. Mes collègues autrices et auteurs ne cessent jamais de m'inspirer et se montrent toujours doux avec moi, même quand je disparais : Elizabeth Staudt, Natalie Bakapoulos, Sarah Frisch, Justin St. Germain, Stephanie Soileau, Ammi Keller, Harriet Clark et Rob Ehle. Mes remerciements tout particuliers à Christian Kiefer, devenu mon ami au cœur de la pandémie, ainsi qu'à Regina Bradley, ma cousine de cœur : tous deux m'ont encouragée à terminer *Nous serons tempête* tandis qu'ils achevaient leurs travaux respectifs. Mes meilleures amies de fac, Julie Hwang et Brenna Powell, m'ont toujours maintenue à flot. Tout mon amour aux filles qui rigolent mais ne plaisantent pas : Kimberly McWilliams, Anna Liese, Tatum Wingfield et Amanda Wood ; elles aiment mes enfants autant que les

leurs, me donnent des raisons de rire et sont toujours à mes côtés.

Enfin, je n'aurais jamais pu écrire ce livre sans ma famille. Ma mère qui m'aime m'a fait à manger et m'a aidée à traverser une douleur indicible. Mon père est venu me soutenir après la mort de mon bien-aimé B. Mes sœurs, Nerissa et Charine, m'épaulent du matin au soir et m'empêchent de sombrer. Mon neveu et filleul, De'Sean, m'a, le premier, permis de comprendre ce qu'est l'amour inconditionnel pour un enfant ; toutes ces années plus tard, quand nous avons perdu B, il m'a entourée comme je l'ai entouré auparavant. Ma marraine, tante Gretchen, m'a toujours soutenue. Ma tante Judy m'a enseigné la puissance d'un bon dialogue et me fait rire chaque fois que nous parlons. Mes oncles, surtout Tom, Phil, Jason et Dwayne, sont mes phares dans la brume. Ma cousine Nadine a toujours représenté la grâce, la sagesse et la témérité. Mon petit frère/cousin Aldon se souvient des histoires que j'ai oubliées, celles que Joshua a emportées avec lui, et il me les raconte afin

que je ne perde pas cette partie de moi qu'il est le seul à connaître maintenant que Josh n'est plus là. Mes cousins Rhett et Jill m'entourent de leur amour, quels que soient mes échecs, mes erreurs et mes décisions. Ma famille élargie m'a toujours encouragée. Mon meilleur ami, Mark, ne m'a jamais lâchée malgré mes silences. Ma sœur de cœur, Mariah, m'a de nombreuses fois ramenée dans le pays des vivants. Mes nièces et neveux savent faire en sorte que je reste ouverte à la joie : Joshua B., Kalani, Au'laysia, Joshua D., Jhernii et le petit Brandon. Les filles de la famille m'aident à me souvenir que la vie vaut la peine d'être vécue : Danielle, Bernetta, Robynn, Nikki, Rachel, Blake, Diedre et Dwynette, et leurs enfants qui sont des étoiles dans mon ciel. Mon nouveau compagnon, Marcus, me rappelle que la vie et l'amour continuent. Mes enfants sont de vrais miracles qui m'aident à respirer : Noemie, Brando et Xavier. La perspective de vous perdre m'a aidée à comprendre la descente aux enfers d'Annis, et tous les mots que j'écris sont pour vous.

VDP

VOIR DE PRÈS

Pour en savoir plus sur

LES ÉDITIONS VOIR DE PRÈS

(catalogue, auteurs, titres...),

vous pouvez consulter notre site Internet :

www.voir-de-pres.fr

CE LIVRE EST IMPRIMÉ SUR UN PAPIER COMPOSÉ DE FIBRES NATURELLES, RENOUVELABLES, RECYCLABLES ET FABRIQUÉES À PARTIR DE BOIS PROVENANT DE FORÊTS GÉRÉES DURABLEMENT